



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS



HISTOIRE
DES GUERRES
D'ESPAGNE
ET
DE PORTUGAL,

SOUS
NAPOLÉON.

(ANNÉES 1808 ET SUIVANTES).

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 20.

1831.

Mais, j'en dois convenir, je ne puis espérer
Que l'on atteigne au but où l'on ose aspirer.
Connaissiez le héros qui dans ces lieux demeure,
Il est incorruptible.

GOMEZ.

Où qu'il parte, où qu'il meure.

GERARD.

Qu'il parte donc, qu'il parte ! et puisse-je échapper
À la nécessité de le jamais frapper !

GOMEZ.

Révoquez vous les vœux... ?

GERARD.

Puisse le ciel propice

Vouloir que mon serment jamais ne s'accomplisse !

Loin de ce grand proscrit, mon bras s'est cru trop fort.

L'intervalle est bien grand, au moment de l'effort

Qu'attend de ma ferveur le ministre de Rome,

Du fer de l'assassin au cœur de l'honnête homme !

GOMEZ.

Un hérétique, ô ciel !

GERARD.

Je l'oubliais, hélas !

Guillaume vient : sortez.

(Gomez sort.)

GUERRES
D'ESPAGNE.

—
TOME I.

DC

232

•L854

1831

v.1

A SA TRÈS GRACIEUSE MAJESTÉ

GEORGE IV.

SIRE,

*Parmi les nombreuses marques de distinction dont
VOTRE MAJESTÉ s'est plu si gracieusement à honorer
l'un de ses plus dévoués sujets, aucune n'a été plus
profondément appréciée que le choix que vous avez*

fait de lui comme colonel de ce régiment que VOTRE MAJESTÉ a si long-temps commandé en personne. C'est pénétré à jamais de tout le prix de cette distinction militaire qu'il ose mettre très humblement aux pieds de VOTRE MAJESTÉ l'histoire de ces campagnes de la péninsule, auxquelles il a eu l'honneur et la bonne fortune d'assister.

C'est avec le plus profond respect et avec dévouement que l'auteur sollicite la permission de se dire,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le plus obéissant sujet et serviteur,

VANE LONDONDERRY,
Lieut.-gén^l, col. 10^e royal-hussards.

HISTOIRE DE LA GUERRE

DE •

LA PÉNINSULE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'armée anglaise antérieurement à 1808. — Répugnance du ministère à la mettre ouvertement aux prises avec les armées françaises. — Causes qui amenèrent un changement de politique. — État de l'Europe après la paix de Tilsit. — Méprisabie condescendance de l'Espagne aux volontés de Bonaparte. — Conséquences ruineuses de la guerre avec l'Angleterre. — Guerre de 1801 entre l'Espagne et le Portugal. — Conditions de la paix. — État misérable des nations de la péninsule ; efforts insensés de Godoy pour les exciter contre la France. — Traité secret de Fontainebleau. — Formation d'un corps d'armée d'observation sur la Gironde. — Protestation des ministres français et espagnols à la cour de Portugal. — Leur départ de Lisbonne.

On peut dire que la mémorable lutte où l'Angleterre s'est trouvée engagée pendant quinze ou seize ans n'a été, jusqu'en 1807 ou plutôt 1808, qu'une guerre purement défensive. Tandis que ses flottes balayaient les mers, et écrasaient l'ennemi par-tout où elles le rencontraient, ses armées étaient oisives sur les côtes, ou éparpillées en détachements dans ses colonies, ou bien

encore se trouvaient appelées de temps à autre à coopérer à de petites expéditions dont le but était aussi vain que les moyens pour l'atteindre étaient insignifiants. Si on excepte la courte campagne d'Égypte, et l'affaire isolée, quoique brillante, du Maïda¹, toute la période, depuis 1793 jusqu'au commencement de la guerre de la Péninsule, ne présente aucun fait d'armes digne de l'ancienne renommée militaire de la Grande-Bretagne; car ni la conquête de quelques îles des Indes occidentales, ni la prise de Toulon, presque aussitôt abandonnée, ni les actions qui eurent lieu en Flandre et au Texel, ni même la réduction de Copenhague, ne pouvaient raisonnablement ajouter un nouveau lustre à la réputation établie de l'Angleterre.

Mais bien que, par une bizarrerie inexplicable, le gouvernement se montrât toujours opposé à mettre ses troupes de terre en contact avec celles de France, il s'occupa d'augmenter la force numérique de l'armée, de son organisation, et de sa discipline. Les menaces d'une invasion, appuyées par des rassemblements nombreux de troupes sur les côtes, inspirèrent aux Anglais une ardeur militaire inconnue depuis plusieurs générations, et le ministère d'alors ne laissa pas échapper l'occasion d'en tirer parti.

¹ Euphémie.

On encouragea par tous les moyens les enrôlements volontaires, et ces enrôlements servirent à composer des corps qui, avec les régiments de milice formèrent autant de pépinières où allait s'approvisionner l'armée. Les hommes qui avaient une fois porté les armes, sentirent graduellement diminuer leur aversion pour la vie militaire; et tel qui n'avait revêtu l'uniforme que dans le but de protéger la paix de son pays devint en peu de temps, membre de l'armée régulière. Enfin la victoire de Trafalgar ne laissant plus d'ennemis à combattre sur les mers, les braves tournèrent naturellement leurs vues vers le service de terre.

Telles furent les causes qui amenèrent sous les drapeaux, avec un empressement aussi vif qu'aurait pu le désirer l'administration la plus guerrière, une foule d'officiers et de soldats, et on comptait sous les étendards britanniques au 1^{er} janvier 1808, tant en infanterie qu'en cavalerie et en artillerie régulières, environ trois cent mille hommes, sans y comprendre les étrangers mercenaires.

Il est inutile de faire l'apologie de la discipline qu'observa cette prodigieuse masse d'hommes: nos ennemis mêmes, ou tout au moins ceux qui le furent et qui entretiennent contre nous une jalousie invétérée à laquelle ils ne

peuvent assigner aucune cause juste, conviennent que la discipline de l'armée anglaise était et est encore supérieure à celle d'aucune autre armée de l'Europe. Sous l'administration sage et paternelle du dernier commandant en chef, on avait arrêté un code sévère en théorie, mais doux, quoique ferme, en pratique. L'avancement, qui autrefois s'accordait plus à la faveur qu'à l'habileté, fut rendu aussi équitable qu'il pouvait l'être sous un régime où les emplois s'acquièrent à prix d'argent. On ne permit plus que des enfants qui étaient encore aux premiers éléments de l'éducation possédassent des commissions; il ne fut plus en la puissance des ministres de récompenser le dévouement d'un favori, par le commandement d'un régiment. D'après un règlement sévère, et qui n'admettait nulle exception, il fallait avoir atteint l'âge de seize ans pour obtenir un brevet d'enseigne, avoir servi trois années avant de passer au grade de capitaine; et sept à celui de major. La réforme s'étendit sur toutes les branches du service militaire. Autrefois un colonel ou l'officier commandant le régiment avait la faculté de le faire manœuvrer comme il l'entendait: il était résulté de là que, dans l'armée anglaise, il y avait presque autant de systèmes de manœuvres que de régiments d'infanterie et de cavalerie,

et que, dans un cas urgent, on aurait pu à peine en faire agir deux de concert. Cette manière désavantageuse de procéder fut abolie. Un mode uniforme fut adopté pour l'infanterie, un autre pour la cavalerie, et on s'appliqua à inculquer à l'une et à l'autre des deux armes cette instruction préliminaire, avant de songer à toute autre instruction. Ces importants changements, la fondation d'hôpitaux pour recevoir les soldats impotents, et la création d'écoles pour l'éducation des enfants dont les parents étaient morts pour la défense du pays, ne pouvaient manquer de produire d'utiles effets sur le moral de l'armée, qui, cessant d'être un objet d'horreur pour ses concitoyens et de mépris pour les soldats des autres nations, sut bientôt mériter l'estime des uns et le respect et l'admiration des autres.

Cependant, malgré ces améliorations bien constatées, quelques considérations entretenaient la répugnance du ministère à faire figurer l'armée anglaise sur le vaste théâtre de la guerre continentale. En premier lieu, on doutait que nos généraux pussent entrer en lutte avec les généraux habiles et expérimentés de la France. Une seule campagne suffit pour démontrer combien peu cette prévention était fondée. Nous n'avions jamais été habitués, excepté dans les Indes,

à une guerre de longue haleine, et encore pensait-on que pour assurer le succès d'une campagne dans cette région lointaine il ne fallait pas de grands talents. Ensuite on jugeait qu'il n'était ni prudent ni juste de jeter dans le cœur de l'Europe une poignée de troupes qui, éloignées de la mer et privées de toute communication avec l'Angleterre, pouvaient à chaque instant, par l'imbécillité ou la trahison de notre alliée, se trouver compromises; mais cette crainte disparut encore devant la folle ambition de Napoléon. On imaginait que la Grande-Bretagne ne devait prendre part à une guerre continentale qu'autant qu'elle pourrait le faire sur un point rapproché de ses rivages et garantie par une grande étendue de côtes. On affirmait aussi que malgré le nombre de ses soldats elle ne devait prétendre à mettre en campagne que de trente à quarante mille hommes. Il est inutile d'ajouter que ces considérations empêchèrent l'armée anglaise de se trouver dans les champs d'Austerlitz et de Iéna, et privèrent l'Angleterre de participer à aucun des armements antérieurs qui firent de l'Allemagne le théâtre de la guerre.

Le traité de Tilsit rendait Napoléon Bonaparte maître de l'Europe : la plus grande partie lui appartenait et l'autre se trouvait sous sa dépendance. Il exerçait sur le corps germanique une

autorité plus réelle et plus absolue qu'aucun empereur en ait jamais eue. La Suisse consentait à l'appeler son protecteur, à obéir à ses lois, et à placer de ses soldats dans les rangs de son armée. Maître de la France, des deux Flandres, et de l'Italie, il avait placé un de ses frères sur le trône de Naples, un autre sur celui de la Hollande, et, pour le troisième, il préparait dans le cœur de l'Allemagne un royaume formé indistinctement de territoires amis et ennemis. Joachim Murat, l'époux d'une de ses sœurs, possédait la principauté de Berg, avec le titre de grand-duc; Eugène Beauharnais, le fils de sa femme, avait épousé une princesse de Bavière, et gouvernait l'Italie en qualité de vice-roi; enfin son oncle, le cardinal Fesch, n'attendait que l'occasion pour monter sur le trône pontifical. Non content d'enrichir ainsi sa famille et de la combler d'honneurs, il dota ses maréchaux et ses compagnons d'armes avec les royaumes et les principautés qu'il avait conquis avec l'épée. Les ducs d'Istrie, de Dalmatie, de Raguse et de Dantzick, prirent rang parmi la nouvelle noblesse française. En outre, sa réputation politique et militaire s'était élevée à un point jusqu'alors sans exemple, on peut dire sans exagération que, si on en excepte l'Angleterre, le monde civilisé, ébloui par l'éclat de ses exploits, s'était mis à ses pieds.

Un empire fondé comme celui de Napoléon ne peut jamais reposer sur des bases solides : une faute en politique, un revers dans une campagne, l'exposent à chaque instant à des tempêtes que toute la vigueur de son chef ne peut surmonter : il était donné à l'empereur des Français de fournir un mémorable exemple de cette vérité. C'est une ample matière à méditations que de voir le premier coup porté à la puissance de Napoléon, le coup qui décida par la suite de sa fortune, partir d'un point qu'il regardait lui-même plus que tout le monde, et qu'il avait justement sujet de regarder, comme le moins dangereux.

Lorsque les souverains de l'Europe jugèrent nécessaire de s'opposer à main armée aux progrès de la révolution française, les cours de Madrid et de Lisbonne s'engagèrent avec une apparente cordialité dans la ligue générale. L'Espagne envoyait une armée sur les Pyrénées, à laquelle se joignirent quelques bataillons portugais, tandis que le cabinet de Lisbonne armait neuf vaisseaux de ligne pour suivre la fortune de la flotte anglaise. La guerre dans le midi de la France fut dirigée avec négligence et maladresse. Aussi long-temps il faut le dire que l'attention du directoire fut fixée sur des objets plus importants, les alliés obtinrent quelques succès, mais ils ne

les poussèrent pas avec vigueur, et quand on leur opposa des forces même inférieures aux leurs, les chances de la guerre ne furent plus à leur avantage : ils perdirent non seulement le terrain qu'ils avaient gagné, mais leurs colonies furent battues et poursuivies au-delà des frontières, la Catalogne fut envahie, et Madrid menacé. Un prince imbécile et un favori non moins imbécile aussi, épouvantés par les progrès des républicains victorieux, se hâtèrent de mettre fin à une guerre désastreuse par une paix déshonorante : elle fut conclue en 1795 par le traité de Bâle, auquel succéda un an après une ligue offensive et défensive dont les conditions furent réglées à Saint-Ildefonse.

Dès cette époque l'Espagne devint une dépendance de la France. Le pacte de famille, qu'on continua ridiculement à appeler ainsi, ayant été renouvelé par le directoire, on ne devait pas présumer qu'il serait rompu quand les formes du gouvernement démocratique firent place à celles de l'empire, ou que l'empereur des Français fût moins disposé à en profiter que les chefs de la république. A l'instigation de Bonaparte, l'Espagne déclara la guerre à l'Angleterre. Dès le début, il fut facile de prévoir que les résultats ne seraient pour celle-là qu'une suite de désastres : sa marine, que Charles III avait pris

un soin particulier de rendre formidable, fut détruite, son commerce reçut un coup irréparable, ses rapports avec ses colonies de l'Amérique du sud furent interrompus et les voies préparées pour la séparation de ces colonies qui arriva plus tard. L'embarras dans les finances s'accrut de jour en jour, et le crédit public tomba au plus bas. L'armée fut en outre divisée et envoyée dans les parties les plus reculées de l'Europe pour servir la cause de son haut et puissant allié ; l'Espagne en un mot fut mise dans la situation la plus déplorable où jamais nation se soit trouvée.

On sait qu'à cette époque, et même antérieurement, l'Espagne était gouvernée par un homme sur la tête duquel la fortune s'était plu à répandre ses plus riches faveurs. Manuel Godoy, d'une naissance obscure, et simple garde-du-corps, ayant attiré sur lui l'attention de la reine, fut par son influence élevé aux premières dignités de l'état, et parvint à posséder une autorité moins contestée que celle du faible maître qu'il faisait profession de servir. Quand la révolution française éclata, Godoy était généralissime des armées et grand-amiral des flottes de l'Espagne. A la fin de 1792, il fut nommé à l'importante place de président des conseils qu'avait occupée, sous Charles III, Florida Blanca : ce fut lui qui, après avoir poussé la guerre avec tant d'inhabileté,

accepta la paix à des conditions, qui mettaient l'Espagne aux pieds de ses voisins ; et qui reçut à cette occasion , en récompense de ses services , le titre de prince de la Paix. Godoy présente l'assemblage étrange de faiblesse et de talent ; de vices nombreux et de quelques vertus. Il ne faut pas supposer qu'il ait sciemment et volontairement trahi son pays ; mais , comme tous les parvenus , il considérait le bien général comme un objet qui n'avait de mérite qu'autant qu'il servait à ses intérêts particuliers ; et ce ne fut qu'en travaillant , mais en vain , à maintenir son pouvoir personnel qu'il conduisit la monarchie espagnole à sa ruine. Godoy était mal disposé en faveur de la France , dont il craignait et haïssait tout à-la-fois le chef ; mais , ainsi que son souverain , il avait pour cet homme extraordinaire encore plus de crainte que de haine , et c'est pour cette raison qu'il se soumit à son joug. Lors de la rupture du traité d'Amiens , Napoléon , en vertu du traité de Saint-Ildefonse , somma l'Espagne de se joindre à lui avec ses armées et ses flottes ; mais Godoy s'appliqua à éluder la demande ; il réussit même à obtenir pendant quelques temps une incertaine neutralité , en versant chaque mois au trésor impérial la somme d'un million de francs. Toutefois l'Espagne fut à la fin entraînée dans cette guerre qui lui attira tant de calamités , et dont

les résultats ne sont point encore réparés et probablement ne se répareront jamais.

Tandis que l'Espagne remplissait ainsi le rôle d'une province française, le Portugal, fidèle à son ancienne alliance avec l'Angleterre, conservait toujours une attitude hostile vis-à-vis de l'ennemi commun. Ce n'était pourtant ni par confiance ni volontairement qu'il agissait ainsi. Le traité de Saint-Ildéfonse lui ayant ravi une barrière sur laquelle il était habitué à compter et qui le garantissait de l'invasion des Français, le Portugal sentait bien qu'en essayant, même avec l'assistance de l'Angleterre, de soutenir son indépendance, il entreprenait une tâche au-dessus de la force numérique de sa population ; et contraire aux intérêts bien entendus de sa défense. Mais il était fort à craindre qu'on ne lui garantît la paix qu'à condition de fermer ses ports aux Anglais, et il sentait qu'une rupture avec l'Angleterre le réduirait aux plus dures extrémités. La cour de Lisbonne en conséquence ordonna des levées de troupes ; elle approvisionna les arsenaux d'armes et de munitions de guerre ; elle fit mettre en état de défense les forteresses et les villes frontières, et elle assigna à chaque compagnie de la milice des lieux de rendez-vous pour se rassembler à la première alerte que causerait l'ennemi.

Il n'est pas nécessaire de détailler dans toute

leur étendue les événements de la guerre qui suivit. Pendant quelque temps tout se borna à la prise accidentelle de quelques bâtiments marchands portugais, que les corsaires français conduisaient dans les ports d'Espagne. Cependant on menaçait d'une invasion : Bonaparte, pendant son séjour en Égypte, avait déclaré à ses soldats que le temps viendrait où le Portugal paierait par des larmes de sang l'insulte qu'il avait faite à la république en joignant dans la Méditerranée une escadre à la flotte anglaise. La guerre continentale qui éclata en 1799 retarda l'exécution de cette menace, et ce ne fut qu'en 1801 qu'on songea sérieusement à lui donner suite : le sort de l'Allemagne étant alors fixé et la paix dictée au reste de l'Europe, le premier consul songea sérieusement à l'accomplissement de sa prophétie, persuadé que détacher le Portugal de l'Angleterre serait porter un coup à la puissance de celle-ci, en l'attaquant, à

Ainsi c'est par pure réminiscence et simplement pour tenir parole que le premier consul fait marcher contre une puissance qui *conserve son attitude hostile* ! Heureusement qu'après l'anecdote viennent des motifs moins dérisoires. Ces motifs, quoique assez graves, n'étaient cependant pas les seuls. Le premier consul espérait en menaçant le Portugal attirer sur le Tage les forces que l'Angleterre se disposait à porter sur le Nil. Il se flattait qu'elle accourrait au secours d'un allié qui s'était livré sans réserve. Il se trompa ; le ministère britannique poursuivait tranquillement ses expéditions sans s'inquiéter si le Portugal succomberait ou non.

ce qu'il disait, sur le point le plus accessible de ses possessions.

En conséquence un traité, ayant pour objet de faire rompre au Portugal son alliance avec l'Angleterre, fut conclu entre la république française et sa majesté catholique. Le 27 février ce traité amena une déclaration de guerre de la part de l'Espagne, et ses armées se mirent en mouvement, tandis que quinze mille Français traversaient les Pyrénées pour se rendre dans les environs de Ciudad-Rodrigo, afin de soutenir l'armée espagnole à laquelle on prescrivit d'envahir le Portugal.

Pour s'opposer à cette invasion, le duc de Lafões, premier ministre de la cour de Lisbonne, occupait les deux rives du Tage avec une armée de trente mille hommes, composée de soldats mal armés, mal vêtus, et encore plus mal nourris et payés. Les seules forces britanniques qui devaient agir de concert avec eux consistaient en une brigade de régiments étrangers, un détachement du vingtième de dragons légers, et quelques pièces d'artillerie, sous les ordres du général Fraser. Ainsi qu'on devait s'y attendre, la campagne fut défavorable aux Portugais, bien qu'on ne déployât d'aucun côté ni vigueur ni talent, et avant la fin de juin la paix entre l'Espagne et le Portugal fut signée à Bada-

joz. Quoique les conditions de cette paix fermassent les ports du Portugal aux Anglais, le premier consul n'en fut pas satisfait, et il ne la ratifia qu'en septembre suivant, après que la cour de Lisbonne eut consenti à lui payer vingt-cinq millions de francs, et à prendre des arrangements politiques et commerciaux préjudiciables au plus haut degré à ses intérêts.

Ces conditions avaient été consenties dès l'origine; mais le premier consul se proposait autre chose que de frapper des contributions en occupant le Portugal. Les préliminaires de la paix se négociaient entre la France et l'Angleterre. Le gouvernement consulaire avait à demander de vastes restitutions au cabinet de Londres; la conquête du Portugal lui présentait des moyens de compensation. Il résolut de la pousser, à moins que l'Angleterre ne consentît à se dessaisir de quelques uns de ses avantages en faveur de son allié. Il n'en fit pas mystère au cabinet britannique, et lui transmit une note qui n'eût pas dû échapper à l'auteur. Elle était ainsi conçue :

Note remise au lord Hawkesbury, ministre secrétaire d'état de S. M. B. pour le département des affaires étrangères, par le citoyen Otto, plénipotentiaire du premier consul de la république française.

La guerre contre le Portugal étant suivie avec chaleur, et la province de l'Alentejo ayant été conquise par les Espagnols, le prince régent s'est empressé d'expédier M. de Pinto avec des pleins-pouvoirs pour traiter de la paix. La négociation s'est ouverte à Badajoz entre l'ambassadeur de la république et l'envoyé portugais : il en est résulté une espèce de traité dont les stipulations principales sont :

Que tous les ports et rades du Portugal, tant en Europe que dans les autres parties du monde, seront fermés aux vaisseaux

La paix d'Amiens avait suspendu pour un temps l'exécution de l'article du traité qui interdisait l'entrée des marchandises anglaises dans

anglais de guerre et de commerce, et demeureront ouverts à ceux de la France et de ses alliés jusqu'à la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre;

Que les limites entre les deux Guianes seront déterminées à l'avenir par le Rio Arowari, dont la navigation dans son cours sera commune aux deux pays;

Que les relations commerciales entre les deux pays seront fixées par un traité de commerce; qu'en attendant, les denrées et marchandises provenant du sol et des manufactures de chacun des deux pays seront réciproquement admises sans pouvoir être assujetties à aucune prohibition ni à aucun droit qui ne frapperait pas également sur les denrées et marchandises analogues importées par d'autres nations; que les draps français pourront être introduits en Portugal sur le pied des marchandises les plus favorisées.

De plus, ce traité renferme la stipulation d'une indemnité en faveur du gouvernement français.

Mais quels que soient les avantages qui résulteraient de ce traité, le sousigné est chargé de faire connaître à S. E. milord Hawkesbury que l'*ultimatum* signé entre les deux plénipotentiaires respectifs ne sera point ratifié par le premier consul, et qu'il n'est considéré par lui que comme un protocole de conférences, et plutôt comme le projet que comme le texte d'un traité définitif, attendu que le premier consul est déterminé à ne point se désister de la déclaration faite à Lorient à M. d'Aranjó, que la paix avec la cour de Lisbonne ne serait conclue qu'autant que les alliés occuperaient trois provinces du Portugal qui pussent servir de compensation pour leurs colonies, au moment de la paix générale.

Le sousigné doit ajouter que, tout en ordonnant aux armées françaises de se mettre en disposition de continuer les attaques contre le Portugal, le premier consul a cru dans cette circonstance devoir aux soumissions du gouvernement portugais de remettre le sort de ce pays entre les mains du cabinet britannique lui-

les ports de Lisbonne et Oporto; et les anciennes relations commerciales entre les deux nations avaient recommencé; mais la nouvelle rupture vint replacer le Portugal dans une situation pénible. D'abord Bonaparte insista sur la nécessité de recourir au système de prohibition, et parut déterminé à n'y apporter aucune modification; cependant quelques considérations l'amènèrent ensuite à changer de ton. La guerre où l'Espagne s'était engagée par la volonté de son allié amena infailliblement une interruption dans l'arrivage des trésors de l'Amérique du sud, que ce dernier trouvait si nécessaires pour exécuter ses plans de conquêtes; il fallait que quelque port restât ouvert pour recevoir ces trésors, et ce motif et la condition qu'on lui paierait chaque mois un tribut d'un million à douze cent cin-

même, qui est appelé à en décider par la réponse qu'il fera aux dernières propositions qu'il a reçues, savoir, s'il voulait admettre le *status ante bellum* pour le Portugal comme servant d'équivalent au *status ante bellum* pour l'Amérique.

Le gouvernement britannique ne pourra manquer de voir, dans la franchise de cette démarche, le désir de menacer une puissance faible qui n'a joué dans cette guerre que le rôle d'une province anglaise, et d'éviter tout ce qui, en donnant encore de l'exaspération aux deux cabinets, nuirait aux négociations entamées entre eux, et préparerait à l'humanité de nouveaux sujets d'alarmes.

OTTO.

17 prairial an 9.

quante mille francs déterminèrent Bonaparte à consentir à ce que le Portugal conservât ses relations avec l'Angleterre : telles sont les causes qui firent de ce petit royaume la seule puissance neutre en Europe.

Cet état de choses exista en Espagne et en Portugal depuis 1803 jusqu'en 1807 : la première souffrant toutes les misères qu'entraînait à sa suite une alliance forcée avec une puissance qui épuisait ses revenus et ruinait son commerce, et l'autre succombant sous le poids d'une énorme contribution et se trouvant chaque jour exposée à de nouvelles vexations sans avoir les moyens de les réprimer. Les affaires intérieures de ces deux royaumes n'étaient pas plus prospères que leurs relations avec le dehors. La noblesse en Espagne était tombée dans le plus honteux avilissement ; le clergé, animé d'un esprit d'avarice et de domination, gouvernait le peuple avec une verge de fer ; et le roi ne rougissait pas de n'être qu'un instrument dans les mains de l'homme qui, selon toutes les apparences, vivait dans un état d'adultère avec sa femme. Chaque branche de l'administration était mal dirigée. Les villes désertes et les champs incultes faisaient le triste tableau du sort réservé à une nation dont les chefs ne possèdent ni énergie dans l'esprit ni honneur dans le caractère. L'armée

espagnole, qui, sous les empereurs Charles V et Philippe, avait été l'admiration de l'Europe, n'était plus qu'un objet de dérision et de mépris pour les militaires étrangers. Le peu de soldats qu'on trouvait encore dans le pays n'étaient ni payés, ni vêtus, ni armés; les officiers, sortis des plus basses classes de la nation¹, n'étaient pas honteux, revêtus même de leur uniforme, de se tenir, ainsi que des domestiques, derrière les chaises des grands. Tous les arsenaux étaient vides. Pas une forteresse ne renfermait l'approvisionnement suffisant pour un mois à sa misérable garnison; le travail des fonderies même était suspendu, ou ne se reprenait qu'à de longs intervalles.

Cependant l'ardeur patriotique était loin d'être éteinte en Espagne. Chassée des salons d'une noblesse orgueilleuse, elle s'était réfugiée chez les habitants des campagnes. Ces hommes ne sont pas tombés dans l'avilissement où se trouve plongée la caste nobiliaire. Il serait difficile de trouver sur aucune partie du globe une race d'hommes plus belle et plus fière que celle des paysans qui cultivent les vignobles des bords de l'Ebre, ou qui conduisent les longues files de

¹ Voyez le malheur! Et cependant ces basses classes sont les seules où le patriotisme et le souvenir de la dignité nationale se soient conservés.

mules d'un royaume à l'autre. La mémoire de la grandeur passée de leur pays est conservée vivante dans leur souvenir par ces ballades transmises par tradition que les Espagnols, plus qu'aucun autre peuple, se plaisent tant à répéter. Ils comparent avec chagrin la célébrité de leurs ancêtres avec l'attitude humiliante que l'imbécillité de leur gouvernement actuel les condamne à prendre. Si Charles avait eu assez de courage pour vouloir secouer le joug de l'étranger, il aurait rassemblé autour de lui, en un seul jour, toute la population mâle de l'Espagne. Mais ce faible monarque était loin d'une telle résolution. Tour-à-tour la dupe de Godoy et de ses propres craintes, il continua à baisers sa chaîne aussi long-temps qu'il put le faire; aussi lorsqu'elle fut rompue, lui et son indigne ministre ne possédaient-ils plus le moindre crédit parmi ses sujets.

Le même ordre de choses existait en Portugal; le régent, prince faible et superstitieux, n'était pas, il est vrai, comme son beau-père, sous l'influence d'un ministre favori; mais il était aussi complètement l'esclave de son confesseur, que Charles l'était de Godoy. Tant qu'il

Comment l'eussent-ils fait, le dernier sur-tout qui resta sous les verroux jusqu'au moment où il monta en voiture pour se rendre auprès du vieux roi qui l'avait mandé?

lui fut permis d'assister aux processions, tant que l'église parut ne rien perdre de son ancienne splendeur, il s'inquiéta peu des affaires de son royaume, et de la situation de son peuple. Les nobles qui entouraient le trône n'étaient ni plus patriotes ni plus vertueux que les nobles espagnols. En Portugal comme en Espagne, on ne trouvait d'esprit national que parmi les paysans, qui, en dépit de l'influence corruptrice de la noblesse, conservèrent un caractère entreprenant, une bravoure et une fidélité à toute épreuve.

On a dit que Godoy ne pouvait être véritablement accusé de s'être soumis volontairement et sciemment au joug que la France a imposé à sa patrie; il le supporta avec douleur comme la masse du peuple; et, comme la suite le démontra, ce ne fut que la crainte accablante des conséquences qui l'empêcha de faire de vigoureux efforts pour le secouer. Enfin l'opinion publique se manifesta avec tant de force à ce sujet, qu'il se détermina à faire quelque tentative pour la favoriser. Le plan qu'il imagina et la méthode qu'il suivit pour le mûrir sont déjà connus; mais avant de nous y arrêter il faut reproduire la série des événements qui s'y rattachent, comme étant leurs causes immédiates; et il ne sera pas non plus déplacé de présenter ici une courte

récapitulation des circonstances principales qui en dépendirent.

La chute de la dynastie des Bourbons de Naples avait sensiblement affecté la cour de Madrid, et l'espoir d'une rupture avec la Prusse, qui se termina ensuite par la paix de Tilsit, frappa Godoy comme pouvant offrir une occasion favorable de soulever toute l'Europe contre un homme dont l'ambition semblait être sans bornes. Un traité secret fut conclu entre le baron Strogonoff et lui; et en vertu de ce traité, où fut admis l'ambassadeur portugais, les deux royaumes de la péninsule devaient prendre les armes dans le but d'attaquer la France au moment où ses armées seraient appelées à s'opposer dans le nord à l'empereur de Russie. Les démonstrations hostiles devaient commencer en Portugal; l'Espagne se servirait du prétexte de les réprimer pour augmenter le nombre de ses troupes; d'un autre côté des expéditions se préparaient dans les ports de l'Angleterre, une force combinée devait envahir le midi de la France qui, le supposait-on, n'était pas en situation de présenter une résistance efficace. Tel fut le plan de Godoy, dont le secret fut si bien gardé qu'aucun agent diplomatique n'en fut instruit; mais ce plan était destiné à ne jamais être mis à exécution. Avant qu'aucune démarche n'eût été entreprise, soit en Espagne,

soit en Portugal ; avant qu'aucune communication eût été faite à l'Angleterre , il parut tout-à-coup une proclamation du prince de la Paix appelant aux armes tous les bons Espagnols afin de délivrer leur pays des maux qui le menaçaient. Cette proclamation parut au moment où Bonaparte ouvrait la campagne de Prusse ; la teneur en était telle que personne ne put s'y méprendre. Elle produisit un effet prodigieux , mais précisément en sens inverse de celui qu'on en attendait.

Le baron Strogonoff et l'ambassadeur portugais , également étonnés de l'extrême imprudence de cette démarche , ne tardèrent pas à désavouer toute espèce de participation dans un projet qu'ils s'accordaient alors à condamner. La cour de Lisbonne craignait tellement qu'on ne la soupçonnât d'avoir pris part à la conspiration , qu'elle força le comte de Saint-Vincent , qui occupait le Tage avec une flotte , à s'éloigner. Godoy vit de suite la folie de l'action à laquelle sa pétulance naturelle l'avait entraîné ; il se hâta d'offrir à l'ambassadeur de France les explications qu'il jugeait propres à tempérer la colère de Napoléon , et il envoya auprès de celui-ci son agent particulier , don Eugenio Izquierdo , faire en son nom , et à Napoléon en personne , les plus viles soumissions. Il fit parattre en même temps certains paragraphes dans les journaux

de Madrid , pour attribuer les derniers événements à la crainte d'une invasion de la part de l'empereur de Maroc, et pour offrir des récompenses à ceux qui découvriraient le misérable qui avait fabriqué, au nom du prince de la Paix, une circulaire aux intendants de province; en même temps les motifs de la proclamation, dont personne ne révoquait en doute l'authenticité, furent adroitement représentés comme l'expression d'un devoir envers la France, et comme un excès de prévoyance pour s'opposer aux projets de l'Angleterre.

Bonaparte reçut les documents après la bataille de Iéna; ce fut dans le palais du roi de Prusse qu'il prit lecture d'une correspondance qui ne laissait aucun doute sur la trahison de l'Espagne. Dès ce moment il fit vœu de se venger; mais il convenait à sa politique de tenir son intention secrète, et il affecta même d'oublier cordialement la faute dans laquelle son allié le roi d'Espagne s'était laissé entraîner. Il est maintenant avéré que la découverte qu'il fit alors des sentiments des nations de la Péninsule pour sa personne lui ouvrit les yeux sur le péril où il se trouverait toujours exposé tant qu'elles seraient gouvernées par les mêmes familles. Il décida sur le champ que les maisons de Bragance et de Bourbon cesseraient de ré-

gner, et que leurs trônes seraient occupés par des princes sur l'obéissance passive desquels il aurait droit de compter.

Si Bonaparte, aussitôt que les projets de l'Espagne lui furent connus, avait fait marcher ses légions victorieuses sur Madrid, le détronement de Charles eut été considéré par le reste de l'Europe comme un arrangement que dictait au souverain français le soin de sa propre conservation ; et il n'est pas probable que la guerre eût pris la direction qui lui fut donnée par la conduite subséquente de Napoléon : mais il n'était pas dans la nature de l'empereur des Français d'agir dans aucun cas avec franchise ou sincérité. Bien qu'il aimât passionnément la guerre, il ne recourut jamais à la force des armes tant qu'il put réussir dans ses projets par des négociations diplomatiques ; et ce principe qui le guida dans d'autres circonstances fut appliqué à celle-ci : il y a en outre, d'autres raisons pour expliquer le système qu'il suivit, et elles méritent bien qu'on en conserve le souvenir.

Il est dans la destinée des favoris d'un monarque d'être tôt ou tard un objet de haine pour l'héritier présomptif de la couronne, et, par une conséquence nécessaire, pour tous ceux qui sont mieux disposés à adorer le soleil levant que le

soleil dans son midi : c'est précisément le cas où se trouva la cour de Madrid. Godoy fut pendant longtemps en opposition avec Ferdinand, prince des Asturies, et l'animosité qui existait entre eux était si violente, qu'il suffisait que Godoy adoptât une certaine ligne de conduite en politique pour déterminer Ferdinand à adopter la ligne contraire. Aussi dès que les sentiments hostiles de Godoy furent connus, Ferdinand se hâta de se déclarer le champion des intérêts de la France. Il fit plus : il adressa une lettre particulière à Napoléon dans laquelle il le suppliait de délivrer ses père et mère de l'influence d'un favori artificieux, d'affranchir l'Espagne de la tyrannie d'un parvenu, et de lui faire l'honneur de l'allier, lui Ferdinand, par un mariage, à la famille impériale. On ignore si Bonaparte eut jamais l'intention de lui accorder ces demandes, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il répondit gracieusement à la lettre de Ferdinand, et qu'il consentit sans hésiter à devenir

L'auteur se trompe. L'empereur ne répondit point, n'accepta point l'arbitrage, et ne se servit plus tard de son influence que pour calmer l'affaire de l'Escurial. Voir la lettre à Ferdinand.

Lettre de l'empereur Napoléon à Ferdinand.

Mon frère, j'ai reçu la lettre de votre altesse royale ; elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a eus du roi son

l'arbitre des différends qui existaient dans la famille royale : l'Espagne et l'Europe n'oublieront pas de si tôt les résultats de cette médiation.

père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra dans la circonstance actuelle de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses états, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix ne me paraissait point nécessaire pour son bonheur et celui de ses peuples. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du prince de la Paix ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que votre altesse royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume. Il n'a plus d'amis ; votre altesse royale n'en aura plus jamais si elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au prince de la Paix sans le faire à la reine et au roi votre père ? ce procès alimentera les haines et les passions factieuses ; le résultat en sera funeste pour votre couronne : votre altesse royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, votre altesse royale déchire, par-là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles ou perfides ; elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix ; ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le desir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires ; l'amitié du roi Charles m'a porté plus souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes ! faiblesse et erreur, c'est là notre devise ! Mais tout peut se concilier ; que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un mo-

Ce fut alors que Napoléon prétendit avoir besoin de troupes espagnoles, et qu'il exigea que seize mille hommes, sous les ordres de la Romana, joignissent ses armées sur les bords de

ment où nos armées couvraient l'Espagne : et aux yeux de l'Europe et de la postérité je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami ! Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à votre altesse, aux Espagnols, au monde entier : si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et par l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais votre altesse royale comme roi d'Espagne. Je desire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires doit lui être garant de l'appui qu'elle trouverait en moi, si à son tour des factions de quelque nature qu'elles soient venaient à l'inquiéter sur son trône.

Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté ; et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escorial. Votre altesse royale avait bien des torts ; je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu oublier. Roi à son tour, elle verra combien les droits du trône sont sacrés. Toute démarche près d'un souverain étranger, de la part d'un prince héréditaire, est criminelle. Votre altesse royale doit se défier des écarts et des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pourrait donner du mouvement aux têtes.

Votre altesse royale connaît ma pensée tout entière ; elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le roi son père. Qu'elle croie à mon desir de

la Baltique. Il fit même ajouter à ce contingent six mille soldats commandés par le général O' Farrel, qui arrivaient de la Toscane; de manière que presque toutes les troupes régulières, les seules sur lesquelles le gouvernement dût compter, furent transportées si loin de l'Espagne qu'elles ne pouvaient lui être d'aucune utilité. Mais la mauvaise foi de l'empereur alla encore plus loin¹, car, au moment même où il assurait Ferdinand de sa protection et de sa considération, il engageait le faible Charles à répandre de nouvelles faveurs sur Godoy, de manière à enivrer à-la-fois le roi et le favori, l'un de joie, l'autre de vanité. Par ces moyens, et en paraissant incliné à soutenir les projets et à favoriser les desirs de chaque parti, non seulement il les tint en suspens, mais, par cette

tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Signé NAPOLÉON.

Bayonne, le 16 avril 1808.

¹ Quelle mauvaise foi y avait-il à demander l'exécution d'une condition stipulée? Fallait-il, après avoir acquis la preuve des mauvaises dispositions du prince de la Paix aux avantages du traité d'alliance pour lui, laisser les moyens de nous nuire plus à l'aise? L'auteur vient de dire qu'après cette levée de boucliers Napoléon pouvait marcher sur l'Espagne sans encourir le moindre blâme; et il l'accuse de mauvaise foi parcequ'il appelle à lui le contingent stipulé!

double intrigue, il augmenta les désordres dont la cour de Madrid était le théâtre, et dirigea les choses de manière à les amener au point où sans nul doute il avait résolu qu'elles arrivassent.

La paix de Tilsit ayant ramené Napoléon victorieux dans sa capitale, il commença de suite les préparatifs nécessaires pour soutenir par la force des armes ses négociations diplomatiques. Sans qu'on prit la peine d'énoncer aucun prétexte raisonnable, une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, qui prit le nom énigmatique de corps d'observation de la Gironde, fut réunie, en août 1807, au pied des Pyrénées. Tandis qu'elle s'organisait sous les ordres du général Junot, le ministre espagnol à Paris participait à un traité secret dont le but n'était rien moins que de rayer le Portugal de la liste des nations. Ensuite de ce traité, qui devint plus tard célèbre par son titre de traité de Fontainebleau, il fut arrêté que l'armée de Junot, soutenue par trois divisions de troupes espagnoles, entrerait en Portugal sur un seul point; qu'une seconde armée, forte de quarante mille hommes, prête à soutenir la première en cas qu'elle rencontrât quelque opposition sérieuse, s'assemblerait en Gascogne, et que le Portugal, après avoir été

conquis, serait divisé en trois portions de la manière suivante : la province d'Entre-Minho et Douro, avec Oporto pour capitale, devait former un royaume, sous le nom de Lusitanie septentrionale, et être donnée au roi d'Étrurie en échange de ses possessions d'Italie, dont il cédait la souveraineté pleine et entière à Bonaparte ; l'Alentejo et les Algarves devaient être cédés à Godoy, qui aurait pu le titre de prince des Algarves, et le restant du Portugal devait être gardé par Napoléon jusqu'à ce qu'une pacification générale lui permit de le restituer à la maison de Bragance en échange de Gibraltar, de la Trinité, et des autres colonies espagnoles que les Anglais avaient conquises. Au reste, ces trois souverainetés devaient relever par droit d'investiture du roi d'Espagne, et leurs princes avoir pour lui la même obéissance que dans les temps de féodalité le tenant d'un fief devait à son souverain seigneur. Il était aussi convenu que les colonies du Portugal seraient divisées entre les couronnes de France et d'Espagne, et que l'empereur des Français reconnaîtrait, aussitôt que cela serait convenable, sa majesté catholique en qualité d'empereur des deux Amériques.

Quoique rien d'officiel ne transpirât sur les projets que l'armée d'observation devait accom-

plir, l'Europe n'était pas assez imprévoyante pour douter un seul instant de leurs fins. D'abord l'officier général placé à la tête de cette armée avait long-temps occupé le poste d'ambassadeur de France à la cour de Lisbonne, et, malgré son absence, il le remplissait encore nominativement. Il est vrai que lors de l'ouverture de la campagne d'Autriche Junot avait quitté le siège de ses fonctions diplomatiques, afin d'en remplir d'autres mieux adaptées à ses talents et qui s'attachaient à son titre d'aide-de-camp de l'empereur; mais c'était par l'ordre positif de son maître, et, au lieu de le remplacer par un ministre en titre, on s'était contenté de confier la direction des affaires à M. de Rayneval, premier secrétaire, ainsi que cela se pratique ordinairement en l'absence de l'ambassadeur. Ce fait seul suffisait pour établir le soupçon qu'il se machinait quelque chose de contraire aux intérêts du Portugal; et si quelques esprits parurent d'abord portés à concevoir des doutes, il ne leur fut pas permis de les conserver long-temps. Ce traité de Fontainebleau fut à peine signé, que les ministres de France et d'Espagne firent une forte remontrance au prince régent, et requirent que les décrets de Berlin et de Madrid fussent strictement exécutés dans tous les ports du Portugal; et on exigea de plus, en menaçant d'un commence-

ment d'hostilités immédiat, que tous les Anglais qui résidaient dans le royaume fussent arrêtés, et toutes les marchandises anglaises confisquées.

La conduite du régent de Portugal dans ces circonstances critiques fut telle qu'on devait l'attendre de ce prince : il n'osa se refuser à la première demande; quant à la seconde, il se permit quelques représentations modérées et soumises. Mais les puissances qui lui dictaient des lois ne desiraient pas qu'il se rendît de suite à leurs instances; elles étaient au contraire satisfaites de lui voir témoigner du mécontentement. Tout en convenant que ses sentiments de religion et le respect qu'il portait à la foi des traités ne lui permettaient pas de commettre un acte d'injustice si notoire, les ministres français et espagnol demandèrent leurs passeports; et avant qu'ils fussent délivrés, ou que le malheureux prince fût en état d'en appeler à la générosité de ses voisins par le ministère de ses ambassadeurs, les troupes destinées à envahir le Portugal furent mises en mouvement.

CHAPITRE II

L'armée de Junot passe la frontière. — Elle arrive à Salamanque, traverse Alcantara, et entre en Portugal. — Ses souffrances pendant la route. — La cour de Lisbonne prend l'alarme; propositions d'émigrer au Brésil vivement soutenues par lord Strangford et sir Sidney Smith. — Elle y consent, nomme une régence, et s'embarque. — Junot arrive à Lisbonne. — Ses mesures pour la préservation de l'ordre public. — Sa conduite, d'abord conciliante et ensuite tyrannique. — Le drapeau tricolore est arboré. — La régence abolie. — Junot s'empare de l'autorité absolue. — L'armée portugaise est dissoute, et une forte contribution imposée au peuple. — Mécontentement général dans toutes les classes. — Séditions et punitions arbitraires. — L'armée espagnole manifeste de mauvaises intentions. — Efforts de Junot pour prévenir la révolte et se garantir contre les Anglais.

Le traité de Fontainebleau n'était pas encore signé lorsque, le 17 octobre 1807, Junot reçut l'ordre de se mettre en route avec l'armée dans l'espace de vingt-quatre heures. Le 18, au point du jour, la première division de l'armée d'observation de la Gironde traversa la Bidassoa; elle fut suivie le 19 par la seconde; et toute l'armée, marchant sur six colonnes qui ne mettaient qu'une journée d'intervalle entre elles, fit son entrée en Espagne. Au même instant trois corps de troupes espagnoles s'avancèrent vers le Portugal par différentes routes; l'un d'eux commandé par don

Juan Caraffa, capitaine-général de la province d'Estremadure, devait agir sous les ordres du général français : il était formé de huit bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie, d'un d'artillerie à cheval, et de deux compagnies de pionniers : ce corps fut dirigé vers Alcantara, sur le Tage. L'autre, destiné à agir seul et à occuper la Lusitanie septentrionale, était composé de quatorze bataillons, de six escadrons, et d'une compagnie d'artillerie à pied : il était commandé par don Francisco Taranco y Plano, capitaine-général de la Galice, et devait se rassembler à Tuy, sur les bords du Minho. Enfin le troisième, sous les ordres de don Francisco Solano, marquis del Socorro, et capitaine-général de l'Andalousie, comptait huit bataillons, cinq escadrons, et un escadron d'artillerie à cheval : le lieu de son rendez-vous était dans le voisinage de Badajoz. Il fallut, pour compléter ces corps, mettre en réquisition à-peu-près tout ce que l'armée d'Espagne comptait de soldats disponibles ; exiger que même les gardes-du-corps du roi fournissent leur contingent ; et, après leur départ, il ne resta dans la capitale, pour former la garnison, que les cadres et les dépôts des régiments.

L'armée française fut reçue par-tout en Espagne avec la plus grande cordialité ; elle fut entretenue aux frais du gouvernement, et atteignit Sala-

manque, où le général prit ses quartiers d'hiver avant le milieu de novembre. Cependant la dernière division n'était point encore arrivée, lorsqu'un courrier apporta au quartier-général l'ordre le plus pressant et le plus impératif de ne faire aucun séjour entre la Bidassoa et Lisbonne. Junot ne pouvait qu'obéir; et, sans avoir eu le temps de se préparer à une pareille marche, il se mit en mouvement malgré les rigueurs de la saison, sur une route où aucun dépôt de provisions n'était établi, et où il était presque certain de rencontrer une formidable opposition de la part des paysans dont la bravoure est passée en proverbe aussi bien que leur jalousie à l'arrivée des étrangers chez eux. Dans tous les cas de sérieux obstacles à sa marche ne pouvaient manquer de se rencontrer dans un pays de montagnes, entrecoupé de rapides rivières et d'une infinité de torrents. Toutefois la crainte qu'une armée anglaise ne gagnât Lisbonne avant lui suffit pour lui faire trouver toutes ces difficultés de peu d'importance, et il arriva à Alcantara le 15 avec l'avant-garde de l'armée.

Il y trouva le général Caraffa avec son corps d'Espagnols; mais il fut loin d'y trouver les ressources nécessaires pour rétablir les forces de ses soldats, épuisées par de longues marches dans un pays difficile et pendant une saison rigou-

reuse. Ce fut avec une peine extrême qu'il parvint à fournir à chacun d'eux des vivres pour deux jours. Malgré cela il fallait obéir aux ordres de l'empereur ; et le 19, après des proclamations où l'on promettait de préserver de toute insulte les Portugais qui demeureraient en repos, et où l'on menaçait du traitement le plus rigoureux ceux qui s'opposeraient aux progrès des troupes qui venaient dans le seul but de les délivrer du joug de l'Angleterre, les armées confédérées se mirent en mouvement.

Nous ne suivrons pas scrupuleusement tous les progrès de l'armée de Junot : il suffira d'observer que bien qu'en général les paysans demeurassent fort tranquilles dans leurs chaumières, ou qu'au pis aller ils les abandonnassent pour se réfugier dans les montagnes, le passage des envahisseurs fut marqué par la dévastation des propriétés et l'incendie de villages entiers. Nonobstant cela, et bien qu'il ne se soit pas tiré un seul coup de canon depuis la frontière de France jusqu'à Lisbonne, il ne faut pas s'imaginer que cette promenade militaire fut agréable à ceux qui la firent : l'hiver, quoique peu avancé, se faisait déjà vivement sentir ; et la pluie tombant en abondance rendait impraticables les sentiers tracés confusément sur le revers des montagnes, ou transformait en larges rivières des

torrents qu'on traverse ordinairement sans crainte et à gué. Le lecteur n'ignore peut-être pas que la route, si toutefois on peut donner ce nom au chemin qui mène d'Alcantara à Lisbonne, par Castello, Branco et Abrantès, passe sur le sommet d'une chaîne de rochers située au milieu d'un pays désert et stérile comme peu de contrées d'Europe en présentent au voyageur. C'est précisément celle que prit Junot ; aussi ses troupes éprouvèrent-elles des fatigues et des privations plus cruelles que celles qui accablent ordinairement une armée en retraite. Aucun pont n'établissant les communications dans ce pays sauvage, on doit se figurer les difficultés que durent rencontrer les soldats français pour traverser des rivières et des torrents dont la rapidité était telle, dans certains endroits, que des compagnies et des escadrons entiers furent emportés et détruits ? Nulle méthode et nul ordre ne pouvaient être observés dans le passage de ces défilés. L'artillerie fut laissée en arrière ; parmi les cavaliers, il n'y eut que ceux qui étaient bien montés qui résistèrent au désordre ; les fantassins même rompirent leurs rangs, et s'éparpillèrent sur la surface du pays dans une étendue de plusieurs milles. Longtemps avant d'apercevoir les tours d'Abrantès, les colonnes françaises s'étaient pour ainsi dire

débandées ; et quand le général y arriva , à peine avait-il avec lui cinq mille hommes , encore étaient-ils tellement harrassés qu'ils n'auraient pu faire face à l'ennemi.

Bien qu'il fût pénétré de sa position et du risque qu'il courait en n'y portant aucun remède , Junot sentit que des raisons puissantes l'empêchaient de s'arrêter , quoiqu'une halte de quelques jours eût ramené sous ses étendards les milliers de soldats que la fatigue et la famine en avaient écartés. Il apprit à Abrantès quelle était la règle de conduite que le gouvernement portugais se proposait de suivre ; aussi , avant qu'elle pût être mise à exécution , il était de la plus haute importance pour lui , s'il était possible , d'atteindre la capitale.

Le traité de Fontainebleau n'avait pas été tellement secret que les ministres anglais n'en eussent connaissance ; ils se hâtèrent donc d'en faire part au cabinet de Lisbonne , car l'Angleterre avait donné son consentement à la proposition faite par le régent de Portugal de fermer les ports de ce dernier royaume aux marchands anglais. Il était clair que cet ancien allié en agissant ainsi ne faisait que céder à la nécessité , et on se prêta à cet arrangement ; mais on ne put demeurer impassible à la conduite ultérieure de ce prince timide lorsque , pour se conformer aux ordres

de la France, il fit arrêter tous les sujets britanniques et confisquer leur propriétés ; aussi lord Strangford ne put faire autrement que de quitter Lisbonne et de s'embarquer à bord d'un des bâtimens de l'escadre de sir Sidney Smith, qui était à l'ancre dans le Tage. Cependant, dès que les détails de cette trahison secrète furent connus de l'ambassadeur et de l'amiral anglais, ils sollicitèrent et obtinrent une audience du régent ; ils mirent sous ses yeux tous les rapports qu'ils avaient reçus, et l'engagèrent dans les termes les plus pressants à adopter les moyens de pourvoir à sa sûreté et à celle de la famille royale. La grande question était de fixer la nature de ces moyens : il avait perdu trop de temps en hésitations pour songer à résister ouvertement ; et d'ailleurs ni l'armée, ni l'état des forteresses, ni la situation en général du peuple, ne pouvaient faire naître l'espoir d'une résistance heureuse. Convaincus de cette vérité les deux agents anglais pressèrent le régent de se retirer au Brésil avec sa cour et sa famille, et d'y établir le siège de son gouvernement jusqu'à des temps plus favorables. Cette alternative était si pénible qu'il ne faut pas s'étonner si ce prince balança long-temps et changea souvent de détermination avant d'avoir le courage de s'y soumettre : enfin le fameux article du Moniteur qui annon-

çait ouvertement que la maison de Bragance avait cessé de régner fut mis sous ses yeux, et termina ses incertitudes. Les Anglais qui avaient été arrêtés furent mis en liberté, les propriétés saisies furent restituées, et la famille royale de Portugal se prépara à quitter sous la protection du pavillon britannique l'ancienne résidence de la monarchie. Ces résolutions venaient d'être prises, et les préparatifs qu'elles exigeaient commencés à la hâte, au moment où Junot entraînait dans Abrantès; et c'est l'avis qu'il reçut de l'émigration projetée qui le décida à pousser vers la capitale sans laisser à ses soldats le temps de se reposer, ou aux trainards celui de le rejoindre.

La consternation et l'épouvante dont furent frappés les habitants de Lisbonne quand ils connurent les projets de départ du prince surpassent toute description. Profondément dévouées par amour et par habitude à la personne de leur souverain, les classes inférieures virent dans l'émigration projetée le prélude certain de la décadence de la nation et du malheur de chaque individu, tandis que les autres classes, ou tout au moins ceux d'entre elles qui raisonnaient, tiraient la conséquence, en voyant la famille royale abandonner le palais de ses ancêtres, que la déclaration prophétique du Moniteur serait accomplie. Cette circonstance et

l'approche des troupes françaises n'étaient pas les seules causes de l'épouvante générale : à peine l'armée de Junot eut-elle passé la frontière, que l'amiral russe Siniavin, comme si c'eût été une chose concertée, entra dans le Tage avec neuf vaisseaux de ligne et deux frégates. Une pareille coïncidence ne pouvait manquer d'affecter profondément des hommes déjà agités par tant d'incertitudes et de craintes, car, quoique la présence de cette flotte fût purement accidentelle, les malheureux Portugais imaginèrent qu'un plan de coopération avait été formé entre le général français et l'amiral russe, et que l'arrivée de ce dernier, dans cette conjoncture critique, n'avait pour but que d'aider l'autre à subjuguier le royaume.

On avait vidé les caisses du trésor. On activait en même temps les préparatifs pour le départ de la cour, et on emballait l'argenterie du prince et des courtisans qui se proposaient de le suivre pour la transporter à bord, lorsqu'une proclamation parut, alléguant, comme un des motifs de cette manière extraordinaire d'agir, la conviction intime du régent que l'invasion actuelle était dirigée contre sa personne et non contre l'indépendance de la nation portugaise. On nomma une régence composée de quatre membres, savoir : le marquis d'Abrantès, le

lieutenant-général Francisco da Curcha de Menezes, regidor des justicias, principal castro du conseil royal; don Pedro de Miello Breyner, aussi du conseil; et don Francisco de Noronha, lieutenant-général et président de la cour de conscience. Dans le cas où l'un d'eux n'accepterait pas sa nomination, le comte Monteiro Mor fut désigné pour le remplacer, et nommé en même temps président du *Senddo de Camera*, ayant sous ses ordres, en qualité de secrétaires, le comte Sampaio ou don Miguel Periera Forjaz, et Joam Anthonio Salter de Mendoça. On prescrivit à ces fonctionnaires d'employer tous leurs efforts pour maintenir la tranquillité dans le royaume; on les autorisa à administrer les lois comme si le régent lui-même eût été présent, et sur toutes choses on leur ordonna d'accueillir favorablement les Français, et d'engager tous les bons Portugais à les recevoir comme des amis : c'est au sujet de ces derniers que la proclamation ne présentait nulle ambiguïté, attendu que, l'amiral anglais et les habitants de Lisbonne ayant offert de défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité, le régent convaincu que toute résistance était inutile ordonna positivement de n'en faire aucune.

Tandis que les choses prenaient cette tournure sur les bords du Tage, Junot s'avavançait

vers la capitale aussi rapidement que le permettaient la saison et le mauvais état de son armée. Il avait réuni en un seul corps tous les soldats de chaque régiment qui paraissaient en état de supporter les fatigues d'une nouvelle marche, et il fit construire de grandes barques pour transporter sur le fleuve ceux que les maladies et la fatigue empêchaient de marcher. Le général Caraffa, avec une partie du corps qu'il commandait, fut détaché à Thomar, afin de rassembler des provisions, et de tenir le pays en respect. L'artillerie de réserve et le gros bagage qui avaient été laissés en arrière durent suivre par la route qui passe à Alcantara et Badajoz, tandis que l'artillerie attachée aux divisions en marche était en partie transportée par eau. Ayant terminé ces arrangements, Junot vit qu'il lui était possible de se porter en avant avec six ou huit mille hommes et il se mit aussitôt en marche.

Le 26 novembre, l'avant-garde, composée de quatre bataillons d'élite et d'un régiment de husards espagnols, arriva à Punhete; le jour suivant, dans la matinée, elle traversa en bateaux le Zezère; et Junot, qui se trouvait avec elle, eut, sur la rive opposée, une entrevue avec Jose Oliveira de Barreto, commandant d'Aranjo. L'officier portugais demandait que la marche de l'armée fût

suspendue, et qu'un agent confidentiel fût envoyé en avant pour traiter avec les autorités du pays de tout ce qui était relatif à l'occupation; mais comme il fit connaître en même temps le départ projeté de la famille royale, Junot ne voulut pas accéder à ses demandes et les troupes continuèrent leur route.

Les pluies avaient été si fortes que toute la plaine de Golega était inondée, et que l'avant-garde qui la traversa eut de l'eau jusqu'aux genoux; le reste de l'armée évita ce nouvel inconvénient en prenant la direction de Torres, Novas et Pernes. Nul obstacle n'arrêta ses progrès, et lorsqu'elle arriva à Santarem elle trouva cette ville dans le meilleur ordre possible, et dans un état complet de prospérité : aucun habitant n'avait abandonné sa demeure, et tous firent un bon accueil aux envahisseurs qui exprimèrent leur reconnaissance en pillant et en dévastant la ville.

Enfin, dans la matinée du 29, l'avant-garde de l'armée atteignit Sacarem, village situé à deux lieues de Lisbonne; là le général français reçut deux députations, l'une du conseil suprême de la ville, et l'autre du commerce, qui venaient au nom de ces corporations le féliciter sur son arrivée, et il apprit l'embarquement et le départ de la famille royale. En même temps, le lieute-

nant-général Martinho de Souza e Albuquerque, et le brigadier-général Francisco de Borga Garção Stockler, députés de la régence, l'avertirent de la violente fermentation qui régnait parmi les habitants de Lisbonne; ils l'informèrent que la flotte anglaise était à l'embouchure du fleuve, qu'il était évident qu'elle n'attendait qu'un vent favorable pour le remonter, et qu'à moins des plus grandes précautions il serait impossible de conserver la bonne intelligence que non seulement la prudence mais encore les ordres positifs du prince régent exigeaient qu'ils entretenissent entre les Français et les Portugais. Junot les écouta jusqu'à la fin, et les renvoya en leur déclarant qu'il rendait la régence responsable de la tranquillité de la capitale. Il recommanda aux autres députations d'user de diligence et de zèle pour calmer leurs concitoyens, et il envoya un grand nombre de copies d'une proclamation où il annonçait les bonnes dispositions de l'empereur pour la nation portugaise, avec ordre de de les afficher dans les lieux les plus apparents de Lisbonne; ensuite il continua sa route.

Mais quoique Junot affectât de mépriser les périls de sa position, il était impossible qu'il n'en sentît pas le danger. Sur les vingt-huit mille hommes avec lesquels il avait traversé les Pyrénées, il n'y en avait que six mille sous sa main

en état d'agir ; le reste était disséminé en une longue colonne sur la ligne de marches qu'il avait parcourue : des inondations ou des torrents impraticables empêchaient les différents corps de communiquer entre eux. La division la plus proche de son avant-garde était celle du général Delaborde, qui n'avait pas encore pénétré au-delà de Santarém. Il n'avait aucune nouvelle de la cavalerie et de l'artillerie qui s'étaient jetées sur la gauche lorsque l'armée quitta Alcantara, et il ignorait entièrement si les corps espagnols qui devaient se porter sur l'Alentejo et sur Entro-Douro e Minho avaient commencé leurs mouvements. Il était impossible que le général français, se trouvant dans une pareille position et ayant devant lui une ville grande et populeuse dont la garnison s'élevait au moins à dix mille hommes de troupes régulières, n'éprouvât pas de sérieuses appréhensions ; mais il savait en même temps que s'il manifestait la moindre crainte ou la moindre faiblesse, il serait perdu, et c'est dans cette persuasion qu'il réunit autour de lui autant de troupes qu'il put en rassembler et qu'il entra dans Lisbonne le jour suivant.

Il n'est pas nécessaire de rappeler au lecteur que tandis que le général français achevait son pénible voyage, la famille royale pressait ses préparatifs de départ. La matinée du 27 fut fixée

pour son embarquement, qui s'effectua au milieu des sanglots et des larmes de plusieurs milliers de spectateurs : mais le vent se déclara non seulement contraire, mais impétueux ; il s'éleva un ouragan, et la flotte ne put mettre à la voile. Enfin le temps changea, et une brise favorable permit de lever l'ancre le 29 au matin, circonstance fort heureuse, car les vaisseaux sortaient à peine de la barre du port, que les Français entrèrent dans la ville.

Pendant quelque temps Lisbonne conserva son attitude pacifique, et tout se maintint dans son état ordinaire. Les troupes françaises, qui arrivaient par petits détachements, étaient conduites dans les casernes par les magistrats municipaux et par les soldats portugais. Les officiers et soldats français eurent assez de prudence pour se conduire d'abord avec modération, et conserver un décorum ; mais à peine les trainards eurent-ils rejoint leurs drapeaux, et les malades furent-ils rétablis, que l'esprit dominateur de cette nation se montra dans tout son jour, et porta à l'orgueil national des Portugais un coup dont l'atteinte leur fut difficile à supporter, même dans une situation aussi pénible.

Aussitôt que Junot se trouva assez fort pour agir sans retenue, il ordonna que Lisbonne et tous les ports sur le Tage seraient évacués par

les troupes portugaises et occupés par des détachements français. Delaborde fut nommé gouverneur de la capitale, et les troupes françaises qui en formaient la garnison furent logées, non dans les casernes ou les auberges, mais dans les couvents. Le général Loison avec sa division occupa Cintra, Mafra, et toute la côte jusqu'à l'embouchure de Mondego; une brigade sous les ordres du général Thomières, le château et la péninsule de Penniche. La défense de l'entrée du Tage fut confiée au général Travot, qui commandait la troisième division : son quartier-général fut établi à Oyerás, et il mit des garnisons dans les forts de Saint-Julien et de Cascaes qui sont situés sur la rive droite du fleuve, et fit camper deux bataillons pour garder la rive gauche, sur les hauteurs de Mafarem. La cavalerie et l'artillerie restèrent à Lisbonne; quelques détachements d'infanterie furent laissés à Santarem et à Abrantès, et un bataillon suisse forma la garnison d'Almeida. Telles furent les positions qu'occupaient les Français; voici celles de l'armée espagnole.

Le corps du général Caraffa ayant rappelé son détachement de Thomar se rendit à Lisbonne, où il fut amalgamé avec les troupes françaises; celui de Solano, qui avait laissé trois bataillons à Elvas, dont les portes lui furent ouvertes le 2

décembre, s'établit à Cétubal, d'où il envoya des détachements pour occuper les châteaux et les tours de l'Alentejo et des Algarves, et compléta l'occupation de la nouvelle principauté, tandis que Taranco se déployait dans les provinces septentrionales : ce dernier officier s'étant emparé de Valença, place fort importante qui commande les passages de Minho et de Lima, jeta une garnison dans les châteaux de San Iago, et le 13 prit possession d'Oporto, où il fixa son quartier-général.

S'étant assuré que ces dispositions étaient terminées ou prêtes à l'être, Junot se prépara à donner à la nation portugaise la preuve éclatante qu'elle n'était plus qu'une nation conquise. Une revue générale de toutes les troupes de la capitale fut annoncée pour le 13 décembre ; des bataillons d'infanterie, des escadrons de cavalerie et l'artillerie, mèche allumée, garnissaient les rues et les places principales. La population entière avait quitté ses habitations pour assister à ce spectacle ; elle contemplait avec le plus vif intérêt le tableau qui se présentait à ses regards, lorsqu'une décharge d'artillerie partie de la forteresse Maure attira son attention ; tous les yeux se portèrent instantanément vers cet édifice, et on vit l'ancien étendard du Portugal arraché de la flèche qui le soutenait, pour faire place au

drapeau tricolore de France, dont la vue sembla faire naître dans l'esprit des Portugais des sensations trop violentes pour qu'il soit possible de les décrire. D'abord le silence le plus solennel, interrompu seulement par le maniement des armes du soldat ou par la voix de ses chefs, régna parmi la multitude; et puis peu à peu un murmure semblable au rugissement des vagues de l'Océan s'éleva de son sein. L'agitation du peuple fut violente; des cris de : *Vive à jamais le Portugal, et mort aux Français*, se firent entendre; une puissante commotion populaire paraissait inévitable, mais Junot avoit pris soin de s'assurer des membres de la régence et des principaux personnages de la ville dont les têtes devaient répondre de l'insurrection; la populace, se trouvant alors sans chefs et sans armes, se dispersa graduellement; le reste de ce jour et la nuit qui lui succéda se passèrent dans un état de fermentation convulsive qui, sans amener de résultats positifs, donna l'indication certaine d'un esprit général de mécontentement dont tôt ou tard les conséquences devaient être fatales.

Malgré cette violente injure à la dignité d'une nation qui se croyait encore libre, les Portugais supportèrent quelque temps leur sort, sinon paisiblement, tout au moins de manière à ne pas donner de sérieuses inquiétudes à leurs vain-

queurs. Quelques querelles particulières, qui se terminaient sans effusion de sang, avaient lieu entre la garnison et les habitants, mais sans influencer toutefois sur le cours ordinaire des affaires. Junot ne fit d'autre changement dans la forme du gouvernement que d'augmenter la régence d'une ou deux de ses créatures : les lois continuèrent à être exécutées au nom du souverain légitime ; il prit sur-tout un soin particulier de tenir secrètes, autant que cela dépendait de lui, les conditions du traité de Fontainebleau ; il affectait même, dans toutes les occasions, d'affirmer que la volonté de l'empereur était de maintenir l'intégrité du royaume de Portugal, jusqu'à faire naître l'opinion que le pire des maux que les Portugais avaient à craindre était un changement de dynastie.

La même conduite avait été prescrite aux généraux commandant les troupes espagnoles ; mais ils ne tinrent pas compte des ordres qu'ils reçurent à cet égard. Taranco insinua aux autorités d'Oporto qu'elles devaient, à l'avenir, considérer leur ville comme dépendante de la monarchie espagnole ; Solano, l'ami intime de Godoy, alla beaucoup plus loin : il nomma un grand-juge et un surintendant des finances au nom d'Emmanuel, prince des Algarves, et fit frapper certaines pièces de monnaie aux armes

de ce favori, avec une légende analogue. A cela près il ne fit rien de contraire aux intérêts des Portugais, et parvint même à captiver leur estime.

Junot portait toute son attention du côté de la mer, et redoublait d'efforts pour s'opposer aux tentatives que les Anglais pourraient faire contre lui. Le 1^{er} février 1808, il publia un décret, daté de Milan le 23 décembre précédent, par lequel Napoléon abolissait le conseil de régence institué par le prince du Brésil, nommait le général Junot duc d'Abrantès, et lui confiait le gouvernement du Portugal pour l'administrer au nom de l'empereur. Le décret portait en outre qu'un corps de troupes portugaises devait être envoyé immédiatement en France, et changeait la désignation de l'armée qui avait pris possession du royaume, en celle de l'armée de Portugal. Enfin ce décret frappait la nation conquise d'une contribution de cent millions de francs, pour prix de la protection qu'on voulait bien accorder à ses propriétés. Tels furent les ordres de Napoléon, que le duc d'Abrantès fit exécuter sans témoigner la plus légère répugnance.

Il serait difficile de décrire les effets que produisit la promulgation de ce décret et les changements qui en furent la suite dans toutes

les branches de l'administration. Ils furent sentis non seulement dans la capitale, mais encore sur les points les plus reculés du royaume. L'armée, déjà à moitié désorganisée, se débanda tout-à-fait. Tel qui avait porté les armes comme soldat ne les porta plus que comme pillard. Les paysans désespérés refusaient d'ensemencer leurs champs : les classes supérieures, qui faisaient de Lisbonne leur résidence ordinaire, étaient saisies d'épouvante et abandonnaient cette cité, qui n'offrit bientôt plus que l'aspect d'une ville que la peste aurait visitée. Il est vrai qu'il se trouva des traîtres pour entourer le trône ducal de l'intrus, et pour flatter sa vanité ainsi que celle de son maître par les adresses les plus dégoûtantes ; mais la masse de la nation sentait vivement les insultes et les torts qu'elle éprouvait : elle semblait n'attendre que le moment propice pour se venger.

Cette nation ne tarda pas à manifester, par des actes de rébellion que l'insolence toujours croissante des Français n'autorisait que trop, combien elle se sentait offensée ; ces actes étaient toujours suivis des punitions les plus terribles et les plus arbitraires : à Mafra, un citoyen fut condamné à mort par une commission militaire, et publiquement exécuté, parce que la populace avait fait connaître, par des

cris, les sentiments dont elle était animée. Quelques jours après une querelle s'éleva dans le village de Caldas de Ranha, entre des militaires français et des soldats du 2^e régiment d'Oporto; cette affaire ayant été représentée à Junot comme un mouvement séditionnel, le régiment fut cassé de la manière la plus ignominieuse, et six habitants furent fusillés, bien qu'ils n'eussent pris aucune part à la querelle. Des scènes semblables se répétaient dans presque chaque ville, bourg, village ou hameau du Portugal; enfin les esprits furent amenés au point de tout oser, ou de se résigner à tout souffrir.

Quand Junot eut connaissance des sentiments de la nation, il s'empressa d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de licencier l'armée portugaise à l'exception des régiments qui devaient passer en France. L'armée portugaise, avant l'invasion actuelle, se composait de trente-sept régiments des deux armes : Junot ne conserva sous les drapeaux que six régiments d'infanterie et trois de cavalerie; et encore cette faible troupe reçut-elle l'ordre formel de se diriger vers Bayonne, sous la conduite du marquis d'Alorna. Depuis long-temps le service militaire était interdit à la milice, et, pour compléter cette mesure, une ordonnance parut enjoignant à tout Portugais de remettre ses armes à feu aux autorités con-

stituées. Il ne fut même pas permis de porter l'épée dans les rues ou sur la voie publique.

Tel fut l'état des affaires depuis le mois de février jusque fort avant dans l'été. Par-tout on eut soin d'enlever les tableaux et de détruire les inscriptions ou les emblèmes qui pouvaient rappeler le souvenir de l'indépendance nationale ; on abattit l'écusson royal qui ornait les portes d'entrée des palais ; et le *Quinas*, ou l'antique bannière du Portugal, fut par-tout remplacé par les aigles françaises. La justice se rendit d'après le code français et au nom de l'empereur de cette nation. Tout cela donnait lieu de temps à autre à des événements qui auraient indiqué à toute personne raisonnable que c'était pousser trop loin les choses. Sans nous arrêter plus longtemps sur les révoltes qui éclatèrent et sur les massacres dont elles furent suivies, faisons observer qu'il devint bientôt évident que les Espagnols, qui avaient accompagné les Français, n'étaient plus leurs alliés que de nom. Les chefs, offensés par la violation du traité de Fontainebleau dont les actes de Junot offraient la preuve éclatante, ne dissimulaient pas leur mécontentement : d'un autre côté, il circulait de plus en plus parmi les soldats des nouvelles qui ne pouvaient qu'exciter leur inimitié contre ceux qui n'étaient leurs frères d'armes que de nom. Enfin

un ordre arriva de Madrid pour rappeler en Espagne quelques uns des corps de cette nation. Il était accompagné d'une humble requête de Godoy, adressée personnellement à Junot qui refusa d'y acquiescer : les divisions de Caraffa et de Taranco restèrent à leurs postes ; mais celle de Solano , à l'exception de quatre bataillons qui formaient la garnison de Setubal, se mit en marche. Junot, alarmé de ce mouvement, ordonna à Kellermann de se porter sur Elvas avec sa division afin de surveiller les actions de Solano, et envoya le général Quesnel à Oporto prendre le commandement des troupes espagnoles, devenu vacant par la mort de Taranco : Quesnel reçut l'ordre sur-tout de contenir les Portugais et les Espagnols, en semant parmi eux la défiance. Tous les moyens lui parurent bons pour assurer la tranquillité publique : tandis que ses émissaires se répandaient sur les divers points du royaume pour activer le paiement d'un tribut au-dessus des forces de la nation, il encourageait d'indignes Portugais à présenter des pétitions à l'empereur, à ébaucher des projets de constitution nouvelle, et à être gouvernés par un prince du choix de Napoléon. Junot donna aussi des soins particuliers à la marine. Aidé de M. Magendie, capitaine de la marine française, il fit construire et armer deux

vaisseaux de 74, trois frégates, et sept petits bâtiments de guerre : il fit également armer plusieurs pontons qui jusqu'alors avaient servi à renfermer des prisonniers. Quoiqu'on n'ait fait aucun usage de ces forces, elles pouvaient à tout événement servir de batteries flottantes, et repousser avantageusement une escadre anglaise qui aurait voulu forcer le passage de l'entrée du port de Lisbonne. Toutes les dispositions de Junot furent vaines. Sur un autre point de l'horizon s'amassait un nuage qui, selon toute probabilité, ne pourrait se dissiper que par une tempête ; et à l'instant où elle viendrait à éclater, cette tempête devait frapper dans toutes les parties sa vice-royauté chancelante.

CHAPITRE III.

Entrée de nouvelles troupes en Espagne. — Les Français s'emparèrent par surprise des forteresses frontières, et Murat marcha sur Madrid. — Consternation de Charles et de Godoy. — Préparatifs de fuite dans l'Amérique du sud déconcertés par la populace. — Godoy est traîné en prison. — Charles abdique, et Ferdinand proclamé roi. — Murat arrive dans la capitale. — Départ de la famille royale pour Bayonne. — Révolte du 2 mai. — La maison de Bourbon renonce à ses droits. — Instructions secrètes de Ferdinand à la régence. — Mesures adoptées par Murat pour assurer la tranquillité publique.

Le sixième article du traité de Fontainebleau stipulait qu'un corps de quarante mille Français s'assemblerait à Bayonne vers le 20 novembre, afin de soutenir les forces déjà envoyées en Portugal, dans le cas où les Anglais s'opposeraient à leurs progrès ou menaceraient de les attaquer; mais il était positivement spécifié que ce corps ne ferait aucun mouvement avant que les deux hautes parties contractantes ne se fussent entendues à ce sujet.

Le corps de Junot s'était en conséquence à peine mis en marche que l'armée destinée à le soutenir se formait déjà. Dès les premiers jours de novembre on comptait rassemblés au camp vingt-quatre mille hommes d'infanterie, environ

trois ou quatre mille chevaux, et trente-huit pièces de canon : le 22 toute l'armée, sous les ordres du général Dupont, traversait les Pyrénées. Le consentement de la cour d'Espagne n'avait cependant été ni demandé ni donné, Bonaparte se sentait trop puissant alors pour en avoir besoin. L'armée s'avança sans aucune espèce d'opposition jusqu'à Valladolid. Le quartier-général fut établi dans cette ville, les troupes furent cantonnées dans les villages situés le long du Douro, et poussèrent de petits détachements jusqu'à Salamanque, afin de persuader qu'elles étaient destinées pour Lisbonne.

Non content d'avoir introduit deux armées dans le sein de deux nations avec lesquelles il était ouvertement en paix, Napoléon ordonna la formation d'une troisième armée à Bayonne, et d'une quatrième à Perpignan, ville située à l'extrémité des Pyrénées. L'une et l'autre ne tardèrent pas à pénétrer encore en Espagne. La première, sous les ordres du maréchal Moncey, composée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, de trois mille de cavalerie et quarante pièces de canon, traversa la Bidassoa le 9 janvier. Elle occupa les trois provinces de la Biscaye, et s'étendit jusqu'en Castille : la dernière, forte de quinze mille hommes, aux ordres du général Duhesme, se mit en mouvement un mois après.

La marche de ces deux armées fut marquée par des actions perfides dont il suffira de rapporter quelques circonstances pour les rappeler au lecteur.

Aussitôt que Napoléon eut arrêté les plans qu'il mit ensuite à exécution relativement à l'Espagne, il avisa aux moyens de se rendre maître des forteresses et des places fortes qui couvraient ses frontières septentrionales et qui la protégeaient contre une invasion de la part des Français : telles sont Saint-Sébastien en Biscaye, Pampelune en Navarre, et Saint-Ferdinand de Figuière et Barcelonne en Catalogne. On peut dire que celui qui occupe ces quatre places est maître des quatre grands passages des Pyrénées ; aussi, conformément aux ordres de Napoléon, les généraux français employèrent-ils toute espèce de moyens pour les obtenir.

Ces moyens sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici minutieusement. Saint-Ferdinand ayant une faible garnison commandée par un chef inhabile ouvrit ses portes à la brigade du général Nicolas aussitôt que cet officier demanda à loger pour une nuit ses soldats dans la citadelle ; les troupes qui furent ainsi admises récompensèrent l'hospitalité de leurs alliés en les chassant de la place, qu'ils

gardèrent. Le général en chef Duhesme eut besoin d'employer un peu plus de ruse à Barcelonne. Ayant obtenu de loger ses soldats dans la ville, voici le stratagème qu'il employa pour les introduire dans les deux châteaux, la citadelle, et le fort Mont-Jouy, qui commande la place à l'extrémité de laquelle il est situé. Le 16 février, il prétexta une revue d'inspection, et fit assembler des troupes sur le glacis de la citadelle. C'était l'Italien Lecchi qui les commandait; les soldats qui remplirent si adroitement leur rôle dans cette occasion étaient tous Italiens. La garnison espagnole, le poste même qui tient aux portes de la citadelle, ne songent plus qu'à jouir du coup d'œil : mais, pendant que leur attention est absorbée par le spectacle de l'inspection, deux compagnies de la droite de la ligne tombent soudainement sur la gauche, et, jetant leurs havrésacs, courent en grande hâte vers le pont-levis qu'ils encombrent avant qu'on ait le temps de le relever; le général Lecchi accompagné de son état-major entre alors dans la citadelle, en criant qu'il veut rendre une visite au gouverneur; deux bataillons étaient déjà entrés avant même que les Espagnols fussent revenus de leur surprise. Le coup de main effectué, Duhesme songea à s'emparer de Mont-Jouy par un procédé quelque peu différent : il demanda hardi-

ment, au nom de Napoléon, que ce fort lui fût livré, menaçant le gouverneur, en cas de refus, d'une déclaration de guerre immédiate : ce dernier fut assez timide ou assez crédule pour se laisser ébranler par une telle menace.

La place frontière la plus importante cependant est Pampelune et c'est au général Darmagnac qu'échut la mission de s'en emparer. Cette place, comme celles qui étaient déjà occupées, est commandée par la citadelle; et bien que les troupes françaises fussent déjà dans la ville, le gouverneur, vieil Espagnol plein d'honneur, prit toutes les précautions nécessaires pour qu'elles ne pénétrassent pas dans le château. Il ne permit pas à plus de soixante ou soixante-dix soldats d'y entrer à la fois pour venir chercher les rations de chaque jour; et sitôt après leur entrée, il avait soin de faire lever le pont-levis. Il fallait de l'astuce pour surprendre un officier aussi prudent, mais l'esprit de Darmagnac étant fertile en ressources, il réussit à la fin à tromper son prévoyant antagoniste. Le général français s'était logé dans une maison située sur l'esplanade, à moitié chemin de la ville et du château. Pendant la nuit du 15 février, il y introduisit dans le plus grand silence, et un à un, cent grenadiers bien armés et abondamment fournis de munitions. Dans la matinée du 16, soixante soldats de corvée, tous hommes

choisis et d'un courage éprouvé, ayant à leur tête un chef de bataillon du soixante-dixième régiment, nommé Robert, homme de tête et de résolution, se rendirent à la citadelle, comme de coutume, pour y recevoir leurs rations. Sous le prétexte d'être arrivés avant l'heure fixée et d'attendre le quartier-maître, quelques uns d'entre eux se portèrent sur le pont, tandis que d'autres, pour se garantir d'une onnée, s'abritèrent dans le corps-de-garde. A un signal donné, ils se jetèrent sur la garde, désarmèrent les sentinelles, et s'emparèrent des fusils qui étaient dans le râtelier, pour les tourner contre les soldats qui n'étaient pas de service. Les cent grenadiers s'avancèrent alors avec précipitation, et deux bataillons qui avaient été commandés à cet effet se montrèrent sur les glacis. Malgré toute sa vigilance, don Francisco Cernero vit son poste emporté, et se soumit.

La réduction de Saint-Sébastien s'opéra bien plus facilement. Le général Thouvenot y ayant été envoyé dans le but ostensible d'établir un dépôt formé des traînards, pour ensuite les diriger sur leurs régiments respectifs, attendit que leur nombre fût assez considérable pour lui permettre de chasser la garnison, et préparer ainsi l'occupation de la ville à un corps de troupes françaises.

Ayant réussi au-delà de ses espérances à se frayer un chemin dans le cœur de l'Espagne, Napoléon ne pensa pas qu'il fût plus long-temps nécessaire de cacher ses desseins. De nombreuses colonnes se succédant les unes aux autres sans interruption traversèrent les Pyrénées, de sorte que de la Bidassoa aux rives du Douro la route fut couverte de troupes. En Catalogne, de nouveaux détachements arrivaient journellement, et l'armée, dont le commandement en chef avait été donné au maréchal Bessières, fut bientôt portée à vingt-cinq mille hommes, dont six mille, infanterie et cavalerie, appartenaient à la garde impériale. C'est à Murat que l'importante mission de subjuguier l'Espagne fut confiée. Ayant été nommé lieutenant de l'empereur, il prit le commandement de l'armée, après avoir quitté Madrid, où, au lieu de remplir les fonctions d'ambassadeur qui lui avaient été ostensiblement assignées, il n'était que l'artisan des dissensions intérieures qui désolaient la cour.

Murat n'alla point à Madrid et ne fut pas l'artisan des dissensions qui désolaient la cour, avant de prendre le commandement de l'armée. Il passa les Pyrénées comme général en chef, et quand il arriva dans la capitale des Espagnes la conspiration d'Aranjuez était consommée. Beauharnais n'avait pas cessé d'être ambassadeur ; or, que je sache, personne n'a accusé ce diplomate d'avoir semé le trouble dans la famille royale. Ce qui se passe aujourd'hui suffit pour expliquer ce qui s'est passé il y a vingt ans. Il n'est pas nécessaire de supposer des excitations fausses.

Sur ces entrefaites¹, les événements qui se passaient dans la capitale attiraient l'attention non seulement des Espagnols, mais encore de toute l'Europe. Les habitants de Madrid furent d'abord frappés d'étonnement en voyant paraître une proclamation royale qui annonçait la découverte d'une conspiration dont le but était de détrôner et d'assassiner le roi, et à la tête de laquelle se trouvait Ferdinand, prince des Asturies, lequel fut de suite arrêté. Cette proclamation fut suivie quelques jours après d'une seconde, faisant connaître que le prince, ayant avoué son crime et dénoncé ses complices, avait reçu son pardon, et partageait comme par le passé la faveur royale; la voix de la nature, ajoutait-on, l'ayant emporté sur l'action de la justice. On n'était point encore revenu de la surprise excitée par ces actes extraordinaires, quand la nouvelle du passage de la frontière par l'armée française et de sa marche rapide dans l'intérieur de l'Espagne redoubla la consternation parmi toutes les classes du peuple. Godoy, alarmé bien plus pour sa propre destinée que pour celle de la nation, songea d'abord à rap-

¹ Ce n'est pas sur ces entrefaites, mais six mois auparavant, que se passaient les choses dont il s'agit; l'auteur le dit plus bas. Mais pourquoi faire une fiction? est-ce parcequ'on lit plus qu'on ne réfléchit?

peler les troupes du Portugal pour les tenir prêtes à agir selon que les circonstances l'exigeraient, et l'ordre de leur rappel fut expédié. Incertain sur le parti qu'il devait adopter, tantôt il pressait le roi d'accéder au plan qu'il avait lui-même blâmé, de choisir une épouse pour Ferdinand dans la famille de Napoléon, et il faisait entrevoir en même temps la nécessité d'abdiquer la couronne après que ce mariage aurait été contracté, et tantôt il songeait à se procurer un asile en France, comme le seul endroit où il pût être à l'abri de la violence de ses ennemis. Dans le cours de ces délibérations survinrent deux circonstances dont il serait difficile de déterminer quelle fût celle qui imprima le plus de crainte sur cette cour imbécile. Une lettre de Napoléon, accompagnée d'un présent de chevaux superbes, informait le roi que l'intention de l'empereur était de se rendre à Madrid, afin d'arrêter avec lui sur des bases solides les affaires de l'Espagne et du Portugal. Aucune considération ne pouvait faire désirer à Charles ou à son favori une pareille visite; et tandis qu'ils balançaient sur le parti qu'ils devaient prendre, don Eugenio Izquierdo, qui avait long-temps résidé à Paris en qualité d'agent secret de Godoy, parut soudainement à l'Escorial, et leur communiqua les renseignements suivants. L'empereur, dit-il, avait

résolu de s'emparer du Portugal, et de le céder à la couronne d'Espagne contre ses possessions situées au nord de l'Ebre. On devait faire de nouveaux traités de commerce et une alliance offensive et défensive, telle que la sûreté de l'empire pourrait l'exiger. Le titre d'empereur des Indes serait donné au roi d'Espagne; et le prince des Asturies, son fils, recevrait la main de la nièce de Napoléon; mais ce mariage devait être l'objet d'une négociation spéciale, et différé jusqu'à ce que les autres arrangements fussent terminés. Izquierdo, tout en donnant ces nouvelles comme officielles, ne négligeait pas de faire part à son souverain de ses soupçons sur la réalité des desseins de l'empereur, et l'incertitude qu'ils firent naître dans l'esprit de celui-là le jeta dans les plus vives alarmes.

Ce fut alors que Godoy sentit la nécessité de suivre le sage exemple donné par le régent de Portugal, en transportant le siège du gouvernement espagnol dans les provinces de l'Amérique du sud. Ses rêves de souveraineté s'étaient entièrement dissipés, et sa seule ambition se bornait alors, quel que fût d'ailleurs le sort de l'Espagne, à s'assurer une retraite qui le mit hors de danger. Il trouva Charles dans une disposition d'esprit toute semblable. Le plan fut accueilli à la première proposition, le roi et la reine manifestè-

rent leur consentement à fuir, et l'on s'occupa à l'instant des préparatifs nécessaires pour assurer l'embarquement.

Dans cette vue le corps du général Solano fut rappelé de l'Alentejo et destiné à occuper les montagnes du Guadarrama. Des détachements d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie reçurent l'ordre de couvrir la route de Madrid à Séville, tandis que les gardes-du-corps, neuf escadrons des carabiniers royaux, les gardes espagnoles et wallonnes, et les régiments d'infanterie et de cavalerie qui formaient la garnison de Madrid, se rendirent de la capitale à Aranjuez où se trouvait la cour. Enfin tout ce qui se liait aux préparatifs de départ était en pleine activité, lorsqu'une révolte inattendue anéantit tout à-la-fois les intentions de Godoy et du roi.

Bien que les plus grandes précautions eussent été prises pour tenir ces préparatifs secrets, on ne put empêcher qu'un bruit ne transpirât sur l'émigration projetée. Les Espagnols s'affligèrent profondément de se voir abandonnés par le roi, et on donna à entendre que Ferdinand ayant manifesté la plus grande aversion pour cette mesure, elle ne devait être attribuée qu'aux conseils intéressés et criminels du prince de la Paix. La haine qu'on nourrissait pour ce dernier prit alors une nouvelle vigueur et fut partagée par

les soldats ; enfin le mécontentement général fut porté si loin , que le roi se trouva dans la nécessité de paraître renoncer à ses desseins , et d'affirmer à ses sujets , par une proclamation , qu'aucune considération ne l'engagerait à les abandonner. La proclamation parut le 16 , et le 17 on reprit les préparatifs de départ. L'indignation du peuple fut portée à son comble. La populace se précipita vers Aranjuez , où ayant trouvé une suite de voitures prêtes pour le voyage , elle coupa les traits et les harnais , et tourna toute sa fureur contre Godoy dont elle assaillit le palais. Tous les soldats qu'il avait appelés à sa défense , à l'exception de ses gardes-du-corps , l'abandonnèrent ; et ce fut avec difficulté qu'il parvint à trouver une retraite pour se cacher pendant la nuit.

Le jour suivant Ferdinand se montra au peuple , et le tumulte s'apaisa , toutefois après que les maisons de Godoy , de ses parents et de ses partisans , eurent été démolies de fond en comble , et que lui-même eut été arraché de sa retraite et conduit , non sans efforts , dans une prison publique. Cela fait , la populace rentra à l'instant même dans le devoir. On venait de donner à Charles une leçon qu'il ne devait pas désirer voir se renouveler. Le poids de la royauté , disait-il , était devenu trop lourd pour

lui, et il était plus qu'imprudent; dans les circonstances où se trouvait l'état, qu'un vieillard infirme essayât plus long-temps de le supporter : c'est pour cela, ajoutait-il, que de sa propre volonté il abdiquait la couronne et désignait, pour lui succéder, Ferdinand, prince des Asturies, son fils bien-aimé.

Lorsque cette résolution fut connue, la joie du peuple n'eut plus de bornes; tous les rangs et toutes les classes y participèrent. Les maisons de Madrid furent décorées de fleurs et de feuillage; à la nuit une illumination générale éclaira les rues et les places publiques. Par-tout où se montra Ferdinand, il fut salué comme le sauveur de la patrie; et, pendant quelques moments du moins, les craintes que la marche de l'armée française avait occasionnées furent mises en oubli. Mais cet état de satisfaction ne devait pas durer long-temps.

On a dit que Ferdinand, plus excité probablement par la haine personnelle qu'il avait conçue contre Godoy que par tout autre motif, s'était montré le partisan des projets de la France. Il ne jugea pas convenable, quand il fut monté sur le trône, d'abandonner le système politique qu'il avait suivi comme sujet. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir, bien qu'il n'ignorât pas l'approche de Murat, fut d'ordonner au corps de

Solano de reprendre ses cantonnements en Portugal, de contremander le retour des divisions de Caraffa et de Taranco, et de renvoyer à leurs destinations primitives tous les corps de troupes que les derniers événements avaient attirés près de la capitale. Madrid fut ainsi laissé sans garnison, et l'intérieur du royaume mis à la disposition du maréchal français.

Le grand-duc de Berg s'avanceit avec ses nombreuses armées, échelonnées par brigades et par divisions. Les colonnes marchaient comme à travers un pays ennemi, bivouaquant la nuit et prenant toutes les précautions usitées dans la guerre, jusqu'à ce qu'elles se fussent emparées de la chaîne des montagnes qui séparent la vieille Castille de la nouvelle. Les officiers commandants, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, suspendaient le service des postes, arrêtaient les détachements de troupes espagnoles qu'ils rencontraient, et insinuaient adroitement dans tous les lieux de leur passage que la destination finale de l'armée était le camp de Saint-Roch, devant Gibraltar.

L'avant-garde atteignait Buitrago, quand on reçut la nouvelle des derniers événements dont la capitale avait été le théâtre. Murat se porta de suite en avant avec un brillant état-major et une division de la garde impériale, et arriva

assez à temps pour être le témoin de l'entrée triomphale de Ferdinand dans Madrid. Ce spectacle produisit son effet sur l'esprit du maréchal : il vit que les sentiments du peuple étaient favorables au roi ; et il prévint dès-lors ce qui devait arriver quelques jours après.

Beauharnais occupait à cette époque le poste d'ambassadeur près la cour d'Espagne. Il était tout naturel que Ferdinand se fit reconnaître en sa nouvelle dignité par celui-ci et par le lieutenant de l'empereur ; mais ni l'un ni l'autre n'avait reçu d'instructions à cet égard ; cependant dès que les troupes françaises présentèrent une masse assez imposante, tous les deux manifestèrent évidemment que leur maître ne serait pas disposé à voir favorablement la révolution qui venait de s'opérer¹. Ferdinand n'eut pas même leur visite ; et n'obtint d'eux que le titre de prince des Asturies. Ils entrèrent en correspondance avec le roi Charles et la reine ; et la garde espagnole , à qui était confié le soin de leurs personnes à Aranjuez , fut remplacée par une garde française. Ces actes de Murat et de Beauharnais alarmèrent le nouveau roi , et ses craintes augmentèrent encore quand il vit le temps s'écouler sans

¹ Charles IV protestait. Dès-lors ils pouvaient bien prévoir que l'empereur ne se prêterait pas volontiers à une reconnaissance qui dépouillait son allié.

recevoir de réponse de Napoléon sur la communication qu'il lui avait faite de son avènement au trône. Enfin il fut informé¹ que l'empereur se rendait en personne à Madrid pour arranger les différends qui existaient dans la famille royale : cet avis fut accompagné d'insinuations tendantes à exiger de lui une complaisance telle qu'elle devait amener les événements à une conclusion définitive.

L'épée de François I^{er}, qui depuis la bataille de Pavie était suspendue dans l'*Armoria real*, fut réclamée par Murat² au nom de l'empereur son maître. Ferdinand, charmé de trouver l'occasion de montrer sa déférence aux desirs d'un homme sur la protection duquel il comptait, rendit le glaive, et ajouta un compliment flatteur pour Napoléon. On lui suggéra ensuite l'idée d'envoyer l'infant Don Carlos, son frère, à la rencontre de l'empereur, et il y consentit avec empressement ; mais ce qu'on lui demanda ensuite lui parut tellement inconvenant, qu'il fallut plus que de la persuasion pour vaincre la répugnance qu'il éprouvait à l'accorder. Beau-

¹ Il eût été bon de dire par qui.

² Il n'y avait donc pas de projet arrêté ; car cette réclamation dont le fond importait assez peu n'était propre qu'à nous aliéner la multitude. Louis XIV, qui voulait asseoir son petit-fils sur le trône d'Espagne, n'eut garde d'afficher cette susceptibilité.

harnais représenta à Ferdinand que s'il voulait aller à Burgos recevoir Napoléon, cette démarche serait infiniment agréable à ce dernier. Ferdinand balança long-temps entre la crainte et l'espérance', et ce ne fut que l'arrivée de Savary qui fixa ses incertitudes, et qui le porta en quelque sorte malgré lui à donner son consentement. Savary en effet l'assura n'être que l'avant-coureur de Napoléon, qui était en route, et qu'il avait laissé à Bayonne; et qu'ainsi l'empereur ne pouvait manquer de se trouver actuellement à Burgos. Selon lui, si Ferdinand voulait conserver l'espoir de se faire reconnaître roi d'Espagne, il devait s'appliquer à donner les preuves les plus convaincantes de son empressement à obéir aux vues de l'homme dans les mains duquel était sa destinée. Sur cette assurance, Ferdinand pensa que la prudence ne lui permettait plus d'hésiter, et, malgré les remontrances de

' L'espérance et la crainte, voilà quels furent les véritables mobiles de Ferdinand. Placé entre les protestations de son père, qui invoquait les secours de son allié contre la violence qui l'avait dépouillé de la couronne, et les intrigues de Murat, qui cherchait à la mettre sur la tête de Ferdinand, il crut n'avoir rien de mieux à faire qu'à se concilier, par une démarche éclatante, celui dont son existence dépendait. Cette alternative était plus puissante que les conseils. Étaient-ce d'ailleurs des insinuations étrangères qui devaient décider un souverain? n'avait-il pas son conseil pour aider son inexpérience? Mais tout cela est si absurde, qu'il a fallu les passions du moment pour l'accréditer.

ses plus fidèles conseillers¹, le voyage devenu si mémorable fut résolu. Il commença le 15 avril et se prolongea jusqu'au 20. Son résultat fut d'amener le prince prisonnier à Bayonne. ••

Avant son départ, Ferdinand avait nommé une junta suprême, à la tête de laquelle se trouvait l'infant don Antonio, son oncle, pour diriger les affaires du royaume. A peine le roi fut-il parti, que Murat demanda à la junta la liberté du prince de la Paix². Celle-ci, craignant de se compromettre en refusant ou en accordant cette demande, voulut en référer au souverain : Murat, indigné de cette réponse, menaça de forcer les portes de la prison, et de passer au fil de l'épée les troupes qui la gardaient si elles opposaient la moindre résistance. La junta sentit qu'elle n'avait pas les moyens de s'opposer à cette menace : Godoy fut abandonné aux Français, et envoyé à Bayonne comme Ferdinand, son rival.

On songea ensuite à changer la résidence du vieux roi et de la reine; et on n'eut pas besoin d'une grande politique ni de faire beaucoup d'efforts pour les engager à s'expatrier. Charles

¹ Les remontrances eurent lieu à Vittoria. Là on avait reçu la lettre de Napoléon et le *Moniteur*; ces deux pièces parlaient assez haut. Cependant, quoi que pût dire Ulzquilo, on persista à continuer le voyage.

² C'était ce que réclamaient le plus vivement Charles IV et Marie-Louise, son épouse.

avait déjà protesté contre son abdication comme ayant été l'effet de la contrainte, et il se confia ensuite sur la justice et l'honneur de Napoléon pour le maintien de ses droits. On lui conseilla¹ aussi d'aller au-devant de l'empereur, et de plaider sa cause devant lui. Il adopta ce conseil avec empressement, et partit avec la reine pour Bayonne, où ils arrivèrent dix jours après leur fils.

On connaît les scènes honteuses et sans exemple qui suivirent ces mouvements extraordinaires ; le monde n'oubliera pas aisément des transactions sur lesquelles tous ceux qui y prirent part imprimèrent les marques de la violation la plus manifeste des lois divines et humaines. Une mère demandant la mort de son fils, et proclamant son infamie par suite de la haine qu'elle lui portait, est un spectacle qui heureusement n'a pas souvent affligé l'humanité, non plus que celui de la profonde duplicité de Napoléon et de ses agents². Heureusement l'histoire a rarement de pareils faits à raconter.

Les affaires prenaient alors chaque jour un

¹ On lui conseilla ! Qui ? sa correspondance, celle de la reine, etc., n'existent-elles pas ?

² De la duplicité ! A quoi bon ? lorsque les passions sont portées au point qu'une mère demande la mort de son fils, il suffit de laisser faire.

aspect plus alarmant en Espagne. Bien qu'il n'y eût encore nulle part d'insurrection manifeste, il arrivait fréquemment des rixes suivies de part et d'autre de graves résultats entre les soldats français et les habitants. Les Français, en ne prenant plus la peine de cacher aux Espagnols que les prétentions de Ferdinand ne seraient jamais reconnues par leur maître, ne firent par-là que provoquer ces derniers à crier avec plus d'enthousiasme *Vive à jamais Ferdinand!* jusqu'à ce qu'enfin les partisans de ce prince en vinrent à se regarder et à être regardés par les autres comme les ennemis personnels des envahisseurs du pays. La fermentation fut si vive à Tolède, qu'il ne fallut rien moins que la prompte arrivée de Dupont, accouru d'Aranjuez avec une forte division, pour empêcher une insurrection d'éclater, et préserver la tranquillité publique. Mais les événements qui devaient amener cette résistance universelle, destinée à porter un coup irréparable à l'influence française, se développaient avec une rapidité étonnante.

Il ne restait à Madrid, vers la fin d'avril; d'autres membres de la famille royale que la reine d'Étrurie, ses enfants, son frère, l'infant don Francisco de Paulo, et don Antonio, président de la régence. Le grand-duc de Berg reçut une lettre de Charles IV qui l'engageait à les faire

tous partir pour Bayonne. Lorsque cette lettre arriva, le peuple de Madrid était dans un état violent d'agitation occasioné par les bruits répandus sur ce qui se passait au congrès de Bayonne, et que toute la vigilance de Napoléon et de ses agents ne put tenir secret. Chaque jour on voyait des hommes, des femmes et des enfants se rassembler en foule vers le bureau de la poste aux lettres, pour attendre avec anxiété les nouvelles. Le courrier venait-il à manquer, ou était-il simplement en retard, les signes d'un effrayant mécontentement se manifestaient. Telle était la disposition où se trouvaient les habitants de Madrid lorsqu'on leur fit connaître la détermination que Murat avait prise au sujet du président de la junte, et du reste de sa famille. Ils protestèrent qu'on ne les arracherait pas du milieu d'eux; mais, malgré cette protestation, les préparatifs de départ s'effectuaient. On était alors au 1^{er} mai, et depuis deux jours la poste manquait. Le lendemain elle était encore en retard, lorsque le bruit se répandit que les voitures de la cour étaient attelées, et que les princes se préparaient à partir. Le peuple se porta vers le palais, coupa les traits des chevaux, et fit rentrer les voitures dans les cours. Un aide-de-camp de Murat passant dans ce moment fut accablé d'insultes, les coups succédèrent aux injures; et

c'est alors que commença une tragédie dont l'Espagne se souviendra long-temps, non seulement à cause du sang des citoyens qui fut versé, mais parcequ'elle fut le prélude de la terrible et longue lutte où la nation se trouva ensuite engagée. Cet événement, ainsi que les transactions de Bayonne, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter plus long-temps; qu'il suffise de dire que la fusillade continua pendant trois heures, que le massacre fut grand¹ des deux côtés, et que l'ordre ne fut rétabli qu'après les plus vigoureux efforts des autorités françaises et espagnoles: mais ce qui révolta davantage le peuple de Madrid, ce fut la quantité d'exécutions militaires² qui suivirent un combat qui lui coûtait déjà si cher.

L'effet immédiat de cette sanglante journée fut de frapper les habitants d'une terreur momentanée: les Français cherchèrent à en rendre la sensation plus vive, par des proclamations plus menaçantes que conciliantes³. Aussitôt que

¹ Le conseil de Castille évalue dans son *manifeste* le nombre des Espagnols qui périrent dans cette affaire à quatre cents, et celui des blessés à cinquante-quatre.

² On vient de voir d'après le relevé du conseil de Castille ce qu'il faut penser de ces nombreuses exécutions. Voyez le *manifeste* de la conduite du conseil royal, etc., p. 28.

³ Madrid, le 6 mai 1808.

Soldats, le 2 mai vous fûtes contraints de courir aux armes et

l'ordre fut rétabli l'infant don Francisco partit pour Bayanne, et don Antonio le suivit vingt-quatre heures après : ce dernier, avant son départ, exprima le désir de partager la fortune du roi son neveu, parcequ'il ne se sentait pas capable de diriger des affaires aussi périlleuses que celles dont il était chargé. Le grand-duc de Berg fut nommé à sa place membre de la junte, et fut appelé à sa présidence quelques jours après par un décret du roi Charles IV.

Les nouvelles de l'insurrection de Madrid arri-

te repousser la force par la force. — Vous vous êtes bien conduits, je suis content de vous ; j'en ai rendu compte à l'empereur.

Trois soldats se sont laissé désarmer ; ils sont déclarés indignes de servir dans l'armée française.

Maintenant tout est rentré dans l'ordre ; le calme est rétabli. Les hommes coupables ou égarés sont punis ou reconnaissent leur erreur. Un voile doit être tiré sur le passé ; la confiance doit renaître.

Soldats, reprenez avec les habitants vos anciennes liaisons d'amitié.

La conduite des troupes espagnoles mérite des éloges ; elle doit cimenter de plus en plus l'harmonie et la bonne intelligence qui règnent entre les deux armées.

Habitants de Madrid, habitants de l'Espagne, n'ayez plus d'inquiétudes ; dissipez les alarmes que la malveillance a voulu répandre ; reprenez vos habitudes, le cours de vos affaires, et ne voyez dans les soldats du grand Napoléon, protecteur des Espagnes, que des amis et fidèles alliés.

Les habitants de toutes les classes, de tous les ordres, peuvent porter à l'ordinaire leur manteau ; ils ne doivent plus être arrêtés ni inquiétés.

JOACHIM.

vèrent à Bayonne dans un moment où Napoléon paraissait vivement occupé à opérer une réconciliation entre Ferdinand et ses père et mère. L'empereur Napoléon se prévalut avec joie de cette circonstance pour précipiter l'exécution des desseins qu'il avait formés depuis long-temps¹. Ainsi qu'on devait s'y attendre, le nombre de ceux qui avaient péri dans la journée du 2 mai fut considérablement augmenté, soit par terreur de la part des Espagnols, soit par politique de celle des Français. Napoléon se garda bien de contredire ces rapports exagérés, il s'en servit même comme d'un moyen pour accabler Ferdinand de malédictions : il l'accusa d'être la cause du carnage qui avait eu lieu², et insista pour qu'il rendît sur-le-champ à son père la couronne qu'il avait usurpée avec tant d'impiété. Ferdinand, qui d'abord avait montré quelques symptômes de courage, fléchit sous les invectives de Napoléon : non seulement il obéit à ce que ce dernier exigeait, mais il attacha sa signature, en sa qualité de prince des Asturies, à l'acte par lequel Charles IV, tant en son nom qu'en celui de sa famille, résignait la souveraineté de l'Espagne

¹ C'était sans doute pour y parvenir plus vite qu'il cherchait à racommoder le père et le fils.

² Il ne se trompait pas ; la lettre que Ferdinand avait adressée à l'infant don Antonio en fait foi.

entre les mains de l'empereur des Français. Les autres princes en firent autant : ils abandonnèrent leurs droits pour toujours, et déclarèrent, dans un document qui fut rendu public, que la nation espagnole ne pouvait pas donner une preuve plus satisfaisante de son attachement à leur race qu'en jurant obéissance au souverain, quel qu'il fût, qui serait désigné pour leur succéder.

Que Ferdinand ait prévu jusqu'où les choses seraient poussées, ou qu'il se soit attendu seulement à être retenu quelque temps en France, c'est ce que l'on ne peut savoir ; mais avant que la grande catastrophe n'éclatât il écrivit à la junte, et envoya sa lettre par un messenger fidèle : il y déclarait que ses actions n'étaient plus libres, et que, dans la situation où il se trouvait, il lui devenait impossible de soutenir la dignité du trône et de veiller aux intérêts de la nation. Il investissait la junte de pouvoirs illimités, lui permettant en même temps de s'établir par-tout où elle le jugerait convenable, et d'exercer en son nom l'autorité souveraine. Il lui prescrivait de convoquer les cortès dans le plus bref délai possible, afin qu'elles adoptassent les mesures que les circonstances paraîtraient exiger, et lui recommandait sur-tout de considérer comme le signal des hostilités la translation de sa per-

sonne dans l'intérieur de la France. La lettre fut portée par un homme qui, pour échapper à la surveillance, fit tout le voyage à pied ; elle fut fidèlement remise à la junte ; mais comme ce ne fut que deux jours après la communication officielle de l'acte de renonciation de Ferdinand, cette assemblée ne se crut pas autorisée suffisamment à obéir à son contenu ; elle se montra au contraire disposée à servir d'instrument à Murat, qui mit tout en œuvre pour accomplir les projets de l'empereur.

L'objet le plus important était de disséminer l'armée espagnole de manière à ce qu'elle ne fût plus à craindre ; et de s'assurer de la fidélité des grandes villes de Cadix et de Valence. En conséquence les deux régiments suisses cantonnés dans les environs de Madrid furent incorporés à la division du général Dupont, les gardes-du-corps et quatre bataillons des gardes espagnoles et wallones à celle du maréchal Moncey, et des ordres furent donnés pour préparer une expédition de trois mille hommes qui devaient s'embarquer immédiatement pour Buenos-Ayres, tandis que la flotte de la Méditerranée, alors à l'ancre dans le port Mahon, devait faire voile pour joindre l'escadre française stationnée devant Toulon. Plusieurs changements s'opérèrent aussi dans les garnisons soit de la Cata-

logne, soit d'ailleurs. Le général Solano, par exemple, reçut l'ordre de se rendre à Cadix, et d'y continuer ses fonctions comme capitaine général de l'Andalousie. On fit en même temps de pressants efforts pour attacher au nouvel ordre de choses le général Castanos, qui en sa qualité de commandant du camp de Saint-Roch pouvait puissamment contribuer par son concours à faciliter ou à entraver les desseins de Napoléon. D'autres mesures non moins importantes ne furent pas négligées : tous les magasins d'armes et de provisions du royaume, ou tout au moins ceux dont les Français purent s'emparer, furent saisis et administrés par des agents de cette nation. On fit des préparatifs pour fortifier et approvisionner les hauteurs du Retiro, afin qu'elles pussent servir de citadelle pour contenir les habitants de Madrid, et on établit une chaîne non interrompue de postes entre cette ville et la frontière. Enfin tout ce qui put coopérer à compléter la soumission entière de l'Espagne fut mis en œuvre, et on donna même à entendre que dès qu'elle serait consommée, on entreprendrait d'autres projets aussi gigantesques.

CHAPITRE IV.

Insurrection générale dans tout le royaume et formation de juntas.

— Celle de Séville adopte des mesures fermes et sagement combinées ; elle prend le titre de *junte suprême d'Espagne et des Indes*. — Reddition de la flotte française dans le port de Cadix.

— Expéditions de Séville et de Valence, sous les ordres des généraux Dupont et Moncey. — Affaires d'Alcolia et de Baylen, et capitulation de l'armée de Dupont. — Moncey est repoussé devant Valence. — Actes de Bayonne et proclamation du roi Joseph.

— Il entre en Espagne. — Bataille de Medina-del-Rioseco, et arrivée de Joseph à Madrid. — Sa fuite en conséquence de la capitulation de Dupont. — Une expédition préparée à Cork fait voile pour la péninsule. — Sir Arthur Wellesley arrive à la Corogne, et se dirige vers le Portugal. — Opérations dans ce royaume. — Rébellion de la garnison espagnole d'Oporto. — Le général Quesnel est fait prisonnier ; l'étendard de l'indépendance est déployé. — Mesures de Junot pour réprimer la révolte.

La connaissance des événements du 2 mai, qui comme nous l'avons vu était parvenue à Bayonne le 10, ne tarda pas à circuler dans toute l'Espagne ; et d'une extrémité du royaume à l'autre elle produisit les mêmes effets : des montagnes de l'Aragon aux colonnes d'Hercule, et de Valence au cap Finistère, les cris de *Vive Ferdinand ! mort aux Français !* se firent entendre. Le peuple s'inquiétait peu que le royaume fût sans défense, que les villes frontières fussent au pou-

voir de l'ennemi, les soldats dispersés, et les arsenaux et les caisses publiques pillés. Il ne voyait que l'humiliation où il était réduit, et courut aux armes avec l'ardeur qui convient à des hommes déterminés à reconquérir leur liberté ou à périr.

Un gouvernement s'établit inopinément à Séville, sous des formes aussi régulières que l'état des choses le permettait, tandis qu'un mouvement général éclatait dans les provinces, mouvement plus remarquable par le zèle de ceux qui s'y laissaient entraîner que par la prudence des chefs qui le dirigeaient. Le lendemain de cette insurrection, une junta composée de vingt-trois membres choisis dans la province parmi la noblesse, le haut clergé, les officiers généraux et les membres du corps municipal, se rassembla et prit le titre de junta et gouvernement suprême de l'Espagne et des Indes. En cette qualité elle arrêta qu'il se formerait, dans les villes ou villages qui renfermaient deux mille chefs de famille, des juntas de six personnes chargées d'enrôler sous les étendards de la patrie tous les hommes de l'âge de seize à quarante-cinq ans. Elle expédia des courriers au capitaine de Cadix, au général Castanos, commandant le camp de Saint-Roch, aux gouverneurs des villes de Cordoue, de Grenade et de Jaen, et à tous les bourgs et villages de la province, pour les informer qu'elle avait pris la

résolution de délivrer l'Espagne, et pour les engager à prêter leur assistance à une si noble cause. Des bâtiments légers furent armés et envoyés soit aux Canaries, soit dans l'Amérique du Sud. Des commissaires furent aussi chargés de se rendre dans les Algarves et dans l'Alentejo, pour solliciter la coopération des Portugais : enfin une guerre éternelle fut solennellement déclarée à la France et à Napoléon. En même temps on répandit des proclamations pour inviter les Italiens, les Allemands, les Polonais et les Suisses à abandonner les drapeaux français, et à venir prendre du service dans les armées espagnoles ; où ils trouveraient le meilleur accueil. Toutes ces mesures furent poussées avec vigueur ; l'ordre le plus parfait ne cessa pas de régner ; le nouveau gouvernement se montra digne de la mission dont il se chargeait, et dont les juntas l'autorisaient à se charger.

Par-tout où les émissaires de la junte suprême parurent, ils communiquèrent au peuple les sentiments patriotiques dont ils étaient animés. A Cadix, la populace se déclara contre Solano, Solano dont l'attachement à Godoy et à la France était inébranlable ; et l'ayant arraché de la maison de M. Strange, banquier irlandais, où il s'était réfugié, elle lui fit souffrir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. L'ardeur du patriotisme

étant trop violente pour être guidée par la raison, des scènes pareilles se passaient dans d'autres villes de l'Espagne, et plus d'un Français et des partisans de cette nation fut sacrifié à la vengeance populaire. Mais pour l'honneur de l'Espagne il faut se rappeler qu'elle avait souffert longtemps et péniblement tous ses oppresseurs, et que le nombre de ceux qui ressentirent les premiers effets de sa colère fut bien moins grand que celui des victimes qui en un seul jour tombèrent à Madrid sous la fusillade de la garnison française. Ce fut peut-être une circonstance heureuse pour l'Espagne que les premières affaires importantes engagées par le parti patriote aient été couronnées du succès. A Cadix, une flotte française composée de cinq vaisseaux de ligne et de trois frégates fut forcée, après une canonnade très vive, de se rendre à discrétion. Deux expéditions entreprises simultanément, l'une sous le commandement du général Dupont, pour se rendre maître de l'Andalousie, l'autre pour établir le nouveau gouvernement dans le royaume de Valence, éprouvèrent aussi des revers : le premier perdit toute sa division, et l'autre une grande partie de la sienne. Comme ce succès est le plus brillant de ceux qu'obtinrent les Espagnols pendant toute la guerre, et que ses résultats eurent une puissante influence sur ce qui s'en-

suivit, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

A l'exception des murmures et des plaintes, qui retentissaient d'un bout à l'autre de l'Espagne, rien n'avait encore attiré l'attention des conquérants, lorsque le général Dupont partit de Tolède, où, depuis un mois, il avait établi son quartier-général, à la tête de six mille hommes d'infanterie, de cinq cents marins de la garde impériale, de deux régiments suisses au service de l'Espagne, et d'environ trois mille cavaliers, et vingt-quatre pièces de canon, tous bien équipés et bien montés. Il devait rallier sous ses drapeaux toutes les troupes espagnoles qu'il rencontrerait, et trouver à Séville, pour se réunir à lui, une brigade de trois mille hommes détachés de l'armée de Portugal. Le général Dupont n'avait aucun motif de douter de l'heureux résultat de son entreprise; car il ignorait qu'il allait entrer dans un pays où tout serait hostile pour lui : c'est pourquoi il s'avança sans circonspection, et traîna à la suite de ses colonnes quantité de caissons et de charrettes.

Cadix était le terme de l'expédition de Dupont. La route qui y conduit de Tolède passe au milieu des plaines de la Manche, et sur les rochers de la Sierra-Morena. A Andujar se trouve un pont sur le Guadalquivir, et la route continue le long

de la rivière jusqu'à Venta de Alcolia, où il faut encore la traverser. A une journée de distance de cette ville est située Cordoue, sur la même rive qu'Andujar; et à une distance pareille, et dans la direction opposée, se trouve Jaen. Cordoue est bâtie sur la route même, ainsi que Carmona et Séville; mais comme l'armée française ne réussit pas à pénétrer au-delà de la première de ces trois villes, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la position des deux autres.

Après avoir traversé les plaines de la Manche Dupont atteignit le village de Carolina, situé dans les montagnes, sans avoir rien aperçu qui lui fit soupçonner la réception qui l'attendait. Carolina était presque entièrement déserte : là le général français apprit, par quelques personnes qui n'avaient pas abandonné leurs demeures, que les habitants s'étaient retirés avec leurs armes à son approche. Il continua néanmoins sa marche et arriva le lendemain à Andujar, où ses doutes se dissipèrent, si toutefois il en conservait au sujet des rapports qu'on lui avait faits. Il eut connaissance alors des résolutions vigoureuses de la junte de Séville, et entrevit la résistance qu'éprouverait son entrée à Cordoue dont les approches étaient défendues par toute la population de la province.

Ces dispositions surprirent Dupont sans l'in-

timider; il ordonna à ses soldats d'être plus circonspects, et suivit sa route, faisant couvrir la tête et les flancs de sa colonne par des tirailleurs. Il traversa le Guadalquivir sans opposition; mais lorsqu'il approcha d'Alcôlia, où il devait le traverser une seconde fois, il trouva la position occupée par un nombre considérable d'Espagnols. Une levée en masse avait été ordonnée, et le commandement en était confié au lieutenant-colonel don Pedro Agostino de Echeverria, président du conseil militaire de Cordoue, institué pour réprimer la contrebande et autres délits dans la Sierra-Morena. Cette multitude, soutenue par trois ou quatre mille soldats de la ligne, paraissait disposée à disputer vivement le passage du fleuve.

Le corps principal des Espagnols était rangé en bataille sur la rive droite, de manière à couvrir le pont qu'on avait négligé de rompre, et une forte division composée en partie de cavalerie était postée sur la rive gauche dans le dessein de couper les derrières de l'ennemi. Il est superflu de dire que des dispositions si mal combinées furent inutiles, malgré les forces nombreuses qui les appuyaient. Le corps isolé vint deux fois à la charge, et deux fois il fut repoussé avec perte. Le pont et le village furent emportés avec violence; les paysans indisciplinés se dispersèrent dans toutes les directions. Toutefois

Echeverria rallia les troupes régulières après qu'elles eurent abandonné leur position, et il commença sa retraite en bon ordre ; mais la cavalerie française les rompit : dès-lors la déroute devint générale.

Dupont ne perdit pas de temps à profiter de ses succès : il atteignit Cordoue pendant la nuit, et, trouvant les portes fermées et s'apercevant qu'on se préparait à se défendre, il ordonna l'assaut. Une décharge d'artillerie suffit pour briser les portes, et les soldats se précipitant pêle-mêle dans la ville balayèrent les rues par un feu roulant de mousqueterie. Ce fut peut-être l'acte le plus violent et le plus froidement cruel de tous ceux qui se commirent pendant la guerre ; car le peuple n'apporta aucune résistance, à quelques coups de fusil près qui furent tirés au hasard, des croisées. Mais on jugea convenable dans l'état des choses de frapper les Espagnols de terreur ; c'est dans ce but que Cordoue fut livrée au pillage.

Bien que Dupont eût réussi jusqu'alors dans son entreprise, sa situation était loin d'être rassurante. Des bandes de paysans se formaient, et devinrent bientôt assez fortes pour l'environner de toutes parts ; et telle était leur audace que les soldats isolés, ou même de petits détachements, ne pouvaient s'écarter sans courir le risque d'être

pris ou tués. Le général français essaya de maintenir ses communications avec Madrid. Des détachements de cavalerie poussèrent sur la route de Séville jusqu'à Carlota sans rencontre fâcheuse ; mais la nouvelle de la levée en masse de la population , celle de la marche de deux corps d'armée , du camp de Saint-Roch et de Grenade , celle de la formation d'un troisième camp à Ecija , lui apprirent que la victoire d'Alsolia ne suffisait pas pour soumettre une province aussi grande et aussi peuplée que celle où il se trouvait. Dans ces circonstances il parut abandonner toute idée de conquête , et s'établit sur un point d'où il pût à-la-fois rouvrir ses communications et reprendre quand il le jugerait convenable ses opérations offensives.

Dans cette vue il évacua Cordoue le 16 juin , au point du jour , et se rendit à Andujar , où il arriva le 19. Il essaya d'abord de disperser une bande de paysans armés qui s'était rassemblée à Jaen , et qui , plus que toute autre , inquiétait ses avant-postes , ainsi que les détachements envoyés au fourrage. Les troupes employées à cette expédition n'eurent pas grande difficulté à l'achever , car les insurgés étant mal organisés lâchèrent bientôt pied. Les vainqueurs outrepassèrent les ordres de leur chef en punissant trop sévèrement ce qu'ils appelaient un acte de ré-

bellion. Le général Dupont désirait pourtant que Jaen, expiât son patriotisme; mais il désirait encore plus qu'elle fût laissée intacte, afin de servir en cas de besoin d'asile à son armée. Les troupes victorienses y commirent les plus horribles excès; elles détruisirent tout, jusqu'aux provisions de bouche dont elles avaient un si pressant besoin.

Ce mouvement permit à Dupont de recevoir des renforts que lui amenaient les généraux Védel et Gobert, et de rouvrir en partie ses communications avec la capitale; mais il était bien loin de suffire pour le tirer de la situation critique où il se trouvait. Les bruits qui l'avaient alarmé à Cordoue prirent plus de consistance à Andajar; il eut bientôt la conviction que des corps nombreux allaient l'envahir, et qu'à moins de se rendre maître des défilés de la Sierra-Morena il se trouverait entièrement séparé des armées françaises de la péninsule. Il eût été dangereux de penser à faire occuper ces défilés par ses troupes, dont le nombre était tout au plus suffisant pour le maintenir dans sa position. Le général Dupont expédia courriers sur courriers à Madrid pour supplier le gouvernement de ne pas l'abandonner¹, exprimant de

¹ Dupont conserva jusqu'au dernier moment l'espoir de ramener Castanos, et ne tint aucun compte des instructions qui le rappelaient sur Madrid:

la manière la plus formelle les difficultés qui l'accablaient et les craintes qu'il avait pour l'avenir. Quelques unes de ses dépêches arrivèrent à leur destination, les autres tombèrent entre les mains des généraux espagnols ; mais comme au quartier-général français on ne partageait pas les craintes que manifestait Dupont¹, on ne prit aucune mesure pour le secourir. On lui donna en même temps à entendre que s'il abandonnait l'expédition qu'il avait entreprise, il porterait un coup dangereux aux projets de l'empereur, et attirerait sur lui le mécontentement de ce dernier².

Dupont s'était acquis comme général de division une grande réputation dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, mais il n'avait pas encore commandé en chef. Bien que la jonction de la division Vedel eût augmenté son armée de seize mille hommes, il continua à fester dans une inexplicable inactivité. S'il se fût porté en avant ou sur la gauche, il est probable que rien ne lui eût résisté ; car ce ne fut que vers le milieu de juillet que la junte de Séville réussit à rassembler des forces assez considérables pour

¹ L'auteur se trompe ; les craintes ne furent véritablement vives qu'au quartier-général, où l'on prit toutes les dispositions nécessaires pour assurer le mouvement rétrograde, ainsi que le prouve la marche des généraux.

² Tout cela est contourné, l'ordre de se mettre en retraite était positif.

les opposer aux siennes : mais il lui répugnait de s'avancer avant d'avoir reçu le renfort qu'il avait demandé au général Junot, ou de commencer une retraite qui, ainsi qu'on l'en avait prévenu, l'exposerait au ressentiment de son maître. Il se borna donc à détruire le pont sur le Guadalquivir, et à élever çà et là des redoutes sur la rive. Il se persuada qu'en appuyant sa gauche sur Baylen, et faisant garder la tête du pont de Mengibar, sa position serait à l'abri de toutes les tentatives que pourraient faire les insurgés.

Tandis que le général Dupont perdait ainsi du temps, le gouvernement espagnol faisait tous ses efforts pour mettre en campagne une armée qui, par le nombre et la discipline, pût prendre l'offensive. Dans les premiers jours de juillet, environ trente mille hommes, presque tous vieux soldats, s'avancèrent vers Andujar, sous le commandement de Castanos, qui avait été appelé du camp de Saint-Roch ; on comptait avec lui, parmi les généraux de division, deux des officiers les plus distingués de l'armée espagnole : Reding et le marquis de Coupigny. Une partie de ces dernières troupes rencontra à Jaén une brigade française sous les ordres du général Cassagne, formant en quelque sorte l'avant-garde de l'armée, et la força après un combat sanglant de se retirer. Les Espagnols prirent en-

suite position à une portée de canon des lignes de Dupont, et adoptèrent un plan dont le succès fut plus complet que n'auraient osé l'espérer les hommes les plus confiants.

On convint que Castanos resterait dans cette position avec une division, et tâcherait de fixer l'attention de Dupont sur ce seul point; tandis que le général Reding, avec huit mille hommes, forcerait la tête du pont de Mengibar et marcherait sur Baylen pour y attaquer l'ennemi: Reding devait en même temps être soutenu par Coupigny, qui, de la Heguerita et de Villanueva, serrerait la gauche de l'armée française, tandis qu'un corps de deux mille hommes, commandé par don Juan de la Cuez, s'avancerait dans la direction de la Sierra-Morena pour lui enlever tout espoir de retraite.

• Ce plan fut mis à exécution le 16 juillet. Reding attaqua et emporta d'assaut la redoute de Mengibar, traversa le Guadalquivir, et chassa les avant-postes français vers Baylen; mais voyant que Coupigny n'était pas arrivé, il fit sa retraite et repassa la rivière. Aussitôt qu'on sut que Baylen était en danger le général Védel, avec six mille hommes, se hâta de le couvrir. Il y arriva pendant la nuit, et n'y trouva ni amis ni ennemis, parceque les Espagnols avaient déjà opéré leur mouvement rétrogradé, et que le gé-

néral Dufour, qui avait pris le commandement des Français à la mort de Gqbert, avait évacué la place comme n'étant plus tenable. Cette circonstance causa naturellement une vive inquiétude à Védcl, dont les craintes augmentèrent quand on lui annonça qu'une canonnade se faisait entendre du côté de la Sierra-Morena. Il se mit dans l'idée que Dufour avait été repoussé vers Carolina, et que, s'il ne se hâtait d'aller à son secours, la retraite sur Madrid serait entièrement coupée. Dans cette persuasion il dépêcha sur-le-champ un courrier à Dupont pour l'informer de sa résolution, et il se mit en route sans même permettre à ses soldats de prendre un instant de repos.

Le général Védcl arriva à Carolina le 17, et le même jour Reding et Coupigny ayant opéré leur jonction retournèrent à Baylen. Ils prirent paisiblement possession de cette place; et ayant fait connaître à Castanos les succès qu'ils avaient obtenus, ils lui demandèrent des instructions pour agir ultérieurement, et reçurent l'ordre de marcher incontinent sur Andujar, qui devenait l'objet des efforts de l'armée espagnole.

A peine ces derniers s'étaient-ils mis en mouvement dans la matinée du 19, qu'ils se trouvèrent en présence de l'avant-garde de l'armée de Dupont, qui était en pleine retraite vers la Sierra-

Morena. La dépêche de Védel avait ouvert les yeux de ce dernier sur les périls réels de sa situation. Il voyait que le point sur lequel il avait craint d'abord d'être attaqué n'était, raisonnant par comparaison, que d'une légère importance, et que c'était principalement pour ses derrières qu'il avait sujet d'appréhender. Il se détermina, malgré sa répugnance, à abandonner Andujar et à continuer sa retraite jusqu'à Carolina, d'où il pourrait à loisir faire des dispositions offensives ou défensives selon que les circonstances l'exigeraient.

En conséquence il quitta la ville le 18 à la nuit tombante ; mais sa marche fut lente et embarrassée, à cause de la multitude de voitures et de charrettes qu'il traînait avec lui. Bien que la tête de sa colonne se mit en route vers les dix heures, le jour commençait à paraître quand les dernières sections sortirent de la ville ; et lorsque le combat s'engagea, elles se trouvaient à une distance de trois lieues des premières. Il fut heureux pour les Espagnols commandés par Reding que Dupont eût songé à prendre tant de soin pour conserver le fruit de ses pillages. Si l'armée française eût pu se présenter en masse au moment du combat, ses ennemis, quoique braves et résolus d'ailleurs, n'auraient pu soutenir le choc, car la force numérique était presque égale

des deux côtés, et les avantages de la discipline et de l'expérience étaient en faveur des Français; mais ils ne purent effectuer un ordre de bataille. Les régiments et même les canons ne purent arriver au milieu du feu qu'un à un. Qu'attendre d'une armée assaillie ainsi en détail? Aussi une partie de l'armée fut-elle en un instant anéantie avant que l'autre pût arriver à son secours.

C'est vers les trois heures du matin de la journée du 19 que les éclaireurs français furent soudainement rencontrés par l'avant-garde du corps de Reding. Aucun des deux partis n'était préparé à combattre, mais l'un et l'autre firent les dispositions que leurs situations respectives et les besoins du moment exigeaient. Dupont, prévoyant que s'il ne se frayait un passage à travers les troupes qui lui étaient opposées, il exposerait son arrière-garde à être assailli par Castanos, ordonna à la première division de charger les Espagnols sans attendre l'arrivée des autres colonnes. L'attaque se fit courageusement, mais on lui riposta avec non moins d'ardeur; et l'affaire se termina, après une vigoureuse résistance, par la retraite des assaillants sur tous les points. Des troupes fraîches, parmi lesquelles se trouvait un bataillon de marins de la garde impériale, arrivèrent presque aussitôt, et recommencèrent le combat avec la plus grande bravoure; mais les

fatigues de la nuit précédente et la course qu'il leur fallut faire pour se porter rapidement sur le front de la ligne les avaient épuisées ; elles ne purent changer le sort de la journée, et succombèrent malgré des prodiges de valeur. Il faut convenir en outre que les Espagnols étaient plus nombreux, qu'ils avaient de meilleures positions, et une artillerie de plus gros calibre et plus considérable. Les généraux français sentirent que leur situation était désespérée, et ils demandèrent une suspension d'armes au moment où Castanos arrivait sur les derrières de l'armée, et où don Juan de la Cruz la prenait en flanc. Cette demande fut immédiatement accordée ; et la négociation continua malgré l'arrivée de Védel, qui s'était empressé, aussitôt que la canonnade se fit entendre, d'accourir de Carolina au secours de Dupont. Cette négociation se termina par la reddition de toute l'armée française, s'élevant à quatorze mille hommes, qui furent considérés comme prisonniers de guerre.

Pendant toute la durée de la guerre il n'y eut pas de victoire aussi décisive, ou dont les conséquences eurent autant d'influence. Non seulement l'Andalousie fut délivrée de la présence de l'ennemi, mais les patriotes prirent une confiance qu'ils n'avaient pas encore eue ; et plus d'un individu qui, jusqu'à ce moment, avait balancé

entre ses devoirs et ses intérêts cessa d'hésiter. La nouvelle de cette victoire produisit à Madrid une sensation aussi profonde, quoique différente, sur les Français que sur les patriotes. Ceux-ci, qui depuis quelque temps dissimulaient leurs sentiments, les manifestèrent de nouveau par le cri national et des actes d'insurrection, tandis que les autres, craignant que les vainqueurs ne profitassent de leurs succès pour marcher sur la capitale, étaient en proie aux plus vives alarmes. Joseph Napoléon était à Madrid depuis deux jours, et exerçait à peine l'autorité royale, quand cette triste nouvelle vint le frapper comme un coup de foudre. Il se détermina à ne compter pour le moment que sur ses propres ressources, bien qu'il ne se dissimulât pas les maux que cette résolution devait nécessairement entraîner avec elle. Il quitta Madrid le 31 : il ordonna que toutes les divisions françaises échelonnées dans les environs le suivissent, que le siège de Saragosse fût levé, et l'entreprise sur Valence abandonnée. Il se retira enfin avec la plus vive précipitation au-delà de l'Ebre.

Le maréchal Moncey exécutait alors ses opérations sur Valence, où il rencontrait à peu de chose près les mêmes obstacles que Dupont avait trouvés en Andalousie. Moncey savait bien, lorsque le 4 juin il quitta Madrid, qu'il n'accomplirait

pas ses desseins sans éprouver de la résistance, et il prit les mesures que la prudence exige quand on s'engage dans une entreprise dont le résultat est plus que douteux. Les troupes qui le suivirent s'élevaient de huit à neuf mille hommes de toutes armes. Deux bataillons des gardes espagnole et wallone, et trois compagnies des gardes-du-corps du roi stationnés sur la ligne qu'il allait parcourir, devaient se joindre à lui; il obtint en outre que la division Chabran, forte de cinq mille hommes, et stationnée dans les environs de Tortose, fût mise à sa disposition. Il pensa qu'avec de pareils moyens il pourrait vaincre la résistance que lui opposeraient les paysans armés; et il aurait probablement réussi s'il avait pu réunir en effet sous son commandement les troupes sur lesquelles il comptait.

Moncey arriva le 11 à Cuença, où, au lieu d'une forte brigade d'Espagnols, il ne trouva que les cadres de quelques compagnies, le reste ayant passé aux insurgés. Comme on doit s'y attendre il fut tout à-la-fois désappointé et alarmé par cette circonstance. Il écrivit sur-le-champ à Madrid pour qu'une brigade marchât de cette ville sur Albacette, afin de couvrir sa droite. Il détacha en outre un aide-de-camp au général Chabran pour lui ordonner de se rendre de suite à Castellar de la Plana, afin de prendre sous ses ordres

le corps du général Requena, et de se hâter de venir le renforcer. Il fit ensuite une halte de huit jours, tant pour rassembler ses ressources que pour donner à ses courriers le temps de gagner leur destination; après quoi il continua sa marche avec prudence et circonspection.

L'insurrection de Valence avait été suivie d'actes de cruauté : des centaines de Français qui habitaient paisiblement cette ville avaient été les victimes de la fureur populaire. Ordinairement ceux qui montrent le plus de féroce contre un ennemi sans défense prennent la fuite au moment du danger; il en fut autrement dans le cas dont il s'agit : les habitants de Valence embrassèrent la cause nationale avec tant de zèle qu'ils ne se contentèrent pas d'attendre les Français, mais qu'ils allèrent à leur rencontre. Le premier choc eut lieu vers le pont de Pajazo, sur le Cabriel, où les patriotes, comme on devait le présumer, furent défaits. Le second se donna dans les montagnes près du principal défilé situé entre Siete-Aguas et Venta de Bunol. Cette position était défendue par deux mille hommes d'infanterie de ligne, par six ou sept mille paysans armés, et douze pièces de canon. Ces troupes firent une résistance opiniâtre, et ce ne fut qu'après les avoir battues à trois reprises différentes que Moncey fut en état de sommer Valence. La

sonnimation fut rejetée; et le peuple prenant la résolution de s'ensevelir sous les ruines de la ville, il fallut en venir à un assaut.

Valence, qui renfermait alors une population de cent mille âmes, est entourée d'un mur peu élevé: flanqué de distance en distance par des tours et des bastions, il est protégé par un fossé que l'on inonde à volonté par un canal voisin. La place possédait un arsenal abondamment pourvu de fusils, d'épées, et d'autres armes; ses remparts étaient garnis de canons de gros calibre. La sécurité que firent naître dans l'esprit du maréchal les succès qu'il avait obtenus permit aux autorités de Valence de tout disposer pour recevoir les assaillants. Le maréchal, qui était loin de prévoir qu'on lui opposerait une résistance sérieuse, fit avancer ses troupes en colonnes jusque sous les murs de la ville, à trois heures de l'après-midi du 28.

Les Espagnols, protégés par leurs murs et abondamment pourvus de munitions, firent pleuvoir sur les Français une grêle de balles et de boulets qui détruisit des compagnies entières, et démonta le petit nombre de pièces de faible calibre qu'on leur opposa. Les assiégeants se précipitèrent hardiment vers le fossé, quelques uns forcèrent même le passage des portes; mais le feu était si terrible et les obstacles si grands que toute la

valeur française fut inutile. Ils conservèrent néanmoins leur position, protégés par des maisons des faubourgs ; à la nuit ils rejoignirent leur camp, laissant derrière eux deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Les résultats de cette journée suffirent pour convaincre le maréchal que sans une augmentation de forces les tentatives qu'il hasarderait n'auraient d'autres résultats que la perte de son armée. Il se décida à faire retraite ; et après avoir manœuvré toute la journée du 29, afin de tenir les Espagnols en suspens sur ses intentions, il se mit en marche le 30. Il était temps qu'il adoptât cette mesure, car des corps de paysans armés et principalement de troupes régulières se formaient sur ses derrières ; et ce ne fut qu'après en avoir culbuté quelques uns sur les bords du Xucar, et dans le voisinage d'Almanza, qu'il put entrer dans Albacette.

L'héroïque défense que Saragosse avait opposée au général Lefebvre inspirait une nouvelle ardeur aux amis de la liberté. Les Espagnols n'auraient eu qu'à se féliciter des résultats de la première campagne sans la fatale défaite de Medina del Rio Seco, qui vint détruire leurs espérances : cette défaite porta un coup terrible à leur cause, non seulement parcequ'elle rouvrit les portes de Madrid au roi Joseph, mais parcequ'elle empêcha

l'armée anglaise de prendre part à la lutte dans un moment où les circonstances étaient si favorables. Avant de rendre compte de cette catastrophe il est nécessaire de donner quelques détails sur ce qui se passait à Bayonne et en Angleterre au sujet de la guerre.

En déployant l'étendard de l'indépendance les Espagnols sentirent la nécessité de réclamer l'assistance du gouvernement anglais. Les premiers députés qui arrivèrent dans ce but en Angleterre furent ceux de la principauté des Asturies : ceux des autres provinces, y compris Séville, où la junte suprême était établie, les suivirent. La réception qu'on leur fit et les dispositions qu'on manifesta à leur égard furent telles qu'ils devaient les espérer : toutes les classes de la société mirent un empressement égal à témoigner leur respect pour les représentants d'une nation dont la cause était sacrée aux yeux de tout Anglais ; et non seulement le gouvernement, mais des corporations même, et de simples particuliers, se hâtèrent de marquer leur admiration pour la bravoure et le dévouement que les Espagnols avaient montrés.

On réalisa de suite des sommes considérables au moyen de souscriptions qu'on ouvrit dans les principales villes du royaume, et on les appliqua aux besoins des insurgés. Tous les Espagnols

faits prisonniers pendant la dernière guerre furent mis en liberté, armés, équipés, et transportés sur les côtes de leur patrie, afin qu'ils pussent concourir au grand œuvre de son affranchissement. Les efforts de l'Angleterre ne se bornèrent pas là. De grandes quantités de fusils, de canons, et de munitions de toute espèce, furent expédiés dans les différents ports de la péninsule pour être délivrés à une population qui prétendait n'avoir besoin que d'armes pour secouer le joug, tandis que les amiraux stationnés dans ces parages et le gouverneur de Gibraltar recevaient l'ordre d'entrer en relation avec les autorités espagnoles, et de leur donner toute l'assistance qu'elles seraient dans le cas de réclamer, et qu'il serait en leur pouvoir d'accorder.

Les députés espagnols, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, assurèrent le gouvernement anglais que l'Espagne ne demandait aucune troupe, parceque chaque Espagnol en état de porter les armes voulait entrer en lice. Les importants résultats que la lutte devait produire ne permirent pas néanmoins à l'Angleterre d'en abandonner la direction à la valeur indisciplinée des patriotes. Il fut résolu que cette valeur serait soutenue par une armée anglaise dont la force serait telle que, sans exciter la jalousie ou blesser l'orgueil de la nation, elle formerait un

puissant noyau autour duquel des armées nombreuses pourraient se réunir :

Les premières troupes anglaises qui parurent sur le théâtre de la guerre consistaient en une petite division d'infanterie et d'artillerie, détachée de la forteresse de Gibraltar, sous les ordres du général-major Spencer.

On a vu que le gouvernement anglais, aussitôt qu'il fut informé des sentiments de patriotisme qui animaient les nations de la péninsule, donna l'ordre aux amiraux, des flottes et au gouverneur de cette forteresse de coopérer avec les Espagnols à toutes les entreprises contre les Français qui pourraient présenter quelques chances de succès. L'amiral Collingwood et sir Hew Dalrymple n'avaient pas attendu l'arrivée de ces ordres pour agir. Tous deux, dès le commencement des troubles qui avaient éclaté à Séville, s'étaient mis en rapport avec les chefs des insurgés ; et aussitôt que les dispositions des habitants de Cadix leur furent connues, une expédition de troupes, et de bâtiments de guerre fut préparée pour les soutenir. Le général-major Spencer, ayant sous ses ordres plusieurs régiments anglais et deux régiments siciliens, montant ensemble à cinq mille hommes, fit voile pour Cadix, escorté par l'escadre de lord Collingwood. L'offre de ces deux officiers-généraux, d'aider les Espa-

gnols à s'emparer de la flotte française, fut rejetée, soit que ceux-ci se crussent assez forts, soit qu'ils craignissent que les projets de leurs alliés ne s'étendissent plus loin que l'assistance proposée; quoi qu'il en soit, le général Morla se prévalut vivement de la présence d'un corps de troupes anglaises pour couvrir l'arrière-garde de Castanos, et la protéger contre toute attaque du côté de l'Alentejo, tandis qu'elle suivrait le plan de ses opérations. En conséquence le général Spencer fit débarquer sa division à Ayamonte, sur la Guadiana; et c'est à ce mouvement qu'il faut attribuer la prompte retraite sur Lisbonne du renfort que Dupont avait si instamment demandé à Junot, et qui était déjà en marche pour le joindre. Bien que le général anglais se refusât constamment à faire cause commune avec les colonnes espagnoles qui entouraient le général français à Baylen, sa présence néanmoins corrobora leurs mesures du degré d'énergie que peut inspirer la certitude de trouver en cas de revers un point d'appui derrière soi.

Tandis que les commandants des armées anglaises de terre et de mer dans la Méditerranée développaient ainsi leur zèle pour la cause des insurgés, on réussit dans le Nord à rendre à l'Espagne un de ses plus habiles généraux. Une des premières mesures prises par Bonaparte,

lorsqu'il méditait de subjuguier la péninsule, fut de demander à l'Espagne un corps de seize mille hommes de vieilles troupes. Ces soldats, commandés par le marquis de la Romana, stationnèrent pendant quelque temps sur la Vistule; envoyés ensuite sur les côtes du Grand-Belt, ils y étaient disséminés sur différents points lorsque le drapeau de l'indépendance fut déployé. Un des premiers actes de la junte de Séville fut de les appeler, au nom de la patrie, à défendre ses droits. La proclamation qu'elle publia à cet effet ne fut pas remise en vain aux croiseurs anglais. On forma un plan à Londres pour qu'elle parvint aux soldats et pour transporter ceux-ci en Espagne, dans le cas non douteux où ils consentiraient à s'y rendre. L'exécution en fut confiée au vice-amiral Keats, officier bien digne de remplir cette mission. Il réussit au-delà de toute espérance; la Romana et sept mille hommes quittèrent les rangs de l'ennemi pour se joindre à l'armée nationale.

Ce service seul n'aurait pas suffi pour servir efficacement la cause de l'Espagne et de l'Europe; aussi le gouvernement anglais ne s'y borna-t-il pas. L'occasion favorable, ou plutôt la nécessité de frapper un grand coup, alors que le moment tant désiré par l'Angleterre de prendre part aux combats se présentait, n'échappa à per-

sonne; et les moyens de pousser les hostilités par terre avec vigueur furent portés plus loin qu'ils ne l'avaient été depuis le commencement de la guerre.

Dès le commencement de l'été, et avant qu'on eût prévu les événements qui arrivèrent depuis, on avait assemblé à Cork un corps de neuf mille hommes, sous les ordres du lieutenant-général sir Arthur Wellesley. Il est inutile de parler ici des précédents services de ce général et de la réputation qu'il avait déjà acquise; qu'il suffise d'observer qu'il n'y avait pas un officier dans toute l'armée à qui les hommes versés dans l'art militaire et la nation entière eussent confié plus volontiers le commandement d'une expédition qui exigeait le plus grand courage et l'habileté la plus consommée. D'ailleurs sa conduite militaire, tant en Europe que dans l'Inde, justifiait pleinement l'opinion qu'on avait conçue de lui. Le ministre qui le désigna au roi pour le commandement de cette expédition fit preuve d'un jugement éclairé. On ignorait alors dans quel dessein elle se préparait; on la croyait destinée soit à attaquer Cuba; soit à faire de nouvelles tentatives sur Buenos-Ayres; mais les événements qui se passaient en Espagne firent abandonner le but primitif qu'on s'était proposé. Le général Wellesley reçut l'ordre d'aller incontinent au

secours du nouvel allié de l'Angleterre; et comme les provinces septentrionales de l'Espagne offraient de grandes facilités à une armée anglaise pour agir avec succès, le port de la Corogne fut désigné comme un point favorable pour commencer les opérations.

Napoléon continuait en même temps avec l'activité qui le distinguait si éminemment les préparatifs qu'il avait déjà commencés pour asseoir sur le trône d'Espagne un prince de son sang. L'abdication de Charles IV et la renonciation de sa famille à l'autorité souveraine furent promptement publiées en Espagne et en Europe. On annonça ensuite que l'empereur, jaloux d'assurer la gloire et l'intégrité de la monarchie espagnole, s'était décidé à céder ses droits à Joseph, roi de Naples. Napoléon désirait non seulement que son frère régnât, mais encore qu'il eût l'apparence de gouverner un peuple libre et satisfait; en conséquence, les cortès furent convoquées dans le but d'établir une constitution qui assurât aux Espagnols le bienfait d'être régis par des lois sages; soumettant sans distinction à leur influence tous les rangs et toutes les classes de la nation.

Les actes du corps qui, sous le nom d'assemblée des notables, se réunit d'après les ordres de Bonaparte sont trop généralement connus pour

les reproduire ici : qu'il suffise de dire que vers la fin de mai et dans les premiers jours de juin il arriva à Bayonne environ quatre-vingt-dix députés sur cent soixante qui avaient été désignés ; qu'ils étaient tous , à quelques exceptions près , des hommes distingués par leur rang , leurs talents , et l'influence qu'ils exerçaient dans leur pays : après quelques séances et délibérations burlesques , ils acceptèrent Joseph pour souverain et dressèrent la charte qui devait servir de base à son gouvernement. Cela terminé , Joseph fut proclamé solennellement roi d'Espagne et des Indes. Il nomma ses ministres , faisant choix non seulement de ceux sur la fidélité desquels il pouvait compter , mais ne craignant pas d'employer ceux qui pouvaient lui sembler suspects , espérant par cet acte de clémence et cette preuve de confiance les attirer dans son parti. Il passa la Bidassoa le 10 juillet , accompagné des membres de ses conseils.

Tandis que Joseph s'avancait vers Madrid , l'armée du maréchal Bessières d'un côté et celles de Cuesta et de Blake de l'autre exécutaient cette série de mouvements et de manœuvres qui se terminèrent par la désastreuse bataille de Medina del Rio Seco. Depuis quelque temps les provinces du nord de l'Espagne étaient le théâtre de nombreuses escarmouches et de petits combats dont

les particularités sont étrangères au but de cet ouvrage. Des deux côtés il se commit un nombre infini d'atrocités. Quelques trainards, ou quelques Français, habitant en Espagne, tombaient-ils entre les mains des paysans irrités; à l'instant ils étaient mis à mort de la manière la plus cruelle. Par représailles les soldats de Napoléon ne manquaient pas de se venger de ces excès en pillant et détruisant chaque ville ou village qui leur présentait quelque opposition. Logrono fut sévèrement châtié, parceque quelques centaines d'hommes à demi armés essayèrent de le défendre; Torquemada fut détruite par la même cause, et Palencia n'échappa à une destinée semblable que parceque ses magistrats se hâtèrent de se soumettre. Toutefois on apprit que Valladolid, ville qui renferme plus de vingt-cinq mille âmes, était le foyer de l'insurrection. Bessières, dont le quartier-général était à Burgos, fit partir de ce point une expédition pour la punir.

Don Gregorio de la Cuesta, vieil et brave officier-général, mais fort opiniâtre, commandait alors une bande de paysans indisciplinés avec laquelle il faisait mine de défendre Valladolid. C'était un de ceux qui au commencement de l'insurrection générale, loin de l'encourager, firent tous leurs efforts pour l'apaiser, soit qu'il se persuadât qu'une résistance heureuse était

impossible, soit qu'il espérât qu'un nouvel ordre de choses serait plus favorable à son pays. Cependant aussitôt qu'il vit que sur tous les points ou courait aux armes, il se hâta de s'amender et de participer de tout son pouvoir à la défense d'une cause qu'il n'avait point regardée d'abord comme celle de la nation entière. Il est à remarquer qu'il fut aussi un de ceux employés par Ferdinand et Joseph. Sous le règne du premier il avait été nommé capitaine-général des royaumes de Castille et de Léon ; dignité qu'il conservait encore ; l'autre venait de lui donner la vice-royauté du Mexique, au moment même où il tirait l'épée contre lui.

Le général Cuesta, avec sa misérable troupe, prit position à Cabezon, distant de deux lieues de Valladolid. Il y fut attaqué le 12 juin par deux divisions de l'armée française, commandées par les généraux Lasalle et Merle. Après un combat très vif, mais de courte durée, il fut culbuté et délogé de sa position avec perte de mille hommes et de toute son artillerie. Les conséquences immédiates de cette affaire, pour les vainqueurs, furent la soumission de Valladolid et l'occupation de Santander. Cette dernière place était d'une importance d'autant plus grande pour eux qu'elle possède un excellent port. Mais Cuesta, quoique vaincu, était loin d'être décou-

ragé; il se retira avec le reste de sa troupe à Benavente, où il s'occupa de donner une apparence d'organisation au rassemblement formé autour de sa personne.

Peu après, Bessières, informé non seulement des dispositions de Cuesta, mais encore que Blake marchait sur lui avec une forte armée rassemblée dans la Galice, concentra toutes ses forces à Palencia, à l'exception de six bataillons dont trois pour protéger Santander, et trois pour entretenir à Vittoria les communications avec la France, et se prépara à se mettre en campagne. Averti que Cuesta et Blake avaient opéré leur jonction et pris position à Medina del Rio Seco, il partit le 13 juillet dans le dessein de les forcer au combat.

La bataille de Medina del Rio Seco se donna le 14 juillet, et se termina par l'entière déroute des Espagnols; mais ceux-ci ne furent vaincus qu'après avoir épuisé le courage et l'énergie du vainqueur, et lui avoir fait supporter une perte presque aussi forte que celle qu'ils avaient essuyée. Les Espagnols, de l'aveu même de leurs ennemis, combattirent vaillamment; leur défaite parut même due plutôt au défaut de jugement des chefs qu'au manque de courage des soldats. Toutefois les résultats de cette bataille furent des plus désastreux: elle coûta aux Espagnols six mille hommes et quinze pièces de

canon ; la route jusqu'à la capitale fut laissée ouverte à l'ennemi. Bien que ces calamités fussent accablantes, ce ne fut pas les seules qu'essuya la cause de l'indépendance. L'armée anglaise qui devait la soutenir s'était mise en mer le 12 juillet ; sir Arthur Wellesley, après être resté seulement quelques heures avec le convoi, prit les devants avec une frégate fine voilière, et arriva à la Corogne le 20, où il apprit qu'il ne devait plus compter sur aucun point du nord de l'Espagne pour commencer ses opérations. Il s'empressa d'entrer en correspondance avec la junte de Galice, qui lui apprit la défaite des Espagnols, et l'assura en même temps que, l'ennemi étant en possession des rives du Douro, toute communication entre cette province et celles du sud et de l'est était coupée. Il y a lieu de croire que cette circonstance et la persuasion où était la junte que l'Espagne avait plus besoin d'argent et d'armes que de soldats engagèrent celle-ci à recommander aux généraux anglais d'effectuer la descente des troupes sur quelque point du Portugal où elles pourraient agir conjointement avec les insurgés portugais contre l'armée du général Junot ; cet avis s'accordant parfaitement avec ses instructions, et peut-être aussi avec ses vues particulières, sir Arthur l'adopta. Ayant remis à la junte de Galice cinq millions de francs, et l'ayant

assurée qu'elle recevrait incessamment des provisions et des munitions, il reprit la mer, et se dirigea avec son armée sur le port d'Oporto.

Quelques mots suffirent pour faire connaître au lecteur la situation politique où se trouvait alors le Portugal. Le mécontentement qui, comme on l'a vu dans le premier chapitre, affectait toutes les classes de la nation prit chaque jour de nouvelles forces, il devint enfin manifeste qu'une insurrection générale allait éclater. Ce ne fut cependant que lorsque l'Espagne courut aux armes, et que les Espagnols qui servaient dans l'armée de Junot leur en eurent donné l'exemple, que les Portugais se hasardèrent à lever l'étendard de la révolte; mais quand il fut une fois déployé, le même esprit de persévérance, la même détermination de vivre libres ou de mourir qui animait les Espagnols, se fit remarquer parmi eux.

Malgré les querelles particulières qui avaient lieu dans tout le royaume entre les Portugais et les Français, malgré les mouvements de haine qui se manifestaient dans la capitale et ailleurs contre ces derniers, Junot persista toujours à annoncer, et peut-être même à croire, que le Portugal était complètement soumis, jusqu'à ce que cette illusion vint soudain à se dissiper d'une manière pénible. Dans le mois de juin, deux di-

visions de quatre mille hommes chacune furent détachées de l'armée du Portugal, l'une pour soutenir Bessières, en occupant Ciudad Rodrigo, l'autre pour coopérer avec Dupont à l'envahissement de l'Andalousie : la première, sous les ordres de Loison, s'étant avancée jusqu'à Rodrigo et ayant trouvé toute la population en armes et les portes de la ville fermées, suspendit son mouvement et commença sa retraite ; la seconde, sous le général Avril, ne fut pas plus heureuse dans son entreprise. Badajoz s'était déclarée pour le roi Ferdinand, toute la frontière était sous les armes ; les Espagnols et les Portugais attachés à cette division, et dont le nombre était considérable, désertaient par compagnies. En outre, Spencer, avec ses cinq mille Anglais, était posté entre le général Avril et le lieu de sa destination, de manière que ce dernier fut obligé de rebrousser chemin : mais tous ces malheurs n'étaient rien en comparaison de ceux qui se préparaient.

Les agents de la junte suprême trouvèrent bientôt les moyens de communiquer aux corps espagnols réunis à la division de Quesnel à Oporto, et à celle de Caraffa à Lisbonne, les événements qui s'étaient passés à Bayonne et à Madrid. Cette nouvelle fut reçue par les troupes avec la plus vive indignation. A Oporto elles se mutinèrent contre le général, le firent prison-

nier, lui, son état-major, et son escorte, et elles confièrent la garde de la ville aux autorités municipales; après quoi elles se mirent en marche pour rejoindre leurs concitoyens de la Galice. La parti décisif que prit Junot put seul empêcher celles de Lisbonne d'en faire autant. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce qui se passait à Oporto, il fit arrêter la division entière de Carraffa, on la transporta à bord de quelques pontons à l'ancre dans le Tage, où elle fut traitée en prisonnière de guerre. Mais l'impulsion était donnée, la mèche était déjà attachée à la traînée de poudre, et rien ne pouvait plus arrêter l'explosion.

Les premiers actes des autorités d'Oporto furent de jeter Quesnel en prison, d'enlever les trois couleurs, et de les remplacer par le drapeau national. Cependant peu à peu leur conduite hardie les effraya; et se voyant abandonnées par les Espagnols, elles songèrent aux moyens d'éviter la vengeance du général Junot. Don Luez d'Oliveira, entre les mains duquel on avait remis l'autorité temporaire, trahit ses devoirs au point d'écrire à ce dernier d'une manière indigne d'un véritable Portugais, de rétablir le drapeau tricolore dans les endroits d'où il avait été arraché, et d'essayer par des soumissions et des politesses de faire oublier aux Français les violences qu'on avait exercées contre eux peu

de-jours auparavant. Mais l'ardeur qui animait la nation réveilla bientôt la haine que les habitants d'Oporto avaient manifestée contre leurs oppresseurs; le cri de Mort aux Français ! et vive le régent ! retentit de nouveau dans ses murs. Ce cri fut promptement suivi d'une seconde déclaration d'indépendance; Oliveira fut mis à mort; et une junte s'étant formée à l'instar de celle de Séville, elle rédigea, sous la présidence de l'évêque, des proclamations pour appeler et pour soulever tous les bons Portugais contre l'ennemi.

Cet appel fut entendu de tout le royaume; par-tout on y répondit. Les étudiants de l'université de Coïmbre furent les premiers à courir aux armes; les paysans de Tras-os-Montes les imitèrent: les Algarves se mirent en révolte ouverte, et l'Alentejo se trouva tout préparé pour l'insurrection. Les craintes que Junot avait long-temps entretenues se réalisaient, il vit la catastrophe qu'il redoutait depuis long-temps sur le point d'éclater, et cela avec une violence qui allait triompher de tous ses efforts. Quelque imminent que fût ce danger, il n'était pas homme à s'en effrayer; il essaya de modérer la fermentation; non-seulement par la force, mais encore par des paroles flatteuses et des mesures conciliatrices.

Il fit d'abord la remise de ce qui restait à

payer de la contribution dont la nation avait été frappée; il affecta ensuite de prendre les troupes portugaises sous sa protection spéciale, de vouloir augmenter leur solde, de payer l'arriéré qui leur était dû, et de compter sur leur fidélité et leur bravoure: mais ce qu'il fit de mieux, pour amuser les habitants de Lisbonne, fut de renouveler les processions et les fêtes religieuses auxquelles ils étaient autrefois habitués. Tout en agissant ainsi, il ne perdait pas de vue sa maxime politique de donner en même temps quelques exemples particuliers qui frappassent de terreur: dans ce dessein, il organisa plusieurs expéditions pour aller réduire les villes et les villages où la révolte avait commis les excès les plus notoires. Loison, qui était de retour à Lisbonne, fut envoyé à Oporto à la tête de trois bataillons d'infanterie et de quelques escadrons; Thomières reçut ordre de réduire le fort de Nazareth; Kellermann les villes de Villa-Franca, Alcoentre, et Alcobaça.

Telles furent en partie les expéditions du duc d'Abrantès; quelques unes obtinrent des avantages momentanés; et d'autres échouèrent complètement. Mais les succès mêmes des Français leur furent peu utiles: tant que leurs troupes occupaient une province, une ville, ou même un village, tout restait dans l'ordre; mais aus-

sitôt qu'elles étaient éloignées, le tumulte et les désordres recommençaient. Junot voyait et sentait cruellement sa position difficile : cependant le moment approchait qui devait y mettre un terme. Les bruits de l'arrivée d'une armée anglaise circulaient déjà, et enfin on annonça officiellement qu'elle venait de débarquer.

CHAPITRE V.

Arrivée de sir Arthur Wellesley à Oporto. — Ses conférences avec la junta. — Les bâtiments de transport se réunissent à l'embouchure du Mondego et les troupes débarquent. — Conduite singulière du général Freire et de l'armée portugaise. — Junot prend des mesures pour s'opposer aux progrès des Anglais et concentre ses troupes. — Delaborde se retire devant sir Arthur Wellesley. — Bataille de Loriga. — Arrivée du général Anstruther sur la côte. — Marche de l'armée anglaise sur Vincipero. — On signale l'arrivée de sir Harry Burrard ; il est visité par le général Wellesley, mais il refuse de s'avancer. — L'armée de Junot attaque les Anglais. — Bataille de Vincipero.

Dès que sir Arthur Wellesley eut terminé sa correspondance avec la junta de Galice et dirigé les bâtiments de transport qui portaient ses troupes vers l'embouchure du Mondego, il se rendit en personne à Oporto afin d'arrêter quelque plan de campagne avec le gouvernement de cette ville, ou, comme on l'appelait, la junta suprême de Portugal. Il fut reçu par l'évêque président avec les plus grandes marques de cordialité. On lui promit tous les secours dont il aurait besoin pour l'entretien de son armée ; mais lorsqu'il proposa d'effectuer un embarquement, et d'opérer conjointement avec la garnison un mouvement sur la capitale, on lui fit une foule

d'objections. On insinuait qu'en débarquant sur un point plus proche de Lisbonne on pourrait attaquer Junot avant qu'il eût rassemblé ses détachements, qui étaient alors éparpillés dans le royaume, tandis que les Portugais à Oporto couperaient sa retraite en cas qu'il essayât de se porter vers la Galice. On ignore jusqu'à quel point ces insinuations influèrent sur l'opinion de sir Arthur, mais il est plus probable que ce qui le détermina à chercher ailleurs un point de débarquement fut une communication de l'amiral sir Charles Cotton. Quoi qu'il en soit, il rejoignit ses bâtimens de transport au rendez-vous de Mondego.

Il y trouva des dépêches fort importantes du gouvernement anglais. On l'informait que de nouvelles troupes iraient incessamment le joindre, que même une division s'était déjà embarquée à Ramsgate, sous les ordres du brigadier-général Anstruther, et qu'une autre s'assemblait à Harwich, mais on lui donnait en même temps à entendre que sir Hew Dalrymple devait partir de Gibraltar pour prendre le commandement en chef, que sir Harry Burrard était nommé commandant en second, et que sir John Moore, qui arrivait de la Baltique avec un corps de dix mille hommes, devait se rendre en Portugal. Toutefois, malgré ces arrangements, on enjoignait à

sir Arthur de débarquer, si une occasion favorable se présentait, et de commencer ses opérations s'il se croyait assez fort pour obtenir des résultats avantageux.

Par suite de ces instructions, et après en avoir conféré avec sir Charles Cotton, le général Wellesley ordonna que les troupes débarqueraient de suite vers l'embouchure du Mondego. Un bâtiment léger fut expédié au général Spencer pour l'inviter à venir joindre ce dernier avec sa division. Un vent très fort, qui soufflait de l'ouest, et un violent ressac rendirent l'opération du débarquement lente et périlleuse; plusieurs bateaux chavirèrent, des soldats et des matelots périrent au milieu des brisants : enfin au bout de quatre jours de périls et de fatigues toutes les troupes furent débarquées, y compris la division du général Spencer qui arrivait au moment même où les derniers soldats de sir Arthur quittaient les bâtiments de transport. Toute l'armée anglaise, forte d'environ treize mille hommes, bivouaqua dans la journée du 8 août sur la plage.

Sur ces entrefaites, le général portugais Bernardino Freire arrivait à Coïmbre avec sept mille hommes d'infanterie et six cents chevaux dans le dessein de joindre sir Arthur Wellesley et d'agir avec lui. Ces soldats étaient pour la plupart aussi mal armés et aussi mal disciplinés qu'on devait

l'attendre de soldats levés à la hâte, et soudainement enrégimentés ; c'est pourquoi, sans augmenter la force réelle de l'armée, ils ne pouvaient qu'affaiblir ses ressources d'approvisionnement. Néanmoins, comme il était convenable pour des motifs politiques que les Portugais accompagnassent les Anglais dans leur entreprise, il fut convenu entre les généraux que les deux troupes suivraient par des chemins différents la direction de la capitale, et qu'elles se réuniraient le 11 et le 12 dans la ville de Leira.

En conséquence, l'avant-garde de sir Arthur se mit en marche le 9 août. Elle se composait de quelques compagnies de voltigeurs des soixantième et quatre-vingt-quinzième régiments, soutenus par les brigades des généraux-majors Hill et Ferguson ; elle fut suivie le jour suivant par le reste de l'armée. Chaque soldat avait dans sa giberne soixante cartouches, et dans son havresac des provisions de bouche pour trois jours. Des mules chargées de provisions de toute espèce étaient à la queue de la colonne. Pleines de confiance dans leur général, et se reposant sur leur bravoure, les troupes anglaises ne desiraient rien plus ardemment que de rencontrer l'ennemi ; et c'est ainsi que dès le commencement de cette guerre elles s'habituaient à ne concevoir aucune crainte sur l'issue d'une bataille. L'armée entière,

à laquelle étaient attachées dix-huit pièces de canons, se composait de treize mille trois cents hommes d'infanterie et de deux cents chevaux du vingtième régiment de dragons-légers.

Elle arriva, sans avoir rencontré d'opposition, les 11 et 12 à Leira, où elle fut reçue avec enthousiasme par les habitants, qui, ayant été longtemps opprimés, voyaient dans les Anglais leurs libérateurs. Le corps de Freire parut en même temps; mais ce général n'avait plus le zèle qu'il avait manifesté, lors de sa dernière entrevue avec sir Arthur, pour partager les glorieux desseins qu'on avait formés. Il commença par émettre le doute que l'on trouvât sur la route les subsistances nécessaires à l'entretien des deux armées, et finit par demander pour prix de sa réunion sous les drapeaux britanniques que lui et ses soldats fussent entretenus aux frais de l'administration anglaise. C'était une demande que sir Arthur ne pouvait accorder. Il représenta que son armée venant de faire un long voyage, et se trouvant exposée à chaque instant à être séparée de ses vaisseaux, bien loin de pouvoir fournir des provisions aux troupes nationales, serait, selon toutes les probabilités, forcée de chercher sa subsistance dans les ressources que présentait le pays; il exprimait en même temps son profond étonnement d'une pareille prétention. La discussion fut soutenue par

sir Arthur avec patience, et par le général portugais avec une opiniâtreté qu'il n'était pas facile d'expliquer; enfin ce dernier déclara qu'il ne prendrait aucune part aux opérations projetées, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il consentit à laisser avec l'armée anglaise une brigade d'infanterie, et deux cent-cinquante chevaux. Quant au reste de sa troupe, il lui défendit de marcher.

Malgré l'étrange détermination de son allié, sir Arthur suivit sans perdre un instant l'entreprise qu'il avait commencée. La victoire de Baylen et la fuite du roi Joseph de Madrid bannissaient toute crainte du côté de l'Espagne; et il espérait, malgré l'activité des généraux français, être en état de combattre Junot avant que Loison n'eût rejoint ce dernier. Dans cette persuasion sir Arthur continua sa marche le 13, et le 14 il atteignit Alcobaça, que l'ennemi avait évacué la nuit précédente; le 15 il établit son quartier-général à Caldas.

On a vu qu'au moment où Junot reçut la nouvelle du débarquement de l'armée anglaise ses troupes étaient disséminées sur plusieurs points du Portugal, afin de réprimer la révolte et de mettre en état de défense les villes fortifiées qui restaient au pouvoir des Français. Les généraux Loison et Thomières entre autres avaient quitté Lisbonne avec leurs divisions, le premier pour

pacifier l'Alentejo et secourir Elvas déjà bloquée par les Espagnols, et le deuxième pour contenir Coïmbre et soumettre le fort Nazareth. Thomières fut immédiatement rappelé et ses forces réunies à celles du général Delaborde, qui reçut l'ordre de s'avancer vers Mondego afin de surveiller les mouvements des Anglais, et retarder autant que possible leurs progrès. Le général Loison fut également rappelé au moment où il se proposait de bombarder Badajoz : Junot lui écrivit dans les termes les plus pressants d'abandonner ses projets, et de s'avancer sans délai sur Abrantès ; mais bien qu'il fit tous ses efforts, et qu'il laissât derrière lui une multitude de malades et de soldats fatigués, il ne put joindre Delaborde assez à temps pour coopérer utilement à l'objet de sa mission, car ce dernier, par suite des ordres de Junot, s'était approché de la côte avec cinq ou six mille hommes. A mesure que les Anglais avançaient, il reculait, sans toutefois manifester de la répugnance à risquer un engagement lorsque la nature du terrain le lui permettrait : l'occasion ne tarda pas à se présenter. C'était l'arrière-garde de sa colonne, qui se retirait de Caldas, la veille du jour où sir Arthur Wellesley y entra ; le lendemain matin les deux armées furent en présence.

Une escarmouche avait eu lieu le 15 à Obidos

entre quatre compagnies de voltigeurs anglais et les avant-postes français; quelques hommes furent tués de part et d'autre, sans qu'il y eût un avantage décidé pour aucun parti. Le 16 tout fut tranquille; Sir Arthur employa sa journée à méditer ses plans, et à s'enquérir exactement de la situation du général Loison. Il alla aussi reconnaître la position que Delaborde avait prise, et la trouva très forte et presque inexpugnable: le choix de cette position, ainsi qu'on le verra par la description des localités, doit donner une haute idée des talents militaires de cet officier-général.

Les villages de Caldas et de Roliça sont situés, l'un au nord et l'autre midi, aux deux extrémités d'une longue vallée qui s'élargit vers l'ouest, et dans le milieu de laquelle s'élève la petite ville d'Obidos avec son superbe aqueduc et son château maure. Roliça couronne une éminence qui est flanquée d'une part par une chaîne de collines, et de l'autre par des montagnes stériles et inégales qui encadrent en quelque sorte la vallée. Ce bassin est précédé d'une plaine sablonneuse qui, sans être boisée, est parsemée de sapins et de broussailles, sur les derrières de laquelle se trouvent cinq ou six passages qui conduisent aux montagnes. Les avant-postes de Delaborde chassés d'Obidos s'étendirent dans la

plaine et sur les collines des deux côtés de la vallée ; le gros de l'armée fut rangé en bataille sur la hauteur, ayant le village en face, de manière que sa gauche et sa droite étaient appuyées, l'une par les montagnes, l'autre par une éminence escarpée. Ceux qui ont écrit sur cette campagne varient sur le nombre de troupes aux ordres de Delaborde ; mais sir Arthur Wellesley croit ne pas se tromper en le fixant à six mille hommes. Quoi qu'il en soit, le général français présentait un front formidable à son ennemi, et en se rendant maître des passages il s'assurait en cas de revers une retraite ou une nouvelle position au milieu des montagnes.

Les ordres nécessaires furent donnés dans la soirée du 16 ; chaque soldat était pénétré des devoirs qu'il aurait à remplir le lendemain matin. Les troupes quittèrent leurs bivouacs au point du jour et s'avancèrent en ordre de bataille sur trois colonnes : celle de droite, composée de douze cents hommes d'infanterie portugaise et de cinquante chevaux, devait faire un long détour, pénétrer dans les montagnes afin de tourner la gauche de l'ennemi, et tomber précipitamment sur les derrières de Delaborde ; celle de gauche, formée par deux brigades d'infanterie anglaise, celles du général-major Ferguson et du brigadier général Bowes, trois compagnies de voltigeurs,

une brigade d'artillerie légère, et quarante chevaux anglais et portugais, avait l'ordre de franchir les collines d'Obidos pour chasser tous les postes de l'ennemi sur ce côté de la vallée, et tourner sa droite à Roliça; elle était aussi chargée de surveiller les mouvements du général Loison, dont on avait appris la veille l'arrivée à Rio-Major, et de le combattre en cas d'apparition avant qu'il pût communiquer avec Delaborde. La colonne du centre, composée des brigades des généraux Hill, Crawford, Nightingale et Fane, avec quatre cents hommes d'infanterie légère portugaise, le reste de la cavalerie, et deux batteries de canons de six et de neuf, fut destinée à attaquer le front de l'ennemi.

La distance de Caldas à Roliça est d'environ trois lieues; et la matinée était fort avancée quand les troupes arrivèrent à une portée de fusil des avant-postes français. Rien ne peut égaler l'ordre et l'excellente tenue qu'elles présentèrent pendant leur marche. Le temps était magnifique, et l'espace que parcouraient les colonnes rempli d'objets variés et attrayants: mais elles formaient elles-mêmes les traits les plus éclatants de ce superbe panorama. Partout où un accident de terrain ou quelque autre obstacle se présentait, la tête des colonnes, après l'avoir franchi, attendait que le reste se mit en ordre pour con-

tinuer sa marche ; et le tout conservait les distances , et observait le même silence qu'on remarqué dans une revue. Enfin on arriva en présence de l'ennemi , et les tirailleurs s'engagèrent. La division du centre se déploya par bataillons , tandis que les voltigeurs de la gauche , s'avancant au pas redoublé , replièrent avec la plus grande bravoure les tirailleurs qui leur étaient opposés. C'est dans ce moment qu'on vit descendre rapidement des collines la brigade de Ferguson , afin de couper la retraite à l'ennemi ; mais Delaborde n'était pas assez imprudent pour le permettre. Les postes qui couvraient ses positions dans la plaine ayant été emportés , il se hâta de l'abandonner , et se retira précipitamment , mais en bon ordre , vers les passages : il fut alors évident qu'il les avait considérés comme devant lui offrir un champ de bataille avantageux ; car dès son arrivée il reprit de nouvelles positions , et présenta un front plus formidable que jamais à cause de l'inégalité du sol.

Dans ces circonstances il devint nécessaire de changer le plan d'attaque. On forma cinq colonnes , et on donna à chacune d'elles l'ordre d'emporter un de ces passages. Mais comme le terrain présentait des difficultés et que l'ouverture du défilé était fort étroite , on ne put mettre en ligne que cinq bataillons d'infanterie anglaise ,

quelques compagnies de voltigeurs, et la brigade portugaise. Voici du reste les dispositions de cette seconde attaque.

Les Portugais devaient s'avancer vers le passage situé sur la droite de toute la ligne, tandis que les compagnies d'infanterie légère de la brigade du général Hill, soutenues par le cinquième régiment, devaient pénétrer dans celui qui en était le plus voisin. Enfin le soin de forcer les trois autres fut confié aux neuvième, vingt-neuvième, quarante-cinquième et quatre-vingt-deuxième régiments. Il serait impossible de trouver un terrain qui présentât plus de difficultés pour une attaque ou plus de moyens de défense que ces passages. De chaque côté, des quartiers de roches couverts de bosquets les débordaient, et offraient aux tirailleurs des retraites sûres, d'où ils pouvaient faire un mal épouvantable aux assaillants; et, à mesure que ceux-ci avançaient, des obstacles de même nature, tout en servant admirablement bien à couvrir l'ennemi, se reproduisaient et les empêchaient de conserver aucun ordre. Ceci arriva particulièrement dans le passage que les neuvième et vingt-neuvième régiments furent chargés de forcer; aussi les Français en tirèrent-ils tout l'avantage possible. Ayant permis à la colonne de s'avancer presque sans obstacle jusqu'à ce que les premières compagnies

fussent parvenues à quelques toises d'un bosquet de myrtes, ils firent sur elles un feu si bien nourri de tous côtés qu'il n'y eut que la bravoure la plus intrépide qui put engager les Anglais à tenir pied. Le mouvement de la colonne fut interrompu un instant ; mais le colonel Lake, qui la commandait, agitant son chapeau en l'air et se portant en avant, ranima l'ardeur de ses soldats qui se précipitèrent sur ses pas. L'ennemi, tout aussi brave et se reposant sur sa position, disputa chaque pouce de terrain ; et ce ne fut qu'après avoir éprouvé un dommage considérable et perdu le brave officier qui l'avait conduit à la victoire, que le vingt-neuvième régiment réussit à couronner le plateau.

Au moment où ce régiment se ralliait, et tandis que le neuvième se trouvait encore engagé dans le passage, un bataillon français s'avança hardiment pour charger. Les Anglais montrèrent la même bravoure qu'ils avaient déployée peu d'instants auparavant. Le carnage fut grand de part et d'autre ; mais la charge fut repoussée. Elle fut presque aussitôt renouvelée ; les autres colonnes qui pénétraient dans les passages se trouvaient encore éloignées ; les Français étaient à même de porter sur le plateau une plus grande quantité de troupes. Enfin ce brave neuvième étant alors en mesure de protéger ses camarades,

l'ennemi fut repoussé vigoureusement. Il ne put renouveler ses efforts à cause de l'arrivée des colonnes. Toutes ses positions avaient été emportées. Il rassembla ses troupes et commença sa retraite en fort bon ordre, laissant sur le champ de bataille trois pièces de canon et mille hommes tués, blessés ou prisonniers. On essaya de le harceler, mais sa supériorité en cavalerie et les inégalités du sol rendirent la tentative inutile.

Sir Arthur Wellesley, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Villa-Verde sur la route de Torres-Vedras, fit halte pour passer la nuit. Il devait se remettre en marche le lendemain pour continuer sa poursuite. Il semblait que rien ne devait s'opposer à l'ardeur de ses soldats, jusqu'à ce qu'ils eussent remporté une seconde victoire et qu'ils se fussent établis dans Lisbonne, lorsqu'un courrier arrivé au quartier-général fit suspendre l'exécution des ordres déjà donnés. Ce courrier apportait des dépêches du brigadier-général Anstruther, qui, avec un convoi de troupes et de munitions, venait de jeter l'ancre devant la ville de Peniche. Comme il était de la plus haute importance de mettre sans délai ces renforts en ligne, sir Arthur résolut d'agir de manière à protéger leur débarquement et à faciliter leur réunion à son armée. En conséquence il fit marcher son avant-garde sur Lourinha,

qu'il atteignit dans la soirée, et le jour suivant il prit position près du village de Vimiero.

La brigade du général Asntruther reçut l'ordre de débarquer sur une plage sablonneuse, à l'embouchure du Maceira. Cette opération fut accompagnée de difficultés extraordinaires, le ressac étant d'une violence extrême et des corps de cavalerie ennemie voltigeant de côté et d'autre comme pour couper les détachements au fur et à mesure qu'ils débarquaient. L'habileté et la persévérance des matelots triomphèrent du premier danger; il n'y eut que deux embarcations de submergées et environ une demi-douzaine d'hommes de noyés. La vigilance et le bon ordre des troupes concoururent puissamment à éloigner le second. Tout le convoi avait opéré son débarquement dans la matinée du 20; et l'après-midi les troupes étaient déjà réunies à une portion de la brigade du général Spencer.

Le jour où cette division joignit l'armée de sir Arthur Wellesley, on annonça à ce dernier que le général Aucland venait d'être signalé en mer, et que sir Harry Burrard arrivait dans la rade de Maceira. Sir Arthur ne perdit pas un instant à se mettre en communication avec cet officier; il se rendit la même nuit à bord de la frégate qu'il montait, lui mit sous les yeux la situation des affaires, et entra dans les plus grands détails sur

les plans qu'il avait formés et qu'il était déjà prêt à exécuter. Il lui représenta l'importance de reprendre l'offensive tandis que les troupes anglaises étaient enthousiasmées de leur dernière victoire et que l'ennemi se trouvait intimidé et découragé; il lui proposait de se mettre de suite en mouvement pour occuper Mafra, et tourner les positions qu'il prévoyait que les Français avaient prises le long des hauteurs de Torres-Vedras. Sir Harry entrevit beaucoup de difficultés pour l'exécution d'un plan aussi hardi qu'il était judicieux. Il observa d'abord que puisque la division de sir John Moore était attendue sur les côtes d'un jour à l'autre, il serait plus prudent de rester tranquille jusqu'à son arrivée; ensuite que l'armée était entièrement dépourvue de cavalerie, et les chevaux du train d'artillerie dans le plus pitoyable état. On courait encore les risques, ajoutait-il, de perdre ses magasins, si l'on s'écartait trop de la mer. Ce fut vainement que sir Arthur démontra l'impossibilité de rester dans l'inaction, parceque s'il n'avancait pas pour attaquer l'ennemi, celui-ci l'attaquerait lui-même; ce fut encore en vain qu'il représenta les grands avantages qu'on recueillerait si sir John Moore débarquait dans le Mondego, et marchait sur Santarem, pour couper la retraite à l'ennemi du côté d'Almeyda et d'Elvas. Sir Harry Burrard.

avait pris son parti : il ne voulut hasarder aucun mouvement précipité avec une armée incomplète dans chacune de ses branches. Il était le plus ancien de grade, il fallut se soumettre à sa volonté. Sir Arthur rejoignit son camp la même nuit, et ce qui se passa le jour suivant fournit la preuve qu'il ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures.

Tandis que Delaborde exécutait d'une manière digne de la réputation brillante qu'il avait acquise les ordres qu'il avait reçus de surveiller les Anglais et d'arrêter leurs progrès, Junot épuisait tous ses moyens pour mettre en campagne des troupes suffisantes afin d'assurer le succès d'une action générale avec l'armée anglaise. Dans ce but, on retira des garnisons de Lisbonne et des forteresses du voisinage toutes les troupes dont elles pouvaient se passer ; et les corps de Loison, de Thomières, de Kellermann, enfin celui de Delaborde, reçurent l'ordre de se concentrer, sans délai, dans les positions de Torres-Vedras. Cette mesure s'exécuta dans les journées du 18 et du 19, et le 20 l'armée fut organisée en deux divisions et en brigades. La première fut mise sous les ordres de Delaborde, la seconde sous ceux de Loison. Kellermann eut le commandement de la réserve, composée entièrement de grenadiers.

Ces dispositions terminées, Junot s'avança vers Vimiero, où il avait appris que l'armée anglaise était campée. Le village de Vimiero est situé au milieu d'une superbe vallée à travers laquelle coule le Maceira, et qui se trouve éloignée de la mer d'environ trois milles. De chaque côté, des collines s'élèvent à une hauteur considérable, principalement vers le nord, où une chaîne de sommités semble se détacher brusquement de la plaine. La grande route de Lourinha est tracée sur ces sommités, à travers les hameaux de Fontanel et de Ventoza; et à l'ouest se trouve un profond ravin au bas duquel est situé le village de Toledo. Au nord-est de Vimiero il y a aussi une espèce de plaine sablonneuse en forme de table élevée, partie stérile et partie couverte d'anbrisseaux, qui domine toute les approches du côté de Torres-Vedras. Elle est dominée sur ses derrières et vers l'ouest par une masse de montagnes qui occupent toute l'étendue entre la rive gauche de Maceira et la mer. Telle était la nature du terrain sur lequel bivouaquait l'armée anglaise. Voici en détail quelles étaient ses positions.

La plus grande partie de l'infanterie, composée des première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et huitième brigades, avec huit pièces d'artillerie, était postée sur la masse de mon-

tagnes dont nous venons de parler ; les généraux Fane et Anstruther avaient pris leurs positions sur la colline ou plateau élevé situé au sud-est, le premier avec ses voltigeurs et le cinquantième régiment, l'autre avec sa brigade entière : ces deux corps étaient soutenus par une batterie de six et une demi-batterie de neuf ; qu'on leur avait envoyées pendant la nuit. La grande route de Lourinha et les hauteurs qu'elle traverse étaient sans défense ; parceque l'eau manquant dans le voisinage, et sir Arthur ne voulant garder ses positions que jusqu'au point du jour, il ne jugea pas à propos d'y placer des troupes ; mais le village était entièrement occupé par la réserve, l'artillerie, et la cavalerie.

Le général Junot quitta sa position de Torres-Vedras le 20, à la chute du jour ; et après une marche longue et fatigante, à travers des défilés étroits, il arriva, vers les sept heures du matin, à environ une lieue et demie des avant-postes de sir Arthur. Le terrain qu'il occupait étant hors de la vue des Anglais, il forma sans être aperçu ses colonnes en ordre de bataille ; ce ne fut qu'après qu'il eût déployé sa cavalerie devant le détachement anglais qui observait la route de Lourinha que sir Arthur s'aperçut qu'il allait être attaqué. Mais comme il n'était pas homme à se laisser surprendre, il jugea à l'instant que l'at-

attaque principale serait dirigée vers l'endroit où il avait le plus de raisons de la craindre, et où sans contredit sa lignée présentait le côté le plus faible : il ordonna en conséquence aux brigades des généraux Ferguson, Nightingale, Auckland et Bowes de traverser successivement le ravin ; à l'aide de ces dispositions sa gauche se trouva en sûreté long-temps avant que les premiers coups de fusil partissent des avant-postes.

L'ennemi s'avança sur deux fortes colonnes soutenues et flanquées par des corps moins nombreux. La droite, composée d'environ six mille hommes, se porta sur la route de Lourinha ; et la gauche, forte de cinq mille, dirigea ses efforts vers le plateau. Les Français attaquèrent, comme ils le font toujours, avec une impétuosité extraordinaire ; les tirailleurs qui étaient postés sur la gauche du plateau furent vivement ramenés, et la tête de la colonne ennemie se présenta, presque sans obstacle, en face du cinquantième régiment, qui était en bataille. Le régiment la laissa arriver à une vingtaine de toises ; alors il ouvrit un feu meurtrier et se prépara à la charge. Les Français paraissaient vouloir d'abord soutenir le choc ; mais à peine les baïonnettes anglaises furent-elles croisées qu'ils commencèrent à chanceler : avant que la charge ne fût effectuée, ils se rompirent et prirent la fuite. Presqu'au même

instant le deuxième bataillon du quarante-troisième régiment était vigoureusement attaqué dans Vimiero par un des corps qui flanquaient la colonne. Ce régiment avait jeté une partie de ses soldats dans le cimetière et sur le chemin qui y conduit, tandis que le reste remplissait les maisons. Partout il supporta et repoussa bravement les efforts que fit l'ennemi pour le débarrasser. L'attaque que conduisit le général Delaborde, avec une bravoure remarquable, sur l'extrême gauche de la ligne anglaise eut les mêmes résultats : il fut repoussé principalement par les efforts des cinquante-deuxième et quatre-vingt-dix-septième régiments, après avoir essuyé une perte considérable.

En même temps le combat était très vif à la droite de l'armée, qui occupait les collines et la direction de la route de Lourinha. L'ennemi replia également les tirailleurs qui couvraient la ligne, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut en face des trente-sixième, quarantième et soixante et onzième régiments, où un feu terrible s'engagea à une distance si rapprochée que tous les coups portaient. Les troupes, renforcées par les vingt-neuvième et quatre-vingt-deuxième régiments, commencèrent à charger en poussant des cris épouvantables qui annonçaient aux Français le sort qu'on leur réservait ; mais ceux-ci étaient

des soldats d'une valeur éprouvée, ils tinrent ferme. Le choc fut affreux, tout le front de l'ennemi fut complètement détruit, et les cadavres des hommes qui le formaient furent trouvés à la même place que ceux-ci avaient occupée pendant l'action. Les Français furent mis en déroute, et poursuivis avec impétuosité; ils laissèrent sur le champ de bataille six pièces de canon : ils essayèrent de les reprendre au moment où les soixante-dixième et quatre-vingt-deuxième régiments se reposaient de leurs fatigues dans la vallée; mais ces régiments se retirèrent à peu de distance sur un tertre élevé, d'où ils ouvrirent un feu qui produisit les plus grands effets; et, chargeant de nouveau, ils culbutèrent tout ce qui se trouvait devant eux.

Les Français combattirent dans cette journée comme des soldats habitués à vaincre, et qui n'ont point encore éprouvé de défaite. Les grenadiers de la réserve sur-tout firent des prodiges de valeur; on les vit s'avancer avec calme sous le feu de la mousqueterie et du canon, et ne lâcher pied que lorsque les baïonnettes anglaises les précipitaient en bas des collines.

Après un carnage sans exemple, et sur-tout dans une armée si nombreuse, l'ennemi fut enfin débusqué de tous les points. Sur treize mille hommes que les Français mirent en ligne, quatre

mille restèrent sur le terrain. On leur fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait plusieurs généraux et officiers supérieurs. Les Anglais perdirent sept cent quatre-vingt-trois hommes, au nombre desquels se trouvait le lieutenant-colonel Taylor, commandant le vingtième régiment de dragons-légers. Il fut tué à la tête d'un escadron au moment où il faisait une charge brillante. Cet escadron, après avoir causé les plus grands ravages dans les rangs de l'infanterie française, se trouva soudainement enveloppé par une brigade entière de cavalerie.

La bataille était à peine commencée, lorsque sir Harry Burrard, suivi de son état-major, parut sur le lieu de l'action. Sir Arthur Wellesley lui proposa naturellement de prendre le commandement de l'armée et la responsabilité de ce qui allait arriver ; mais sir Harry avait trop de pénétration pour ne pas concevoir que l'exécution des plans arrêtés ne pouvait être mieux confiée qu'à celui qui en était l'auteur. En conséquence il refusa d'y intervenir jusqu'à ce que les résultats de la bataille fussent connus ; et il ne prit sur lui de diriger les opérations futures que lorsque la défaite de l'ennemi fut certaine. Dans cette conjoncture importante sir Arthur Wellesley lui représenta dans les termes les plus

pressants que le moment était venu d'agir vigoureusement, et que tandis qu'une partie de l'armée poursuivrait l'ennemi, l'autre s'avancerait par le chemin le plus court sur Torres-Vedras. Il faisait remarquer qu'inévitablement ce mouvement couperait la route de Lisbonne aux Français, ou les placerait entre deux feux, ou bien les forcerait de commencer une retraite ruineuse par la route d'Alenquer et de Villa-Franca. Il lui rappelait encore qu'il ne manquait ni de munitions ni de provisions; que ses soldats étaient pleins d'ardeur; que leur discipline était excellente, tandis que l'ennemi se trouvait découragé, fatigué par les longues marches, et presque désorganisé. Il appuya sur toutes ces considérations avec chaleur, et avec l'éloquence et la clarté qui le distinguent : mais il était difficile d'ébranler la détermination de sir Harry; il s'était déjà décidé à ne pas quitter Vimiero jusqu'à ce que sir John Moore fût arrivé, et il ne pensait pas que les résultats de la journée dussent changer ses déterminations. Il se rejetait toujours sur le manque de cavalerie et sur l'état des chevaux du train, que les derniers événements n'avaient pas contribué à améliorer. En un mot il était résolu à ne pas agir avec précipitation, et les troupes anglaises furent condamnées au repos.

CHAPITRE VI.

L'armée anglaise, sous les ordres de sir Harry Burrard, reste inactive. — Le général Kellermann arrive à Vimiero avec des propositions. — Sir Hew Dalrymple prend le commandement, et entre en arrangement avec Kellermann. — Des difficultés s'élèvent sur la manière de disposer de la flotte russe ; on se prépare à recommencer les hostilités. — Arrivée du corps de sir John Moore. — Junot consent à ce que les deux amiraux arrangent la contestation qui s'est élevée entre eux. — La convention de Cintra est blâmée par les Portugais et les Espagnols. — Almeida et Elvas sont abandonnées. — Les Anglais entrent à Lisbonne ; joie des habitants. — Le corps de Caraffa est rendu à la liberté et armé de nouveau. — L'armée française fait voile pour la France, et la flotte russe est conduite en Angleterre.

On a vu précédemment que dans le nombre des motifs qui engagèrent sir Harry Burrard, soit avant, soit après la victoire de Vimiero, à arrêter la marche de l'armée anglaise sur Lisbonne, le plus plausible était le retard de l'armée de sir John Moore qu'il attendait d'un jour à l'autre avec un renfort de dix mille hommes. Ce corps, auquel l'auteur avait l'avantage d'être attaché, s'embarqua à Portsmouth le 31 juillet ; mais une suite de vents contraires ne lui permit d'arriver dans la baie de Mondego que le 14 août. Il arrivait aussi dans un moment où les chefs de l'armée anglaise étaient trop occupés

pour donner à ses mouvements une attention particulière ; et en conséquence il devint essentiel d'entrer immédiatement en communication avec eux, et de s'entendre sur la manière d'employer ce corps et de le préparer à agir.

Ayant appris par quelques bâtimens côtiers que la droite de l'armée anglaise était en position à San - Martinho, sir John Moore me fit l'honneur de m'envoyer dans cet endroit, afin de communiquer à sir Arthur Wellesley ou à sir Harry Burrard la nouvelle de son arrivée. Je m'embarquai en conséquence sur une frégate légère, avec l'espoir d'être rendu à ma destination le jour suivant ; mais dans la matinée du 20 le vent tomba et, ce qui était plus inquiétant encore, l'état du ciel et de l'atmosphère annonçait que le calme durerait long-temps. Dans ces circonstances je ne jugeai pas prudent de rester plus long-temps à bord, et je fis préparer une embarcation pour me conduire à la rame, pendant un trajet de douze lieues, au village de Nazareth, où je débarquai peu après le lever du soleil.

Ce ne fut pas sans difficultés, et sans perdre des moments bien précieux, que je parvins à me procurer un guide et des moyens de transport ; je fis pourtant presque la moitié du chemin à pied : je n'atteignis malheureusement

Vimiero que le 24, trois jours après la bataille, et dans un moment où, selon les apparences, la campagne était finie, et les projets de guerre suspendus, car je trouvais les chefs de l'armée vivement occupés à une négociation dont je vais tracer l'origine et la fin.

Sir Harry Burrard, par suite de son système de temporisation, restait inactif dans ses positions de Vimiero, lorsque dans la journée du 22 sir Hew Dalrymple arriva de Gibraltar pour prendre le commandement en chef de l'armée. Celui-ci ignorait tout à-la-fois la situation de cette armée, l'état du pays, et les moyens et les ressources de l'ennemi; il ne pouvait former d'autre jugement sur les mesures qu'il convenait de prendre que celui que ses prédécesseurs lui suggéreraient: mais encore lui fallait-il le temps nécessaire pour recueillir les informations dont il avait besoin; et avant qu'il n'eût pris un parti définitif il arriva un événement qui donna une autre direction à ses idées.

Dans la soirée du jour où sir Hew arriva au camp on découvrit un détachement de cavaleries avançant sur la route par laquelle l'ennemi avait effectué sa retraite. Les grand'gardes se mirent incontinent sous les armes; et l'alarme, si l'on peut appeler ainsi la sensation qu'elles éprouvèrent momentanément, cessa bientôt lorsqu'on

apprit que ce détachement escortait un parlementaire. On le retint aux avant-postes jusqu'à ce qu'on eût fait part au quartier-général de son arrivée. On envoya auprès de lui pour savoir l'objet de sa mission; l'officier qui le commandait annonça qu'il accompagnait le général Kellermann envoyé par le général Junot en vertu d'une résolution prise entre lui et ses généraux dans un conseil de guerre tenu le matin; que ce général était porteur de propositions pour une suspension d'armes qui devait être le prélude d'un traité définitif concernant l'évacuation du Portugal.

On a interprété de différentes manières l'effet que les propositions du général Kellermann produisit dans le camp. Quelques uns ont prétendu qu'elles furent reçues avec une satisfaction générale; et que même sir Arthur Wellesley, voyant qu'on avait laissé échapper le moment d'agir, les avait approuvées; d'autres soutiennent au contraire qu'il s'opposa vivement à ce qu'on les acceptât. Quoi qu'il en soit, Kellermann fut conduit auprès de sir Hew Dalrymple avec toutes les marques de respect possibles, et après une conférence de quelque durée, un armistice de quarante-huit heures fut conclu. Cet acte fut le précurseur de négociations plus importantes.

Kellermann fit preuve d'un tact admirable en

exagérant sous toutes les formes possibles la force et les ressources de l'armée française; il déclara d'abord que son général était décidé à n'accepter aucune condition qui pourrait jeter la moindre défaveur sur l'honneur des armes de sa nation, et que dans le cas où les choses seraient poussées à l'extrémité il était déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Lisbonne. Il fit ensuite diverses propositions, comme venant de lui directement, car il donnait sérieusement à entendre qu'il n'avait aucun pouvoir de conclure un traité, que sa mission se bornait à stipuler un armistice, et à s'assurer si les Anglais étaient disposés à entrer en négociation. Toutefois, dans le courant de la conversation, sa mémoire ou son respect pour la vérité le trahit, car il exhiba un document qui l'autorisait à agir comme il l'entendrait; et il engagea sa parole d'honneur que le commandant en chef sanctionnerait tous les engagements qu'il pourrait prendre.

La principale base de la négociation était l'évacuation de tout le Portugal, y compris les forts d'Elvas et d'Almeida, où les Français tenaient garnison. L'ennemi n'y consentait qu'aux conditions suivantes : 1° que l'armée française ne pourrait être considérée, sous aucun prétexte, comme prisonnière de guerre; 2° que les troupes seraient transportées en France avec leurs armes,

bagages, et tout ce qui leur appartenait, et qu'elles seraient libres de servir ensuite dans la péninsule ou ailleurs, si on jugeait à propos de les employer ; 3° que tout individu français, portugais, ou étranger allié de la France, qui resterait en Portugal après le départ de l'armée, ne serait nullement inquiété, soit à cause des opinions qu'il aurait manifestées, soit à cause de la conduite qu'il aurait tenue pendant le séjour des Français ; qu'il serait libre, s'il le désirait, de réaliser sa fortune et de quitter le Portugal dans le terme d'un an ; 4° que le port de Lisbonne serait déclaré neutre, et que la flotte russe qui y était à l'ancre jouirait des privilèges de la neutralité ; enfin que tous les chevaux attachés à l'armée, tant ceux de l'artillerie et de la cavalerie que de l'état-major, seraient transportés en France avec les troupes.

Lorsqu'on connut ces propositions et qu'on apprit qu'elles avaient été conditionnellement acceptées, l'indignation de tous les rangs et de toutes les classes de l'armée fut au comble ; il n'y eut pas un seul individu qui ne jugeât que Junot sentait sa position désespérée, et que sa conviction à cet égard pouvait seule l'avoir porté à traiter de l'évacuation. Au reste on pensait généralement que les conditions qu'il cherchait à obtenir étaient absolument inadmissibles ; mais

ce qui excita davantage la colère des rangs subalternes fut l'impudente demande de stipuler pour que la flotte russe se retirât sans être molestée. On vit de suite que l'introduction de cet article par le général en chef avait deux buts; qu'il désirait tout à-la-fois faire oublier à son maître la disgrâce que ses armes venaient d'essuyer et se concilier la bienveillance de l'autocrate russe en lui conservant son escadre : mais on espéra avec raison que l'amiral anglais, qui devait être consulté à ce sujet, ne consentirait jamais à une condition qui dérogeait tellement à la dignité du pavillon britannique. Le mécontentement général ne portait pas seulement sur les détails de la convention : on murmurait de toute part contre cet excès de prudence qui avait interrompu le succès d'une armée victorieuse au milieu de sa brillante carrière; on regrettaît que l'arrivée des nouveaux chefs n'eût pas été retardée jusqu'à la fin d'une campagne commencée sous de si heureux auspices. Tandis que la partie la plus nombreuse de l'armée s'exprimait ainsi, l'autre, tout en se plaignant qu'on n'eût pas mieux profité de la victoire du 21, était néanmoins disposée à considérer dans les circonstances actuelles la négociation sur laquelle on délibérait comme très prudente; elle trouvait que c'était un résultat assez beau de délivrer le

Portugal de la présence des troupes françaises, quoique celles-ci eussent la faculté de reparaitre sur tout autre point du théâtre de la guerre. Elle ne doutait pas que la campagne n'apportât d'autres avantages encore, si elle était continuée, mais elle voyait dans la perte de temps que causerait la reprise des hostilités des maux que tout les succès possibles ne pourraient compenser. En outre il n'était pas improbable que les Français, occupant les positions de Torres-Vedras, étant maîtres de Lisbonne, et ayant des garnisons dans Elväs et Almeida, ne prolongeassent la continuation de la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des renforts de l'Espagne; car bien que les espérances qu'ils avaient conçues sur la soumission de ce royaume ne fussent plus les mêmes, on ne prévoyait guère ce qui était arrivé. L'été aussi tirait à sa fin, les ressources que présentait le pays étaient épuisées, et il ne serait pas facile de recevoir périodiquement des approvisionnements de l'Angleterre: toutes ces raisons firent approuver les articles de la convention, à l'exception toutefois de ce qui était relatif à la flotte russe, attendu qu'on ne voyait pas la nécessité de traiter avec l'amiral qui la commandait par l'intermédiaire d'un général français.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre la conclusion de l'armistice et le retour du courrier

expédié à sir Charles Cotton, avec la copie de la convention, tout resta dans un état de tranquillité parfait. Les officiers de tous rangs se réunissaient et s'occupaient de l'avenir. Des dépêches plus ou moins importantes arrivaient de différents endroits du royaume. Parmi les sujets de conversation qu'on traitait au quartier-général, le plus sérieux était relatif aux plans que, selon les probabilités, les Français adopteraient après s'être concentrés dans les environs de Burgos. On pensait généralement qu'ils se borneraient à garder leurs positions jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des renforts de France. Il était ensuite question de la série d'opérations que l'armée anglaise exécuterait pour les expulser de la péninsule, car il n'était pas probable qu'elle restât oisive après l'évacuation du Portugal. Mais que ferait-on? comment agirait-on? On répondait que, quels que fussent les plans qu'on adoptât, la Catalogne et le sud de l'Espagne présentaient à une armée anglaise de nombreux avantages qu'elle ne rencontrerait pas dans les Asturies ou dans la Galice : ces dernières provinces, dont le sol est stérile et montagneux, ayant déjà essuyé pendant quelque temps les calamités de la guerre, il ne s'y trouvait plus de fourrages, et les autres ressources étaient presque entièrement épuisées. Il n'en était pas ainsi de la Catalogne, qui, assurait-on, était

abondamment pourvue d'approvisionnements de toute espèce, et dont les habitants étaient d'une bravoure à toute épreuve. On espérait pouvoir y envoyer une armée détachée, en supposant qu'on ne pût pas en faire le théâtre des opérations principales. Enfin la situation actuelle et future du Portugal servait encore d'aliment à ces discussions amicales. On savait que la junte d'Oporto avait manifesté le désir d'établir dans cette ville le siège du pouvoir exécutif, et que l'évêque qui la présidait avait été encouragé, même par des agents anglais, à se déclarer le chef du gouvernement; mais sir Hew Dalrymple s'y opposa de la manière la plus formelle. Il déclara que sa volonté était de rétablir la régence telle qu'elle avait été instituée par le prince avant son départ pour le Brésil, et manifesta son mécontentement de la conduite des personnes qui s'étaient permis, de leur propre autorité, de faire naître des espérances contraires. Il arriva aussi à la même époque des dépêches de Castanos, faisant connaître le dessein qu'il avait de marcher immédiatement sur Madrid, et le besoin d'être instruit de l'expulsion des Français du Portugal, ainsi que de l'approche de l'armée anglaise, pour agir de concert. Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur ces sujets, qui, quoique fort intéressants alors, ne le sont plus beaucoup aujourd'hui.

Les esprits étaient fort inquiets, lorsque le 26 on reçut un courrier de sir Charles Cotton qui refusait formellement d'adhérer à l'article de la convention relatif à la neutralité du Tage et au traitement qu'on réservait à la flotte russe. Il est impossible de se former une idée de la satisfaction que cette nouvelle répandit par-tout. On assurait que les Français étaient extrêmement contrariés de ce refus; on n'avait pas le moindre doute sur le renouvellement des hostilités, surtout l'armée ayant reçu l'ordre de se préparer à se mettre en marche le lendemain matin. Dans quarante-huit heures l'armistice expirait, et les opérations recommenceraient : toute l'armée en était si convaincue qu'elle s'attendait à chaque instant à voir exécuter le plan que je vais expliquer.

La flotte qui amenait sir John Moore et sa division venait d'être signalée. Rien n'était plus important, dans le moment actuel; et bien que le temps ne fût pas favorable, il n'y avait pas de motif de craindre que, dans le mois d'août, le vent continuât long-temps à souffler avec violence. Aussitôt que cette division serait débarquée, elle devait marcher sans délai sur Torres-Vedras et occuper ce poste important, que l'ennemi venait de quitter pour prendre position à Cabeza. Pendant que ce mouvement s'opérerait

sir Arthur Wellesley, à la tête de ses corps d'armée, devait s'avancer, en laissant sur sa gauche la route de Ramalhal à Bucellas, afin de tourner les hauteurs de Gabeza et de menacer Lisbonne, tandis que l'armée portugaise côtoyant la mer gênerait l'ennemi par l'occupation de Mafra. Par suite de ces arrangements on prévoyait, ou que les Français seraient forcés de combattre dans leurs retranchements avec le désavantage d'être assaillis de trois côtés, ou que s'ils se retiraient sur Lisbonne ils se trouveraient renfermés dans cette ville et forcés de se rendre à discrétion. Tout cela dépendait de la décision que prendrait Junot en apprenant le refus de l'amiral ; et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le colonel Murray, quartier-maître-général en second, et le capitaine Dalrymple, secrétaire militaire du commandant en chef, allèrent lui notifier la résolution de l'amiral Cotton.

L'espoir que cet incident subit avait fait naître ne fut pas de longue durée, Junot connaissait trop bien sa propre faiblesse et la force de son ennemi pour rompre une négociation qui lui était si favorable ; il consentit à ce que les deux amiraux s'arrangeassent entr'eux pour ce qui concernait la flotte, et le traité définitif fut signé avec aussi peu de contrainte que s'il n'y avait pas eu de vaisseaux russes dans le Tage. Ainsi, dans

le court espace de dix-sept jours, la campagne fut terminée. Le Portugal, qui, lorsqu'elle commença, était aux pieds des vainqueurs, recouvra inopinément son indépendance, et reprit le rang qu'il occupait parmi les nations.

L'agitation que ces arrangements avaient produite commençait à se calmer, lorsque de nouvelles inquiétudes partirent d'un point où on devoit le moins les craindre. Les Portugais, bien qu'ils eussent eu le soin de s'éloigner le plus possible de leurs alliés tant qu'il y avait du danger ou que les choses étaient incertaines, s'empressèrent, aussitôt qu'ils virent la tournure que prenaient les affaires, d'y intervenir d'une manière aussi désagréable qu'inattendue. Dès que la victoire se fut déclarée pour les Anglais, le général Freire, qui avait refusé de se joindre à sir Arthur Wellesley, fit marcher ses troupes sur Lisbonne, et déclara à sir Hew Dalrymple, le jour qui suivit la conclusion de l'armistice, combien il était mécontent des conditions du traité définitif. Il se plaignait amèrement du dédain qu'on avait manifesté pour la nation portugaise en stipulant, sans en référer à la junte d'Oporto ou à toute autre autorité, que personne ne serait inquiété pour la conduite qu'il aurait tenue pendant l'usurpation. Sir Hew répliqua que la convention étant purement militaire, il n'avait pu être ques-

tion des gouvernements portugais et anglais, et observa d'ailleurs qu'il n'existait point de gouvernement de fait en Portugal ; car bien que la junta d'Oporto se fût attribué une puissance supérieure sur les autres juntas, et que les Portugais eussent même reconnu son autorité, il ne pouvait voir d'autre gouvernement légitime que la régence établie par le prince: il convint toutefois que Freire était fondé à ne pas la reconnaître maintenant qu'elle était corrompue par le mélange des Français et des partisans de la France. Néanmoins il invita le général Freire à lui remettre par écrit les observations qu'il avait à faire sur le traité, et lui promit d'y donner toute son attention quand on en discuterait les articles.

Cette difficulté était à peine apaisée, lorsque les commandants espagnol et portugais qui bloquaient les forteresses d'Elvas et d'Almeida en élevèrent d'autres non moins sérieuses. Elvas avait été pendant long-temps irrégulièrement investie par des bandes de paysans armés, dont les prouesses s'étaient bornées à empoisonner deux fontaines où la garnison abréuvait son bétail, et à tailler en pièces les maraudeurs éparpillés dans les environs de la ville; tout-à-coup le général espagnol Galluza, commandant par *interim* l'armée d'Andalousie, au mépris des ordres supérieurs qu'il avait reçus de se rendre sans délai

en Castille, et ignorant peut-être qu'on traitait de sa reddition, avait jugé à propos de la bloquer. Bien que les Portugais qui étaient devant Almeida fussent, ainsi que leurs camarades qui se trouvaient plus rapprochés de Lisbonne, très mécontents de la capitulation, on leur persuada aisément de vaincre leur déplaisir; la forteresse fut débloquée et la garnison française, protégée par un détachement anglais, se mit sans obstacle en route pour Oporto. Il n'en fut pas ainsi à Elvas : un régiment anglais qui était destiné à prendre possession des ouvrages avancés étant arrivé dans le camp espagnol, le général Galluza refusa positivement de le laisser passer outre. Il prétendit que le corps qu'il commandait devait avoir les privilèges d'une armée assiégeante, et protesta que les troupes françaises de la garnison ne dépasseraient pas les fossés sans avoir posé leurs armes et sans être considérées comme prisonnières de guerre. Ni le colonel Ross, qui agissait en qualité de commissaire, ni le bataillon qu'il avait avec lui ne purent faire changer d'opinion à Galluza. L'officier anglais se hâta d'informer sir Hew de ce qui se passait; celui-ci justement irrité déclara d'abord qu'il retirerait toute espèce de secours aux Espagnols, et cesserait toute correspondance avec eux, s'ils se refusaient plus long-temps à l'exécution de l'article

du traité qui concernait cette forteresse. Il s'apaisa cependant et consentit à envoyer le colonel Graham à Elvas avec des pleins-pouvoirs pour terminer le différent avec le général espagnol. Il remit de plus à ce colonel dix mille dollars pour appuyer ses arguments, en cas qu'on y résistât ; et pour dernière ressource il lui donna l'ordre de se rendre à Madrid, et de présenter un rapport circonstancié de cette affaire au gouvernement. Tout en prenant ces mesures, sir Hew Dalrymple se trouvait trop offensé pour en rester là : il ordonna à une division d'infanterie et à deux escadrons de cavalerie, commandés par sir John Hope, de traverser le Tage, de se porter dans une attitude menaçante sur Elvas, et, en cas que les choses fussent poussées au pis, d'exécuter par la force les termes de la convention. Heureusement pour tous une intervention de cette nature fut inutile. Les Espagnols, convaincus par la puissance des arguments du colonel Graham que, loin qu'on dût attendre aucun bien de la violation d'une convention, quelque imprudente qu'elle fût d'ailleurs, il ne pouvait en résulter que beaucoup de mal, consentirent à la fin au départ de la garnison avec armes et bagage, elle se rendit comme celle d'Almeida au lieu fixé pour son embarquement, escortée par un détachement de troupes anglaises.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici le sort qui fut réservé finalement aux soldats de ces garnisons. Dans tous les lieux de leur passage ils furent assaillis par les huées et les outrages d'une population furieuse; et ce ne fut pas sans les plus grandes difficultés que les escortes parvinrent à les garantir des violences dont ils étaient menacés. Toutefois ils atteignirent leurs bâtimens; mais la garnison d'Almeida, destinée à s'embarquer à Oporto, éprouva avant d'avoir pu lever l'ancre un accident qui lui fut fatal. Un caisson militaire qu'on transportait à bord étant tombé s'ouvrit, et quelques vases sacrés s'en échappèrent. Il ne fut plus possible alors d'arrêter la fureur de la populace. Les bâtimens furent envahis, les Français désarmés, leurs bagages portés à terre et pillés. Lorsqu'il fut prouvé que sous le nom de propriétés individuelles on allait transporter au loin les objets enlevés aux églises du royaume, la vie des soldats courut un danger imminent. Cependant les autorités portugaises et les officiers anglais qui se trouvaient sur les lieux obtinrent que le peuple s'abstiendrait de toute violence; mais il n'y eut pas moyen de parler de départ: les soldats au nombre de quatorze cents furent traités comme prisonniers de guerre.

Sur ces entrefaites une division de l'armée

anglaise, sous les ordres du lieutenant-général sir John Hope, entra dans Lisbonne et prenait possession du château et des casernes; elle fut saluée par des acclamations et des bénédictions unanimes. Tous les habitants, depuis le hidalgo jusqu'au mendiant, s'efforçaient de témoigner aux Anglais leur gratitude et leur affection: Les fenêtres étaient garnies de femmes qui jetaient des fleurs sur les soldats et agitaient leurs mouchoirs en signe d'amitié, tandis que les hommes formant la haie de chaque côté des rues faisaient retentir l'air des cris: Vivent les Anglais! mort aux Français! Mais le spectacle le plus intéressant fut la mise en liberté des Espagnols détenus à bord des pontons; elle s'effectua le lendemain de l'entrée des Anglais dans Lisbonne.

Pour rendre cette cérémonie aussi imposante que possible, il fut arrêté qu'elle serait publique et que tout le monde en serait prévenu. En conséquence la foule fut sur pied dès le matin. Les Espagnols à qui on avait rendu leurs armes et leurs uniformes se réunirent au nombre de quatre-mille sur une grande place nommée le Campo d'Ourique, où ils se formèrent en bataillon carré, ayant au centre leurs généraux et autres officiers supérieurs. Le général Beresford, à qui les détails de cette cérémonie étaient confiés, se rendit sur cette place accompagné d'un

nombreux état-major. S'étant placé au-devant de la ligne, il salua d'abord le général espagnol, puis sa troupe, et présenta au premier avec grace et dignité une superbe épée. Dans un discours animé et persuasif, il engagea les soldats à accepter leurs armes du roi d'Angleterre, et à ne les poser que lorsque la cause de Ferdinand VII, de l'Europe et de l'humanité aurait triomphé. Cette harangue était à peine terminée, qu'elle fut couverte par les vivats prolongés des soldats et des habitants, tandis que le bruit des canons et des fanfares retentissait d'un bout à l'autre de Lisbonne. Lorsque le tumulte fut apaisé, le général espagnol, visiblement animé des sentiments les plus généreux, se hâta de répondre. Quoiqu'il parlât d'abondance, son discours eut toute la vigueur que les circonstances exigeaient. Il adressa ensuite à ses troupes le langage du patriotisme le plus pur, les exhortant à ne jamais oublier cette journée glorieuse, et leur déclarant que si les peuples de la péninsule cessaient jamais d'avoir pour l'Angleterre l'amour et le respect que l'opprimé doit à son libérateur, ils se montreraient indignes de l'amélioration que venait d'apporter à leur sort l'assistance des Anglais. Les troupes se retirèrent ensuite, et la matinée se termina par un déjeuner où les officiers espagnols s'enivrèrent tellement de joie et de vin, qu'on les

vit danser des walses et des fandangos dans leur équipement complet.

Les réjouissances finies, on ne fut pas peu embarrassé de savoir comment on disposerait de ces soldats. Dépourvus d'argent et de munitions, il était évident qu'ils ne pouvaient agir efficacement à moins que l'administration anglaise ne vînt à leur secours, et sir Hew Dalrymple ne se croyait pas suffisamment autorisé à faire de pareilles avances. Cependant, après y avoir long-temps réfléchi, il se détermina à faire les fonds pour plusieurs jours de paye et à fournir vingt mille piastres, des munitions de toutes espèces, des armes, et des chevaux. Il fut d'abord question de les diriger sur Badajoz, dans les environs de laquelle se trouvaient les régiments auxquels ils appartenaient. Elles se préparaient à s'y rendre, lorsqu'il arriva deux députés de la Catalogne dont les représentations firent abandonner ce plan : ils démontrèrent au général anglais la nécessité d'envoyer des troupes dans leur province, surtout de la cavalerie, attendu que leur armée, forte de quarante mille hommes de pied, bien qu'elle pût faire face à l'ennemi dans les montagnes, n'osait se montrer dans les plaines, à cause de cinq ou six cents hommes de cavalerie française. Ils suppliaient en conséquence le général anglais d'envoyer par mer un corps de mille che-

vaux et dix mille fantassins, l'assurant que leur arrivée occasionnerait une levée en masse dans toute la province, particulièrement à Barcelonne et dans les grandes villes, que la présence seule d'une force supérieure ennemie tenait sous le joug. Quelque judicieuses que fussent les raisons des députés, quelque sage qu'eût été la conduite de sir Hew Dalrymple en y acquiesçant, il ne trouvait pas ses instructions assez étendues pour satisfaire à cette demande : cependant, comme les Espagnols étaient à sa disposition, et qu'il avait le droit de les employer ainsi qu'il le jugerait convenable, il les mit à la disposition des députés catalans, qui s'embarquèrent avec eux quelques heures après pour regagner leur pays.

Tandis que ces mesures s'exécutaient, on préparait tout ce qui était nécessaire au départ des troupes françaises. Les garnisons qui étaient disséminées dans l'intérieur, ainsi que celles du château de Lisbonne et des forts à l'embouchure du Tage, reçurent l'ordre de se rendre à Oporto, d'y former un camp, et de s'embarquer aussitôt que les vaisseaux seraient prêts à les recevoir. Une foule de discussions et de difficultés s'éleva sur l'exécution de l'article de la convention de Cintra qui concernait le bagage de l'armée. Le peuple exigeait naturellement que ceux qui avaient pillé ses églises, ses musées, et même les

maisons particulières n'emportassent pas leurs dépouilles, sous le prétexte qu'elles étaient leur propriété; tandis que les Français s'opposaient à ce qu'on fouillât leurs caissons et leurs malles. Il n'était pas facile au général anglais de concilier ces extrêmes : d'un côté il sentait bien, quelles que fussent les expressions du traité, que l'esprit de cet acte n'allait pas jusqu'à sanctionner le péculat et les nombreux vols des Français, comme il le représenta clairement au général Junot; et d'un autre côté il voyait l'impossibilité de s'assurer si ce qu'on indiquait comme provenant de pillage l'était réellement, et de constater l'identité des objets soi-disant volés. Dans cette occurrence, il adopta le seul parti raisonnable qui fût en son pouvoir : il nomma un comité d'enquête auquel on soumit toutes les réclamations; et la quantité d'objets restitués aux véritables propriétaires, d'après ses décisions, fut immense.

Nous ne quitterons point ce sujet de la convention de Cintra, sur la sagesse ou l'inconvenance de laquelle nous ne nous prononcerons en aucune manière, sans faire connaître au lecteur l'impression que la première nouvelle en produisit à Londres. Voici ce qu'on m'écrivait de cette ville.

« La satisfaction qu'a fait naître chez nous la

« glorieuse conduite et les succès de sir Welles-
« ley vient d'être empoisonnée par la nouvelle
« d'une convention supposée qui aurait pour
« résultat, si elle était véritable, d'assurer aux
« Français plus d'avantages qu'ils n'auraient pu
« en retirer de la victoire la plus complète ; et
« cependant leur position était celle-ci : dix mille
« hommes pressés de toute parts par non moins
« de trente-quatre mille hommes anglais et por-
« tugais.

« 1° Cette convention porte en titre une re-
« connaissance de Bonaparte comme empereur
« des Français.

« 2° Elle assure la retraite d'une armée enne-
« mie qui n'avait aucun moyen d'échapper.

« 3° Elle donne à la France le mérite vis-à-vis la
« Russie de lui avoir conservé une flotte, tandis
« qu'en réalité elle ne pouvait rien pour le salut
« de cette flotte.

« 4° C'est un don gratuit que nous faisons d'une
« flotte à un ennemi ; c'est reconnaître à la Rus-
« sie le droit de neutralité dans cette partie du
« Portugal ; droit qui, en supposant qu'il ait pu
« exister un seul instant dans un port occupé par
« une armée française, cessait de fait, sans pou-
« voir être réclamé, par la nomination de Junot
« comme lieutenant de Bonaparte en Portugal :
« c'est nous imposer nous-mêmes l'obligation de

« consacrer une flotte à surveiller un port qui
« nous appartient, tandis qu'en attendant seu-
« lement quarante-huit heures l'ennemi était en
« notre pouvoir.

« 5° C'est rendre à la France l'usage immédiat
« d'une armée dont elle n'aurait pu se servir sans
« envoyer un secours pour la dégager; c'est en
« outre garantir à cette armée, sous le nom de
« propriété particulière, tout ce qu'elle a pu pil-
« ler en Portugal.

« 6° C'est donner à la France le mérite de pro-
« téger ceux des Portugais qui ont trahi leur sou-
« verain, tandis qu'il en résulte pour nous la dé-
« faveur de laisser nos alliés exposés aux attaques
« d'une flotte dont la France a eu le crédit et les
« moyens d'assurer la conservation. L'Espagne et
« l'Europe pourront-elles penser que cette con-
« vention est la conséquence d'un triomphe de
« nos armées? y verra-t-on la preuve d'un revers
« essuyé par la France?

« 7° Enfin on pourrait voir dans tout ceci un
« complot adroit dont le résultat serait d'avoir
« amené l'Angleterre à faire un puissant effort
« dans le seul but d'assurer à une puissance vain-
« cue le rôle de protectrice d'une autre puissance
« ennemie des Anglais devenus l'instrument dont
« on se servirait pour transporter une armée
« d'une position où sa perte était infaillible dans

« une autre position où elle pût agir avec avantage. »

Enfin, lorsque l'approvisionnement des transports fut achevé, l'armée française commença à s'embarquer. Pour effectuer cette opération, elle se forma en trois divisions; la première soutenue par les deux dernières, et toutes couvertes par les troupes anglaises. Avant le milieu de septembre elle avait quitté le Tage.

La flotte russe, en conséquence des arrangements pris entre les amiraux sir Charles Cotton et Siniavin, fut envoyée en Angleterre, et ses marins transportés sur les côtes de la Russie : les vaisseaux dont elle se composait furent toutefois considérés non comme légalement pris, mais comme un dépôt qui serait restitué six mois après la pacification générale. Du reste il était très important, dans les circonstances actuelles, de s'assurer de cette flotte; mais comme la Russie manifestait déjà l'intention de rompre avec la France, il aurait peut-être mieux valu chercher à tirer parti de ces vaisseaux en les consacrant définitivement au service de la marine anglaise.

CHAPITRE VII.

Sir Hew Dalrymple est rappelé, et sir Arthur Wellesley obtient un congé pour aller en Angleterre. — Sir Harry Burrard cède le commandement à sir John Moore. — On se prépare à entrer en Espagne. — Marche par l'Alentejo à Villa-Viciosa. — L'armée arrive à Elvas et se rend à Badajoz. — Différence du caractère espagnol et portugais. — Le colonel Lopez reçoit des dépêches de Castanos. — Mérida; ses antiquités. — État de l'agriculture dans ses environs.

Pendant que les événements que je viens de raconter s'accomplissaient, des changements, dont quelques uns étaient de la plus haute importance, s'opéraient dans l'armée anglaise. En premier lieu sir Hew Dalrymple fut rappelé, et son rappel fut accompagné de circonstances qui faisaient supposer que la cour de Londres n'était pas satisfaite du résultat des deux dernières victoires; ensuite sir Arthur Wellesley, au grand regret des Anglais qui étaient en Portugal, obtint un congé et retourna en Angleterre : son exemple fut suivi par quelques officiers de tous grades. En conséquence le commandement fut dévolu à sir Harry Burrard, sans qu'on pût imaginer l'usage qu'il en ferait. Tout-à-coup les démonstrations et les préparatifs de guerre cessé-

rent ; on resta dans l'inaction la plus complète, sans songer à autre chose qu'à se divertir et à profiter des agréments qu'offrait Lisbonne.

Toutefois un tel état de choses ne pouvait durer long-temps. Le bruit se répandit que la présence de sir Harry à l'armée ne serait pas de longue durée, et qu'aussitôt qu'il jugerait convenable de retourner en Angleterre la campagne s'ouvrirait d'une manière active. Ce bruit n'était pas sans fondement. La santé de ce général ne lui permettant pas de souffrir les fatigues et les privations de la guerre, il demanda et obtint la permission de se retirer. Le commandement revenait alors de droit à sir John Moore ; celui que les troupes, après sir Arthur Wellésley, aimaient et respectaient davantage : il serait impossible d'exprimer la satisfaction qu'en éprouva l'armée, et l'activité qu'elle déploya quand elle connut ces arrangements. On parla ouvertement alors de s'avancer vers l'Espagne, et toutes les dispositions furent prises pour exécuter ce projet.

On a vu dans un des chapitres précédents que Joseph quitta Madrid en toute hâte lorsqu'il apprit la capitulation de Dupont. Il n'avait joui que pendant le court espace de deux jours de l'autorité souveraine lorsqu'il fut contraint de se dépouiller de sa puissance et de descendre du théâtre où il l'avait exercée. Tous les détachements

qui étaient disséminés dans les provinces du nord et del'est furent rappelés. On ne laissa dans les forteresses que de faibles garnisons, et on établit çà et là quelques postes pour observer les Espagnols et donner avis de leurs mouvements. Le gros de l'armée, qui s'élevait à quarante ou cinquante mille hommes, se concentra dans la Navarre et la Biscaye. Là elle prit ses positions, appuyant sa droite sur Saint-Sébastien, son centre sur Vittoria, et déployant sa gauche jusqu'à Pampelune; elle paraissait attendre de nombreux renforts qui se préparaient en France, pour venir à son secours.

Tandis que les Anglais s'assuraient que les positions de l'armée française étaient telles que nous venons de l'indiquer, ils apprenaient que Blake et la Romana étaient dans les Asturies et dans la Galice, à la tête de soixante mille Espagnols. On les informa, en outre, que deux grandes armées s'organisaient, l'une sur la ligne des Français, l'autre, commandée par Castanos, sur leur gauche; que le meilleur esprit régnait parmi les Espagnols, et que tous se disposaient à devenir soldats. Tout concourait donc à ne leur donner aucune crainte, et à les engager à entrer en Espagne aussitôt que possible. On assurait même que si les Anglais ne se hâtaient, il ne leur resterait plus rien à faire, puisqu'il était plus que pro-

bable qu'avant qu'ils n'arrivassent sur le lieu de l'action les Français seraient chassés dans toutes les directions au-delà des Pyrénées. Tels étaient les encouragements flatteurs que recevaient les Anglais, non seulement des Espagnols, mais encore de leurs agents; et ce fut avec des espérances peut-être poussées trop loin qu'ils envisagèrent l'avenir:

Nous ne restâmes pas longtemps dans un état d'incertitude. Le général Moore reçut le 6 octobre des dépêches officielles qui l'informaient que sa majesté avait daigné lui confier le commandement en chef de l'armée destinée, conjointement avec les Espagnols, à expulser les Français de la péninsule. Cette armée devait s'élever à quarante mille hommes, dont trente mille fantassins, cinq mille chevaux, et un nombre égal d'artilleurs et de pionniers. Pour former cet effectif, l'armée de Portugal devait fournir vingt mille hommes, y compris deux régiments de cavalerie, le dix-huitième, et les hussards allemands; et un corps de quinze mille hommes, sous les ordres du lieutenant-général sir David Baird, devait s'embarquer immédiatement à Falmouth pour la Corogne. Sir John Moore était de plus prévenu qu'on avait formé pour lui un plan de campagne qu'il devait exécuter dans le nord de l'Espagne, laissant toutefois à son jugement de désigner le

point de rendez-vous dans cette partie où il désirerait que les troupes s'assemblaient. On lui enjoignait expressément de conduire sa cavalerie par terre ; quant à l'infanterie et l'artillerie, il pouvait les transporter par mer ou leur faire traverser le pays, selon qu'il le jugerait convenable. On lui prescrivait sur-tout de bien se garder de blesser les sentiments ou les préjugés des alliés, de maintenir ses troupes dans la discipline la plus sévère, et de tenir ses divisions rapprochées autant que possible les unes des autres, afin qu'elles pussent agir ensemble quand il le faudrait, comme une armée en ordre de bataille. On ajoutait enfin qu'il devait s'attendre, de la part des Espagnols et de leurs chefs, à la réception la plus amicale ; que les uns et les autres s'empresseraient de seconder ses projets ; et dans le cas de quelque événement imprévu on lui recommandait de communiquer directement avec son gouvernement et avec le ministre d'Angleterre près la junta centrale.

Sir John Moore ne perdit pas un instant à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Après de mûres réflexions il se détermina à mettre toute son armée en mouvement par terre ; et comme on lui représenta que les routes du Portugal étaient en fort mauvais état, et qu'il ne trouverait nulle part aucun magasin ni dépôt de provisions,

il résolut de s'avancer par trois routes, et de réunir sa colonne à celle de sir David Baird à Salamanque. Mais il paraissait presque impossible de s'avancer au-delà des frontières du Portugal, dépourvus comme nous l'étions de bestiaux et sans avoir aucun dépôt d'approvisionnement; car bien que les troupes s'ébranlassent le 13 octobre, on ne devait pas songer à ouvrir la campagne avant novembre, et, même alors, il était fort incertain qu'on pût y réussir, soit à cause des circonstances où nous nous trouvions, soit à cause de l'inexpérience de notre commissariat et de la nonchalance des Portugais.

La brigade de hussards que je commandais reçut l'ordre de se rendre à Villa-Viciosa, ville éloignée de vingt-cinq lieues de Lisbonne et conséquemment à peu de distance de la frontière.

Nous nous mîmes en marche le 18, ne faisant que de petites étapes; le 24 nous arrivâmes au rendez-vous, où on nous fit savoir que dès que l'armée se remettrait en mouvement, elle se formerait en quatre colonnes qui prendraient les directions suivantes : la première, sous les ordres du général Paget, suivrait la route d'Elvas et d'Alcantara; la seconde, sous Beresford, celle de Coïmbre et d'Almeida; la troisième, sous Frazer, marcherait par Abrantès et Almeida; et la quatrième, sous Hope, se porterait par les routes

d'Elvas, Badajoz, Merida, Medellin, Truxillo, Almanza, Oropesa et Talavera de la Reyna, sur Madrid. Mon régiment était attaché à cette dernière colonne, presque entièrement composée de l'artillerie avec quatre régiments de pied pour l'escorter.

Notre marche à travers l'Alentejo ne fut marquée par rien d'extraordinaire : nous trouvâmes le pays dans un état complet d'abandon, les champs incultes, et les hameaux dévastés et déserts ; et ce ne fut pas sans peine et sans perdre beaucoup de temps que nous parvînmes, malgré les précautions qu'on avait prises, à nous procurer suffisamment de nourriture pour nous et nos chevaux : mais nous n'eûmes aucune aventure ni ne vîmes aucun objet qui méritât de fixer particulièrement notre attention. Le spectacle que nous avions constamment sous les yeux nous faisait soupçonner le sort que l'armée française aurait éprouvé si elle avait essayé de faire sa retraite dans cette direction. Les Français sont sans contredit courageux et savent supporter les fatigues, de plus ils excellent dans l'art de découvrir toute espèce de provision de bouche qui se trouve à leur portée et de s'en rendre maîtres ; mais toute leur patience et leur adresse auraient échoué dans l'Alentejo, où il ne restait absolument rien à consommer. La difficulté de se pro-

curer des subsistances n'aurait pas été le seul obstacle qu'ils eussent eu à surmonter, leur nom seul était en exécration dans cette province ; les paysans étaient prêts à tomber sur leurs détachements isolés en même temps que l'armée espagnole devant Elvas , supérieure en nombre , aurait résisté sérieusement à des troupes découragées par leur défaite et abattues par la fatigue et la faim. Combien ne regrettâmes-nous pas sincèrement que la convention de Cintra eût empêché un résultat que nous appelions de tous nos vœux !

Bien que notre marche eût été rapide , les hommes et les chevaux ne paraissaient pas trop fatigués à notre arrivée ; mais à peine avions nous séjourné deux jours à Villa-Viciosa , que des symptômes de dyssenterie se manifestèrent parmi les troupes : le temps aussi commença à se rembrunir ; et l'eau tombant avec violence , nous avions tout lieu de craindre que la saison des pluies ne fût arrivée. Quelque pénibles que soient ordinairement ces contre-temps , ils l'étaient bien davantage dans les circonstances présentes ; il fallut cependant s'y soumettre. On prit un soin particulier des malades , et la contagion ne fit point de progrès. Le temps cessa aussi d'être contraire ; après deux jours de pluies continuelles , le ciel s'éclaircit ,

et le 3 novembre le soleil brillait d'un éclat qui semblait devoir durer.

Le corps de sir John Hope étant réuni, et tous les autres préparatifs terminés, nous reprîmes le 5 notre marche vers l'Espagne. Bien que nous ne fussions qu'à deux journées d'étape de la frontière, ni l'aspect du pays ni les manières des habitants ne différaient matériellement de ce que nous avions déjà vu ; le Portugais, plus qu'aucun autre peuple, conservant ses manières et ses habitudes jusqu'aux bornes les plus reculées de son pays. Le même jour nous arrivâmes à Elvas d'assez bonne heure, pour que je pusse visiter les environs de cette ville célèbre.

Le premier objet qui frappe les yeux de l'étranger est un magnifique aqueduc qui s'élève à la hauteur de mille pieds. Il repose sur trois ou quatre arches érigées les unes sur les autres, et composées de pierres polies et fort belles ; sa longueur est d'environ une lieue, et il sert à conduire dans une citerne située dans la ville une provision d'eau suffisante à la consommation des habitants pendant six mois. Les rues d'Elvas sont généralement belles, et les maisons bâties en pierre extrêmement propres ; mais quoiqu'elle soit environnée de murs, ce n'est pas une place très fortifiée, attendu qu'elle est située au pied du fort La Lippa et consé-

quemment sous sa dépendance : elle est en outre environnée de hauteurs dont quelques unes la dominent sur plusieurs points.

On ne peut donner au lecteur une idée parfaite du fort La Lippe, à moins d'en mettre le plan exact sous ses yeux. Il s'élève sur le sommet d'une éminence escarpée qui surplombe la gauche de la ville, de manière qu'elle ne peut jamais être occupée militairement à moins que le fort ne se soit préalablement rendu. Quant à moi, je crus voir le chef-d'œuvre du génie de la fortification. Ce fort se compose de cinq angles ou bastions principaux, chacun desquels est couvert par des batteries établies sur de petits bastions formés en rangs les uns au-dessus des autres et s'étendant par gradation jusqu'au centre de la forteresse. Du plus élevé de ces bastions la vue se prolonge dans les environs à plusieurs milles, et tous communiquent entre eux, autant que le permet leur élévation, par des passages souterrains d'une construction des plus solides. Le fort est bien pourvu de réservoirs, et de forges pour rougir les boulets; enfin rien n'a été négligé pour le mettre à l'abri de toute tentative.

La seule hauteur à une distance modérée du fort sur laquelle, en cas de siège, on peut établir une batterie s'élève vis-à-vis de l'angle qui fait face au nord; et c'est sur cette colline que

- les Espagnols construisirent leurs fortifications lors du dernier blocus, et d'où ils jetèrent quelques bombes dans le fort : ils ne firent pourtant que peu ou point de mal, et certainement rien d'assez important pour faciliter le siège. Quoi qu'il en soit, telle fut l'insouciance des Portugais qu'ils ne prirent pas la peine de réparer le léger dommage qui avait été causé. Tout y était dans le plus grand désordre; et on eût dit qu'on voulait laisser au génie des ruines le soin de détruire un ouvrage qu'on devait considérer comme un monument de l'art, quand même des motifs plus puissants n'auraient pas exigé qu'on veillât à sa conservation.

Après avoir passé la nuit à Elvas, nous nous remîmes en route au point du jour; nous passâmes au milieu d'une plaine fort étendue, et traversâmes la Guadiana à Badajoz, capitale de l'Estramadure. Nous voici en Espagne, et je n'oublierai jamais l'impression que me causa le contraste que je remarquai entre les Portugais et les Espagnols. En général les peuplades qui habitent les frontières ressemblent beaucoup aux nations que ces frontières divisent, et les différences qui existent entre elles se mélangent au point de disparaître complètement. Il n'en est pas ainsi sur les frontières de l'Espagne et du Portugal. Le paysan qui cultive son champ ou qui fait

paître son troupeau sur la rive droite de la Guadiana est, dans ses manières, ses habitudes, et même ses mouvements, un être bien différent de celui qui mène la même vie sur la rive gauche; le premier est un véritable Portugais, l'autre un véritable Espagnol. Les sentiments qu'ils professent l'un pour l'autre sont aussi opposés à la paix et à la concorde que leurs manières sont opposées entre elles : ils se détestent si cordialement que leurs malheurs communs et leur inimitié envers les Français ne furent pas assez forts pour éteindre la haine qu'ils se portent mutuellement.

Ce ne fut pas ce changement de caractère seul qui nous fit apercevoir, aussitôt que nous eûmes traversé le fleuve, que nous étions au milieu d'une autre nation. Les Espagnols nous reçurent avec une indifférence à laquelle nous n'étions pas accoutumés. Ce n'est pas qu'ils fussent incivils, ou qu'ils exprimassent des regrets de nous voir parmi eux, mais ils ne témoignaient nullement leur satisfaction de notre arrivée. Tout ce que nous leur demandions, ils nous le donnaient pour notre argent; quant à l'enthousiasme, ou même à la volonté de prévenir nos besoins, il n'était pas question d'en apercevoir le plus faible vestige. Combien cette conduite était différente de celle des pauvres Portugais qui faisaient retentir, sur

notre passage, l'air de leurs vivats, et qui nous accablaient de promesses et de protestations, quelque incapables qu'ils fussent d'ailleurs d'accomplir les unes et de prouver les autres ! La vérité est que les Espagnols sont graves, orgueilleux, et indépendants; possédant d'excellentes qualités, et ne l'ignorant pas, ils se croient autorisés à trop s'en prévaloir. Ils se donnaient une importance extrême à cause de leurs dernières victoires, au moment même de notre arrivée; ils se piquaient au vif pour des injures imaginaires, provoquaient même nos soldats, et se querelaient avec eux. Cependant aucun trouble sérieux n'éclata pendant notre séjour, tant la discipline de nos troupes était excellente; mais il arriva une foule de petits incidents qui suffirent pour nous faire connaître l'esprit qui animait cette nation. Malgré cela, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer dans le caractère et les manières des Espagnols quelque chose qui commandait le respect. Les Portugais ont besoin d'être aiguillonnés; ils sont indolents, paresseux, et en général sans ressource par eux-mêmes. On peut pourtant s'en faire de fidèles alliés, et parvenir à les rendre utiles, mais il est impossible de jamais les respecter. Dans les Espagnols c'est le contraire : leur caractère offre un mélange d'orgueil et d'indépendance qu'on ne peut qu'admi-

rer, quoiqu'on soit convaincu en même temps de la difficulté de leur faire entendre raison comme aux Portugais.

Badajoz, belle et ancienne ville, est située sur une éminence qui domine la rive méridionale de la Guadiana. Les fortifications sont en assez bon état. Une tête de pont et un fort qui s'élève en face, de l'autre côté de la rivière, indiquent que cette place était considérée comme importante dans le temps des guerres du Portugal avec l'Espagne. J'y rencontrai le colonel Lopez, que je connaissais déjà, et qui y avait été envoyé par le gouvernement espagnol pour préparer ce qui était nécessaire à notre entrée dans le royaume, et au passage des troupes à travers le pays. Cet officier venait de recevoir un courrier du général Castanos, que celui-ci lui avait expédié le 30 octobre, et par lequel il l'informait qu'il avait été sur le point d'être fait prisonnier en allant reconnaître les positions de l'ennemi : son quartier-général étant à Logrono, il s'était rendu à Lodosa, où un bataillon d'infanterie légère espagnole était stationné, lorsque les Français, par un mouvement subit, traversèrent l'Èbre et essayèrent de l'environner, lui et son escorte. Castanos échappa; mais le bataillon, après une vive résistance qui dura deux jours, et après avoir épuisé toutes ses munitions, fut obligé de se rendre. Le colonel

Lopez me dépeignit les positions de l'armée française telles que je les ai indiquées au commencement de ce chapitre. Il me fit part que les intentions de Castanos étaient de traverser l'Èbre à Tudela, afin de se joindre à Palafox et de pénétrer sur les derrières de l'ennemi, tandis que le corps de Blake harcelerait sa gauche et observerait Vittoria. Ces nouvelles étaient à-la-fois fort agréables et fort intéressantes; quelques jours suffirent malheureusement pour prouver qu'elles étaient plus que prématurées.

La colonne partit le 7 de Badajoz, et arriva dans la nuit à Talavera la Real. Le lendemain nous étions à Merida. L'espace qui sépare ces deux endroits forme une vaste plaine unie et ouverte, et admirablement propre à des manœuvres de cavalerie. Nous n'eûmes pas à nous plaindre des logements et des vivres pendant la route. Dans les villes, les habitants recevaient autant d'hommes et de chevaux que le permettaient leurs localités, et les alcades avaient nommé des agents pour conduire les soldats à leurs logements et pour rassembler et distribuer la quantité de vivres suffisante à leur entretien. Toutes ces choses s'exécutaient avec ordre et précision; et bien que les étapes fussent en général très fortes, étant chacune de vingt-huit à trente milles anglais, et que les chevaux ne reçussent d'autre

nourriture que de l'orge et de la paille, il n'y avait pas de motif de craindre que la cavalerie fût hors d'état d'entrer en ligne. On peut même dire avec vérité que les hussards, à leur arrivée à Merida, étaient aussi dispos que lorsqu'ils débarquèrent à Cascais. ●

Merida est une ville superbe, quoique vieille; elle est remplie d'antiquités qu'elle doit en partie aux travaux des anciens Romains. On y trouve de beaux restes d'un arc de triomphe, un amphithéâtre, plusieurs statues, des colonnes, et de vieux murs, le tout bien digne de fixer l'attention des antiquaires. On y voit aussi un pont sur la Guadiana que les habitants prétendent avoir été construit par l'empereur Trajan. Non seulement les antiquaires mais encore les agronomes trouveront dans les environs de cette ville de quoi vivement les intéresser : ces derniers y verront ce qu'ils n'ont encore vu nulle part ; des charrues labourant la terre, chacune d'elles tirée par un seul âne ou une seule mule, et conduite par un seul homme; et des blés qui, malgré la légèreté du sol, sont bien supérieurs à ceux que produisent les comtés de Kent et de Norfolk. La race des animaux y est aussi superbe : c'est là qu'on trouve ces moutons si célèbres par leur toison, et des porcs d'une grosseur et d'une beauté extraordinaires. On n'y fait point usage de lait de

vache, mais bien de lait de chèvre, encore est-il fort difficile de s'en procurer. Le bœuf y est excellent; mais ce que les Anglais préféraient à toutes les productions du pays, c'était le pain. Le plus pauvre des paysans se nourrit ici de pain fait avec une farine blanche et pure; on le pétrit et on le cuit avec le plus grand soin, et on lui donne généralement la forme d'une couronne. Il est vraiment délicieux; et nous, qui depuis si longtemps ne mangions que le pain aigre et malsain du Portugal, ne pouvions nous en rassasier.

CHAPITRE VIII.

L'armée anglaise s'approche de Madrid. — Le bruit se répand que Blake a été défait. — Arrivée à Naval. — Carnero. — Madrid; situation de l'esprit public dans cette ville. — Le gouvernement espagnol manque d'énergie, le trésor public est épuisé, et les armées sont dans un état pitoyable. — Mouvement du corps du général Hope sur Salamanque. — On craint qu'il ne soit coupé. — Causes de cette crainte. — Les armées espagnoles commandées par Blake, Belvidera, et Castanos, sont détruites. — Un corps français est à Valladolid. — Escarmouche d'Amvôla. — On répand le bruit que le général Baird fait sa retraite. — Réflexions sur la manière dont la guerre est conduite.

Après avoir passé la nuit à Merida, nous nous préparâmes à continuer notre route le lendemain matin. Avant de partir nous fûmes informés de deux circonstances qui n'étaient pas de nature à diminuer la fâcheuse impression que nous avions reçue à notre arrivée en Espagne. On nous donna à entendre qu'à mesure que nous avancerions, bien que les dispositions du peuple seraient les mêmes, sinon meilleures encore, à notre égard, les commodités dont nous avions joui jusqu'alors s'affaibliraient d'une manière sensible, attendu que le pays était naturellement stérile et que ses ressources étaient épuisées par les sacrifices qu'il avait déjà faits. Ensuite, et ceci n'était pas le

moins alarmant, on fit courir le bruit que Blake avait été défait en Biscaye, et qu'on ne savait où il s'était retiré, après avoir perdu trois mille hommes. On disait aussi que les renforts dont nous avions entendu parler avant de quitter le Portugal étaient arrivés à l'armée française, et que leur nombre s'élevait à soixante mille fantassins et à six à sept mille chevaux. Tout cela était inquiétant; mais comme il n'y avait rien d'authentique, et qu'on se plaît toujours à grossir le mal, nous pensâmes qu'il pourrait bien y avoir de l'exagération dans ces rapports. Dans tous les cas nos opérations étaient fort simples, nous n'avions qu'à suivre nos instructions et à nous avancer dans la direction de Madrid.

Les espérances qu'on nous avait fait concevoir sur la réception qui nous attendait ne furent pas vaines : les habitants, malgré leur indolence, étaient extrêmement polis; et si le traitement que nous recevions d'eux n'était pas aussi flatteur que celui auquel nous avions été habitués, il est juste de dire que nous trouvâmes à-peu-près partout la même générosité. Ils nous donnaient volontairement ce qu'ils possédaient, sans que nous eussions aucun droit de l'exiger. Nous avançâmes donc en bon ordre, et animés de la plus vive ardeur, traversant successivement Medellin, Miraflores, Truxillo, Jaraycejo, Almaraz, Naval-Mo-

ral, Talavera del Reyno, et San-Ollalo, d'où, après avoir passé une nuit dans chacun de ces endroits, nous arrivâmes à Naval-Carnero, ville désignée pour faire halte. Comme elle n'est éloignée de Madrid que de vingt milles, je me décidai à quitter ma brigade pour un jour ou deux, afin de visiter cette capitale; et le lecteur me saura peut-être quelque gré de placer sous ses yeux le tableau de la situation politique et militaire où je la trouvai.

Je me rendis de suite chez lord William Bentinck, qui remplissait près du gouvernement espagnol les fonctions d'ambassadeur. Je le trouvai très mécontent de la manière dont on traitait les affaires. La junte ne prenait aucune mesure, ou plutôt prenait toutes celles que Bonaparte aurait pu désirer lui voir prendre. Le trésor était épuisé, les magasins vides, et l'anarchie et la confusion régnaient dans toutes les branches de l'administration. Morla était alors secrétaire du comité chargé du département de la guerre; il passait pour un homme capable et plein d'honneur; mais ses collègues étaient des hommes aussi ignorants que crédules qui, au lieu d'être bien informés et de faire preuve de talents, se laissaient séduire par les cabales et l'esprit de parti. Tels furent les renseignements que lord Bentinck me donna sur les Espagnols. Il ne fai-

sait pas un tableau plus flatteur de notre situation. La plus profonde obscurité régnait à Madrid sur les forces de l'ennemi et sur ses positions, et lord Bentinck pensait que nous n'étions pas mieux informés. Il savait seulement que l'armée française avait reçu de nombreux renforts et qu'elle s'avancait rapidement; mais il ignorait complètement où elle était et quels seraient ses mouvements ultérieurs. Enfin il était tellement découragé par la nonchalance des autorités espagnoles qu'il considérait la partie comme perdue. Il concevait bien que nos colonnes pourraient effectuer leur réunion à Salamanque, cela lui était presque démontré par les rapports qu'il avait récemment reçus; mais en même temps il ne lui paraissait pas impossible que l'ennemi parvînt à jeter dans cette ville un corps de troupes considérable, attendu qu'il n'y avait aucune armée espagnole pour s'y opposer.

Ces communications étaient loin d'être satisfaisantes, sur-tout pour moi qui connaissais si bien le caractère ombrageux de notre général. Sir John Moore était un excellent homme, mais beaucoup trop prudent; sa circonspection, en l'empêchant de donner à ses talents militaires tout l'essor dont ils étaient susceptibles, nuisait à la cause qu'il avait embrassée. En se mettant en route il avait pris la détermination formelle

de n'agir que conjointement avec les Espagnols, et lorsqu'il aurait réuni toute son armée. Il était évident qu'il fallait moins compter que jamais sur le concours unanime de ces derniers tant que la guerre ne serait pas plus engagée. On se demandait alors si cette certitude ne changerait pas l'opinion du général anglais, et s'il pourrait s'abstenir de tenter un coup de main avec trente mille hommes et une brillante cavalerie. On avait bien des raisons pour craindre qu'il ne le voulût pas, quoique toute l'armée sentît que c'était le moment ou jamais de le tenter. Il est vrai que le bruit courait que Napoléon était à Burgos ou à Vittoria, et que de fortes masses d'infanterie et de cavalerie étaient en marche pour le rejoindre; mais on apprenait en même temps que les troupes françaises disponibles n'excédaient pas le nombre des Anglais sous les ordres de sir John. Pourquoi donc n'aurait-il pas essayé de les mettre en action?

D'un autre côté, la junte éprouvait les plus vives craintes que Madrid ne tombât encore une fois au pouvoir de l'ennemi. Elle importunait journellement le général Moore par ses prières; elle le suppliait, en cas qu'il éprouvât des revers, de se retirer, non point vers le Portugal ou dans le nord, mais sur la capitale, et demandait particulièrement que le corps du général Hope fût

détaché de l'armée et servit à la couvrir. Elle déclarait en même temps qu'elle était déterminée à n'accepter aucune condition et à ne jamais se soumettre à l'usurpateur. Madrid, assura-t-elle, serait une seconde Sarragosse, et, à en juger par l'enthousiasme que déployaient toutes les classes d'habitants, il ne fallait qu'un peu d'adresse et de bonne foi de la part des chefs pour mettre à profit ces brillantes dispositions.

On a vu que les affaires en général, telles que je les ai représentées, exigeaient que sir John Moore prît un parti décisif, et que d'après tous les principes de la guerre il devait commencer promptement ses opérations offensives. Le lecteur se persuadera encore mieux de la justesse de cette remarque quand il saura que nous avions sur notre première ligne, tant en troupes anglaises qu'espagnoles, cent seize mille fantassins et environ deux mille sept cents chevaux : ils étaient à vrai dire dispersés sur une vaste étendue. Les débris du corps de Blake, estimés à vingt mille hommes, étaient à Reynosa ; le corps du général Baird, s'élevant à douze mille hommes, y compris quinze cents chevaux, marchait d'Astorga à Benevente ; Moore lui-même avait réuni quinze mille hommes à Salamanque ; et la division de Hope, forte de cinq mille hommes, recevait l'ordre de s'avancer de l'Escurial sur

cette dernière ville. En outre, le général San-Juan avec vingt mille combattants occupait les passages de la Somo-Sierra et du Guadarama, tandis que les armées de l'Aragon, commandées par Palafox, Omel, et Doyle, ainsi que celle de Castanos, pouvaient bien former une masse de quarante mille hommes. On objectera sans doute que cette dernière armée était fort éloignée des autres ; que son quartier-général était à Sarra-gosse et sa droite vers les Pyrénées, et qu'elle était menacée d'un danger imminent ; car l'ennemi après la défaite de Blake semblait rassembler tous ses moyens pour environner et enfoncer Castanos ; et il était alors plus que probable qu'un mouvement en avant exécuté avec promptitude rendrait nul ce dernier projet. D'ailleurs, à tout événement, on ne courrait aucun risque sérieux en s'avancant jusqu'à Valladolid. Ce n'était pas encore là le seul motif qui dût faire entrevoir la nécessité d'adopter des mesures décisives. Les Français, quoique formidables, n'étaient pas encore égaux en nombre aux alliés ; leur armée, forte de quatre-vingt mille hommes, venait de recevoir trente mille hommes seulement de renfort. Donc l'avantage du nombre pour le moment était en notre faveur ; mais nous ne devions pas espérer jouir long-temps de cette supériorité, puisque de toutes les parties de la France

on faisait marcher des troupes vers les frontières de l'Espagne.

Tandis que j'argumente ainsi, je ne dois pas oublier, pour rendre justice à la mémoire d'un général habile et brave, de faire connaître quelques raisons qui engagèrent sir John Moore à ne pas se jeter à corps perdu dans un abyme de dangers. Les avis que recevait la junte suprême ainsi que lui étaient défectueux; on ne pouvait ajouter aucune foi aux rapports officiels, et il était impossible de s'assurer secrètement de la vérité. Ce ne fut que de ses propres officiers, tels que le colonel Graham, le capitaine Whittingham et autres, que sir John Moore employait à des missions particulières, qu'il parvint à rassembler quelques faits qui méritassent sa confiance: ces officiers représentaient les Espagnols non seulement comme mal armés et mal équipés, mais encore comme bien au-dessous du nombre sur lequel on avait compté. Des corps que la junte portait à vingt et trente mille hommes ne présentèrent, lors de l'inspection qu'en firent ces officiers, qu'un effectif de huit à dix mille dont la moitié, et souvent même plus de la moitié, manquait de fusils. Ensuite on n'avait aucune donnée fixe sur la position de l'ennemi. On pensait généralement qu'il se concentrait, et on craignait qu'il ne cherchât à écraser Castanos; mais

on n'en avait aucune certitude, parcequ'on ne raisonnait que sur des bruits publics. Ce n'était pas là tout. On disait que dans les circonstances critiques où se trouvait l'Espagne des dissensions et des querelles s'étaient élevées entre les juntas et les armées, que Castanos était gêné dans ses mouvements par la présence du député Palafox, et qu'il était au plus mal avec les officiers de son armée. La Romana était fidèle et habile, mais il se trouvait loin, et avait d'ailleurs assez de besoin; tandis que sir John Moore, placé entre nous et le corps de Baird, ne pouvait se permettre aucun mouvement sans courir de grandes chances. La suite prouvera que toutes ces circonstances réunies firent une profonde impression sur l'esprit de notre général; mais il est temps de reprendre le fil de notre narration.

Nous avons vu que la junta centrale avait vivement sollicité qu'un corps de troupes anglaises fût détaché de l'armée dans le but seul de protéger Madrid; et comme la division du général Hope était voisine de la capitale, on intercédait auprès de lui de la manière la plus pressante pour l'engager à adopter ce plan dont on lui aurait laissé l'entière direction, en lui faisant remarquer toutefois qu'il n'y avait pour l'exécuter qu'à se joindre à l'armée du général San-Juan, pour garder les passages de Somo-Sierra et du Guada-

rama. Sir John Hope, dont le quartier-général était à l'Escurial, ne se rendit pas à ces sollicitations, attendu que son général lui avait positivement prescrit, à moins de circonstances extraordinaires, de le joindre à Salamanque, et qu'il ne voyait du reste aucun motif plausible de négliger les ordres de son chef. C'est pourquoi, ayant fait une halte de quelques jours pour rassembler sa cavalerie qui marchait à quelque distance de ses derrières, et donner aux trainards le temps d'arriver, il se prépara à marcher sans délai sur Salamanque.

Le 27 toute sa division traversa les montagnes du Guadarama; et le dix-huitième de hussards et le soixante-onzième d'infanterie arrivèrent de l'autre côté de la Sierra : le jour suivant, le reste de l'infanterie, trois brigades d'artillerie, et tout le train d'artillerie, atteignirent le même point, tandis que les hussards poussèrent jusqu'à Adanero, où ils firent le service des avant-postes. Bien que nos mouvements se fussent opérés avec la plus grande facilité, on reçut, dans la journée, une nouvelle qui causa la plus vive inquiétude au général Hope, et à ceux à qui il la confia. En voici la substance.

Lord Proby avait été envoyé par sir John Moore sur la route de Valladolid, dans le dessein, si toutefois cela était praticable, de décou-

vrir où était l'ennemi, et de connaître ses intentions. Lord Proby s'était avancé jusqu'à Tordesillas, où il courut le risque d'être fait prisonnier par un détachement de cavalerie française qui venait d'y entrer : malgré cet incident il parvint à savoir que six cents chevaux, deux pièces de campagne et deux obusiers marchaient sur cette ville; qu'ils étaient protégés par six cents hommes postés à Valladolid; que la cavalerie avait déjà ses avant-postes à Puerto del Douro et à Arnajo, et que des détachements se répandaient dans le pays pour lever des contributions, et agissaient comme s'ils n'avaient aucun obstacle à craindre. Ce n'était pas encore là tout ce que cette nouvelle avait de fâcheux : on apprit en même temps que les magistrats des villes et villages voisins avaient été informés par des proclamations du maréchal Bessières qu'il marchait sur Palencia avec dix mille hommes; qu'il s'attendait à arriver à Valladolid le 24, et qu'il comptait trouver sur toute la ligne qu'il allait parcourir des vivres et des fourrages pour ses soldats et ses chevaux.

Le lecteur se fera facilement une idée de l'agitation que ces avis causèrent parmi nous. Quiconque prendra la peine de regarder la carte verra que la distance de Valladolid à Salamanque n'est pas plus grande que celle de Villa-Castin à cette dernière ville, et se persuadera, en suppo-

sant que les deux corps qui marchaient par ces routes arriveraient le même jour à leurs destinations respectives, que Bessières pouvait facilement, pour peu qu'il y fût disposé, se porter entre nous et le point de rendez-vous; mouvement d'autant plus aisé à exécuter que son artillerie ne l'embarrassait pas. En admettant ensuite l'arrivée simultanée de deux de nos corps à Valladolid et à Villa-Castin, le danger d'être interceptés était bien plus imminent pour nous, sur-tout si Bessières, comme l'indiquaient ses proclamations, était entré dans cette première ville le 24. Quelque sombre que fût déjà cette perspective, elle devint encore plus effrayante quand un courrier apporta la nuit suivante la nouvelle de la désastreuse bataille de Tudela. Afin que le lecteur soit mieux en état de comprendre pourquoi les résultats de cette affaire menaçaient de nous être fatals, je dois suspendre le récit de nos opérations et lui faire connaître celles des différents corps espagnols sur la force et l'activité desquels nous avions trop compté.

Avant notre arrivée en Espagne on nous avait donné à entendre que trois grandes armées, une sous les ordres de Blake et la Romana, l'autre sous Castanos, et la troisième sous le comte de Belvidere gardant des communications avec les deux premières, manœuvreraient sur le front et

les côtés de la ligne française et l'écraseraient avant que nous fussions arrivés. Les manœuvres de ces armées se bornèrent à maintenir leurs positions et à observer les Français, mais elles ne songèrent jamais à prendre l'offensive. Elles laissèrent à l'ennemi le temps de recevoir des renforts, de former ses plans, et de choisir un endroit propice à ses opérations. Blake fut le premier général espagnol qui sentit le poids de sa valeur ; il fut attaqué dans le défilé de Villarcayo, Orduna, et Munjura, où il avait pris ses positions, et après une résistance opiniâtre il se retira sur Espinosa. On ne lui laissa pas le temps de respirer : le jour même de son arrivée dans cette ville, il fut encore assailli par un nombre supérieur ; et ses soldats, abymés de fatigue et dépourvus de vivres et de vêtements, furent complètement dispersés, et prirent la fuite dans toutes les directions, abandonnant à l'ennemi les magasins de Reynosa, et le port de Santander.

Cependant Bonaparte entra en Espagne ; et établissait le 8 novembre son quartier-général à Vittoria. La première mesure qu'il prit fut d'envoyer un corps, sous les ordres du maréchal Soult, contre l'armée d'Estramadure, commandée par le comte Belvidere, qui faisait face à la ligne française. Belvidere, jeune homme très brave, mais sans talents militaires, avait pris sa

position auprès de Burgos , où il attendait l'approche de l'ennemi. Attaqué dans un pays plat, par de vieilles troupes principalement composées de cavalerie, il fut entièrement défait; il laissa trois mille hommes sur le champ de bataille, et les restes de son armée se dispersèrent de manière à ne pouvoir se rallier. C'est ainsi que deux de ces armées dont on avait tant parlé furent détruites soudainement; quant à la troisième, elle ne tarda pas aussi à succomber sous le nombre et sous une discipline supérieure.

Castanos , qui commandait alors les corps de l'Andalousie et de l'Aragon, avait pris ses positions dans les environs de Calahorra. Les matériaux qui servent à composer l'histoire des Espagnols sont tellement surchargés d'exagérations qu'on ne peut, dans aucune circonstance, s'en rapporter à eux; de manière qu'on est fort incertain, même à présent, sur la force des troupes que Castanos avait sous ses ordres; mais, d'après de simples données, elles devaient se monter à quarantemille hommes, dont la moitié seulement était convenablement équipée. Aussitôt qu'il apprit le sort qu'avaient éprouvé Blake et Belvidere, il se prépara à la retraite, et prit la détermination d'éviter le combat aussi long-temps qu'il le pourrait. Mais Castanos n'était pas le maître de ses actions. Assailli par une foule d'espions que les

juntas, qui se méfiaient des généraux espagnols en proportion de leurs talents; avaient mis à ses trousses, il fut forcé par eux d'adopter une résolution dont il sentait toute la témérité : de Calahorra, il se rejeta sur Tudela où il risqua la bataille. Ainsi qu'il l'avait prévu son armée indisciplinée fut battue; et ce ne fut pas sans difficultés qu'il parvint, après la défaite, à rassembler un nombre suffisant de soldats pour former le noyau d'une autre. Il se retira, ou plutôt il s'enfuit à Calatayud, où lui et les siens essayèrent toutes les misères de l'abandon et même de la famine.

On apprit bientôt que l'ennemi s'avancait en force vers Ségovie; et quoique cette ville fût occupée par une division de six mille hommes de l'armée de San-Juan, sous les ordres du général Aradia, on ne se flattait guère qu'il arrêât pendant long-temps les progrès des Français. On calculait la résistance qu'offrirait Ségovie par la facilité qu'aurait San-Juan de garder les défilés de Somo-Sierra: dans le cas où ce dernier s'y maintiendrait, le général Aradia devait conserver son poste jusqu'à la dernière extrémité; mais si ces défilés étaient emportés, il devait se retirer sur ceux du Guadarama. Si les troupes de Valladolid empêchaient notre jonction avec sir John Moore, ces défilés étaient pour nous la

seule voie de retraite que nous eussions à suivre; s'ils étaient forcés, notre position devenait désespérée, il ne nous restait plus qu'à nous jeter dans Avila, ville forte, et chercher à nous y maintenir jusqu'à ce que notre général fût à même de nous secourir.

Lorsque le général Hope se mit en mouvement de l'Escorial, il avait tracé sa route par Adanero à Arevalo et de là par Madrigal, Penaranda, Huerto, à Salamanque. Aussitôt qu'il eut connaissance des événements, il se détermina prudemment à changer son ordre de marche, et se jeta sur la gauche afin de s'éloigner de la ligne probable des opérations de l'ennemi. En conséquence la cavalerie reçut l'ordre le 30 de se porter sur Fontiveros, et d'établir des postes pour protéger l'infanterie et l'artillerie qui le même jour se rendaient à Avila. Le lendemain matin on se remit en marche, et on reprit la route de Penaranda, où la colonne arriva sans être inquiétée, le 2 décembre: le corps principal de cavalerie stationna à Fontiveros, d'où il jeta des avant-postes à Adanero, Arevalo, Villa-Nova de Aroud, Madrigal, Royama, et même jusqu'à Penaranda; c'est ainsi que la droite et la gauche de ce corps furent si bien protégées que l'ennemi ne put pas le harceler.

Je faisais partie de la cavalerie, et pendant ce

service je pris des renseignements par-tout où nous passions sur la nature et la force des troupes françaises qui s'y étaient montrées, et je fus informé qu'elles se composaient de plusieurs détachements d'un corps de partisans qui se trouvait assez éloigné de l'armée, et dont le but n'était que de répandre l'alarme dans le pays, et d'occuper l'attention des habitants. En cela ils réussirent parfaitement, car dans le même moment la gauche de l'armée s'avancait rapidement après la défaite de Castanos pour écraser San-Juan et prendre possession de Madrid ? Comment se fait-il qu'elle n'essaya pas de pénétrer entre nos colonnes ? je n'en sais rien ; mais ce dont je suis certain, c'est que les Français ne firent aucune tentative qui en démontrât la volonté.

Nous avions déjà traversé une grande partie de l'Espagne, et depuis quelques semaines nous étions continuellement en présence de l'ennemi sans avoir encore trouvé l'occasion d'échanger un seul coup de fusil, lorsqu'elle se présenta dans la nuit du 29. Vers minuit, les vedettes de la grand'garde d'Arevalo annoncèrent que l'ennemi avançait. Les cavaliers montèrent à cheval, et quelques minutes après ils furent attaqués par un fort détachement de cavalerie, sans toutefois savoir si ce détachement faisait partie de

l'avant-garde de l'armée, ou si ce n'était qu'une reconnaissance. Comme il nous importait peu de garder Arevalo, nos gens, après avoir bataillé quelques instants, sonnèrent la retraite; mais ils ne furent pas poursuivis, et passèrent le reste de la nuit dans une maison située sur la route à un demi mille de distance du village. Au point du jour ils s'avancèrent de nouveau sur Arevalo, où ils ne trouvèrent personne; les Français l'ayant abandonné quelques heures auparavant, après avoir pillé le bureau de poste. Tel fut le seul incident qui marqua l'espace de temps qui s'était écoulé depuis notre départ de Lisbonne jusqu'au moment où nous joignîmes l'armée à Salamanque.

La cavalerie resta dans la même position, partie à Fontiveros, partie échelonnée par détachements sur le flanc de la colonne d'infanterie. L'ennemi ne faisant aucune démonstration, nous restâmes tranquilles. Ainsi livrés à nous-mêmes, la moindre nouvelle fixait bien mieux notre attention que si nous avions été employés activement. Cependant les bruits qui parvenaient jusqu'à nous n'étaient pas sans intérêt; un sur-tout était bien de nature, quelles que fussent d'ailleurs les circonstances où nous nous trouvions, à nous suggérer des conjectures et nous porter même à faire des recherches pour nous assurer de la vérité :

on nous donna à entendre que le corps de sir David Baird, qui avait débarqué à la Corogne, le 13 novembre, et qui s'était avancé jusqu'à Astorga, sur la route de Salamanque, avait soudainement reçu l'ordre de retourner au lieu de son débarquement. Cette nouvelle excita parmi nous une grande surprise : nous ne pouvions concevoir ni les motifs d'une semblable mesure ni la nécessité de la mettre à exécution. Avait-on pris la résolution de nous faire abandonner l'Espagne pour sauver le Portugal, ou devions-nous nous embarquer pour Cadix afin de transporter le théâtre de nos opérations du nord de l'Espagne dans le sud ? C'étaient des problèmes qu'on ne pouvait résoudre aux avant-postes ; mais il était facile de s'apercevoir des malheureux résultats qu'ils entraîneraient avec eux. Ce n'était pas le moment de songer à une retraite, à moins que nous n'y fussions contraints par une force supérieure, et certainement les troupes qui nous étaient opposées ne pouvaient pas nous le faire craindre ; il nous convenait au contraire d'aller en avant, et les derniers désastres en augmentaient la nécessité, bien loin de la diminuer.

Nous avions au moins plusieurs chances de continuer nos opérations avec quelque apparence de succès. En supposant d'abord que les passages de la Somo-Sierra et du Guadarama fus-

sent tenables, et que les débris de l'armée de Castanos fussent arrivés le 30, comme on le disait, à Sigüenza, on ne devait plus craindre pour la destinée de Madrid : dans ce cas la colonne de Moore pouvait essayer de se réunir à celle de Blake, soit à Léon, soit dans le voisinage; le corps de sir David Baird se diriger sur le même point; et comme on assurait que Blake avait encore avec lui vingt mille hommes, la réunion de ces corps aurait présenté une force suffisante pour se mettre sur l'offensive, ou sur la défensive : les bataillons épars des autres armées auraient pu aisément se rallier à ce centre; et si alors, ou même plus tôt, on l'avait jugé convenable, on aurait pu entreprendre de marcher sur Valladolid et ouvrir la campagne avec toutes ces forces combinées.

Ensuite, en admettant toutefois qu'on eût pu se maintenir quelque temps dans les défilés, l'armée anglaise n'aurait couru aucun risque en marchant de Salamanque sur Madrid, par Alba de Tormes, même sans le concours des Espagnols. Rien n'était capable de lui opposer quelque résistance sur ces deux points, et la certitude seule qu'elle se portait en avant suffisait pour changer les plans de l'ennemi, et donner aux Espagnols débandés le temps de se rallier et de se renforcer. Et enfin, dans l'hypothèse où les choses se fussent

montrées contraires à nos vœux et à nos intérêts; que les défilés de Somo-Sierra eussent été forcés et les communications rompues entre l'armée de San-Juan et celle de Sigüenza; que le corps de Blake eût été défait de manière à ne pas pouvoir se rallier, et enfin que le Portugal eût été réduit à ne plus offrir aucune ressource, tout n'était pas perdu pour nous : il n'y avait aucun obstacle à ce que les troupes de San-Juan et de Castanos fissent leur retraite sur Cuença ou Valence et se joignissent aux Catalans, ou, traversant la Sierra - Morena se rendissent, avec celles qu'elles trouveraient sur leur passage, sous les murs de Cadix; tandis que nous aurions pu, tout en conservant une bonne tenue, nous transporter par mer du nord au sud en nous embarquant dans les ports situés entre la Corogne et Lisbonne. Dans tous les cas une retraite précipitée, dans les circonstances actuelles, était très impolitique : notre armée n'avait essuyé aucun revers; elle ne s'était pas encore trouvée en contact avec l'ennemi; elle était au centre de l'Espagne; et non seulement l'Espagne, mais encore toute l'Europe, avaient les yeux fixés sur elle : quelles seraient donc les conséquences, si elle abandonnait la capitale sans tenter de la secourir, et si elle quittait le théâtre de la guerre sans avoir combattu? La partie était certainement de la plus

haute importance; mais c'était le dernier coup que l'Angleterre eût à jouer, et ses soldats sentaient la nécessité de le jouer hardiment.

Telles étaient les idées qui nous venaient dans l'esprit, et qui y prenaient racine malgré les nouvelles affligeantes que nous recevions de toutes parts; l'indifférence et l'inactivité mêmes des Portugais, quelque excessives qu'elles fussent, n'altéraient pas notre opinion. Il est vrai que nous comptons peu sur eux. Ce peuple ne déploie d'énergie que lorsqu'il s'agit de processions; et son gouvernement, soit manque de pouvoir, soit incapacité, ne fit aucun effort pour nous soutenir : il refusa même d'établir quelques postes de dragons pour assurer les communications entre l'armée de sir John Moore et celle du commandant anglais à Lisbonne, quoique la demande lui en fût faite au nom de ces deux généraux. En Espagne e'était bien différent; le peuple, à quelques bien faibles exceptions près, était animé du plus vif patriotisme. Madrid surtout donnait des preuves du plus grand zèle, et la vue seule d'un uniforme anglais faisait éclater la joie et l'enthousiasme parmi ses habitants. Pourquoi abandonner ainsi de tels hommes? c'est en vain qu'on s'excuserait sur ce que les Espagnols de l'Estramadure et de Tolède avaient manifesté un orgueil et un amour-propre dépla-

cés, et une hauteur et une irritabilité de caractère insultantes pour leurs alliés : les Français ne s'étaient pas encore montrés parmi eux ; ils ne connaissaient encore que par ouï-dire les souffrances et les revers que leurs compatriotes connaissaient pour les avoir éprouvés. C'est avec aussi peu de justice qu'on se disculperait en disant que les habitants de la vieille Castille ne méritaient aucune assistance, parcequ'ils se montraient peu disposés à se défendre ou qu'ils en étaient incapables : ils offrent, sans contredit, un pauvre échantillon du caractère espagnol ; on remarque parmi eux la même insouciance et la même paresse que parmi les Portugais : mais les Castillans ne forment qu'une petite partie de la nation. L'Espagne ne devait pas être abandonnée parceque quelques uns de ses enfants s'étaient montrés faibles ou orgueilleux.

Cependant Napoléon lui-même entrait en campagne ; son quartier-général était déjà à Aranda. On regrettait qu'Alexandre ne l'eût pas retenu plus long-temps à Erfurth, il paraissait trop tôt pour nous sur le théâtre de la guerre. Néanmoins, Napoléon n'était pas invincible. Au reste, il n'y avait ni unanimité, ni vigueur, ni énergie, dans la conduite du gouvernement et des chefs espagnols. Au lieu de nommer un gé-

n . néral en chef, à qui tous les autres généraux au-
n raient obéi, le commandant de chaque armée
; avait la faculté d'agir selon sa volonté; et tous
; prétendaient être égaux en droits et en autorité.
; Palafox, Blake, et Cuesta, intriguaient et caba-
laient les uns contre les autres; Castanos et
Blake s'étaient perdus par l'influence que les es-
pions de la junte avaient exercée sur eux. Quant
à la Romana, on ignorait où il se trouvait; on
supposait seulement qu'il était à la tête d'une
armée espagnole, et on l'attendait d'un jour
à l'autre à Salamanque pour s'aboucher avec le
général Moore.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer pré-
sentent une complication de maux dont les ré-
sultats devaient bien plus douloureusement
affecter l'Espagne que tous les efforts réunis de
l'ennemi. Malgré cela ils n'étaient pas encore de
nature à nous autoriser à quitter le théâtre de
la guerre, dans un moment sur-tout où l'exis-
tence du pays dépendait de notre présence. Les
soldats anglais éprouvaient aussi une répugnance
invincible à se retirer avant d'être battus; le der-
nier d'entre eux s'indignait à une pareille idée: et
il devait en effet paraître bien étrange que, tan-
dis que les femmes travaillaient jour et nuit à
mettre Madrid en état de défense, nous nous pré-
parassions à les abandonner.

CHAPITRE IX.

Je me rends au quartier-général, où j'ai une entrevue avec sir John Moore. — La retraite est décidée. — Mécontentement général de l'armée. — On abandonne le projet de retraite et on se détermine à avancer. — Mouvement sur Tordesillas. — Escarmouche à Rueda. — Sir John Moore se décide à attaquer Soult sur le Carion. — L'armée s'avance dans ce dessein. — Brillante charge de cavalerie à Sahagun. — Préparatifs d'une bataille soudainement contremandée.

Ayant de bonnes raisons pour croire que les Français se portaient sur Madrid, et qu'ils n'attaqueraient pas nos avant-postes de quelque temps, je partis le 4, et le lendemain j'arrivai à Salamanque. Ce ne fut pas la curiosité seule qui me fit entreprendre ce voyage; j'avais reçu des lettres de sir John Moore, sur le contenu desquelles je desirais m'expliquer verbalement avec lui. J'entrai dans la ville plein de craintes et de doutes; et, en la quittant, je n'étais pas dans une disposition d'esprit plus rassurée.

Je me rendis chez le général, et, après les compliments d'usage, la conversation tomba sur la situation actuelle des affaires et sur la position de l'armée. Ce fut alors que sir John m'apprit qu'il s'était déterminé à ordonner la retraite.

Il avait rassemblé les officiers-généraux pour leur en faire part, et les informer des raisons qui l'obligeaient à prendre cette mesure; mais, loin de se décider d'après eux, il n'avait pas même jugé à propos de demander leur avis. Il s'étendit ensuite avec moi sur les motifs qui l'avaient décidé à la retraite, se servant dans sa conversation comme dans ses lettres d'arguments puisés dans le côté faible du tableau des affaires. Il blâmait hautement le gouvernement espagnol et la nation; il jugeait avec sévérité les généraux espagnols, dont l'inhabileté, disait-il, et les fausses manœuvres les avaient conduits à se faire battre en détail. Il exprimait de sincères regrets de ce qu'ils ne s'étaient pas mis en mouvement, comme ils devaient le faire, aussitôt qu'ils apprirent son entrée dans le royaume, afin de se joindre à lui, et déclarait que, son armée n'étant pas réunie, et n'ayant que des débris de troupes battues de tous côtés, il ne pouvait entrevoir que des malheurs. Ce n'était pas sans un chagrin extrême qu'il avait songé à cette retraite; mais la conservation de son armée l'avait emporté sur toute autre considération, et l'avait décidé.

Bien que je me sentisse vivement affecté par une semblable déclaration, le sentiment du devoir ne me permettant pas de répliquer, je me bornai à exprimer mes regrets sur la nécessité de

cette mesure, et mes craintes sur les conséquences qu'elle aurait pour la cause de l'indépendance. Je prévoyais que la plus légère indication d'un mouvement rétrograde produirait de dangereux effets, car, l'Espagne et le Portugal succombant, toute l'Europe serait encore une fois aux pieds de l'ennemi. Que deviendrait Madrid, dont les habitants enduraient les plus dures privations dans l'espoir d'être secourus par nous? et Castanos, Palafox et Blake, qui, soutenus par le même espoir, faisaient de pénibles efforts pour rallier leurs soldats disséminés? Je ne doutais pas que le général ne fût mieux informé que moi; mais je pressentais l'impression que notre retraite causerait en Angleterre, elle qui fondait ses plus chères espérances sur le succès de notre entreprise : combien ne serait-elle pas douloureusement affectée en les voyant détruites! Je partis avec la triste conviction que l'armée commencerait sa retraite dans un jour ou deux au plus tard.

Je ne fus pas le seul à éprouver des regrets; ils furent partagés par la majeure partie de l'armée. Les officiers de l'état-major du général eux-mêmes ne cherchaient pas à cacher le chagrin qu'ils éprouvaient en voyant adopter un système si peu satisfaisant. Sir John Hope étant arrivé, il se trouvait alors à Salamanque et dans le voisi-

nage vingt mille Anglais qui, par leur équipement et leur discipline, étaient en état de se mesurer avec un nombre double de Français. Le général Baird, avec un puissant renfort presque entièrement composé de cavalerie, était à Astorga; et rien ne s'opposait à ce qu'il joignît dans six jours au plus tard ces dernières troupes. Mais si l'on pensait qu'il fût dangereux de s'arrêter si long-temps à Salamanque, pourquoi ne pas s'avancer près de lui et concentrer les divisions derrière le Douro, d'où l'on aurait pu entreprendre des opérations offensives? Toute mesure quelconque enfin était préférable à une retraite qui, indépendamment du déshonneur dont elle frappait les armes anglaises, devait amener la prise de Madrid et causer la destruction certaine de Castanos et de Palafox. Il est rare que des hommes dans une situation telle que la nôtre se permettent de raisonner aussi hardiment que nous le faisons sur les mesures de notre chef; mais les murmures et les remontrances étaient inutiles, le dé était jeté, et il n'y avait pas moyen d'en revenir.

Cependant, au milieu de ces discussions, il arriva des nouvelles de la capitale qui semblèrent faire impression sur l'esprit de notre général. Les Espagnols, disait-on, se préparaient à s'ensevelir sous les ruines de la ville, et à périr

• jusqu'au dernier, avant que les Français n'y entrassent. Dans le court espace de quarante-huit heures, ils dépavèrent les rues et chargèrent de pierres les balcons et les toits des maisons, afin de les lancer sur l'ennemi. On avait déjà tracé un large fossé tout autour de la ville, et commencé des retranchements auxquels travaillaient sans relâche les hommes et les femmes de toutes classes. Morla avait pris le commandement de la place, et tous les habitants, animés d'une résolution héroïque, voulaient vaincre ou périr. Il est inutile de dire que ces nouvelles augmentèrent notre mécontentement. Les soldats, non contents de censurer ouvertement les projets de retraite, formaient des plans dont ils prétendaient recueillir les résultats les plus avantageux. Pourquoi, disaient les uns, ne pas marcher sur la droite pour nous réunir à Castanos? en mettant les choses au pis, il nous restera toujours une retraite sur Cadix par la Sierra-Morena. Pourquoi ne pas tenter un grand coup, s'écriaient les autres, ou rassembler toutes nos troupes derrière le Douro? ce serait du moins retarder les opérations de l'ennemi, sinon les contrarier sérieusement. Pouvait-on espérer que Bonaparte, après s'être autant avancé, voudrait abandonner l'Espagne jusqu'à ce qu'il eût réuni toutes ses forces contre elle, ou que les nouvelles levées espagno-

les soutiendraient le choc sans être anéanties? N'y avait-il aucune province, animée de l'amour de la patrie, capable de redoubler d'efforts pour son salut, où les Anglais pussent se retirer en cas de revers? Est-ce qu'une armée anglaise dans le nord de l'Espagne, forcée d'agir sur la défensive, ou même de faire une retraite mesurée vers le midi, ramassant sur son passage les débris des corps espagnols, n'aurait pas suscité de nombreuses difficultés à l'ennemi, et contribué fortement à encourager nos alliés? Toutes ces questions se faisaient sur un ton qui marquait la désapprobation des mesures arrêtées; et l'armée entière y répondait de manière à prouver qu'elle préférerait se sacrifier, plutôt que d'abandonner ainsi la cause qu'elle avait embrassée.

Malgré ces murmures, que le général ne pouvait ignorer, il ne changea pas de résolution; au contraire lord Paget, à qui auparavant sir John Moore avait prescrit de se porter avec toute sa cavalerie sur Astorga, reçut l'ordre de ne pas se mettre en marche. Un seul régiment fut excepté, mais sa destination fut bientôt connue. Il devait renforcer la brigade de hussards, afin qu'elle pût couvrir plus efficacement la retraite de la colonne. Le mouvement rétrograde devait commencer le surlendemain; en conséquence dans la soirée du 5 les troupes acquirent la certitude

qu'il fallait renoncer aux brillantes espérances qu'elles avaient conçues lors de leur entrée en Espagne.

Je passai la nuit à Salamanque et me rendis le lendemain matin aux avant-postes, qui s'étaient rapprochés et qui se trouvaient alors dans les environs de la ville. J'y étais arrivé depuis quelques heures, quand j'appris, à mon inexprimable satisfaction, que le général avait changé d'avis. Sir David Baird, qui avait commencé sa retraite d'Astorga, reçut l'ordre d'y retourner; et, au lieu de songer à se retirer, il fut question de se porter en avant. Il est impossible d'exprimer la joie qui se manifesta dans l'armée quand elle apprit cette nouvelle détermination. Toutes les physionomies changèrent, la plus grande activité régnait partout; et tel qui, quelques heures auparavant, faisait son service avec dégoût exécutait les devoirs que ce changement lui imposait, non seulement sans murmure, mais encore avec satisfaction.

Il était tout naturel que la curiosité fût vivement excitée sur les causes qui, en si peu de temps, avaient produit des effets si remarquables. Quelques uns soupçonnaient que le mécontentement que les officiers-généraux avaient manifesté au sujet des mesures en question avait engagé sir John Moore à y réfléchir plus mûrement; d'autres, avec plus de raison peut-être, at-

tribuaient ce changement aux nouvelles reçues de Madrid, et aux dépêches de M. Frère. On apprenait par les premières que les habitants n'avaient rien perdu de leur ardeur primitive; que les Français, dans un assaut, avaient été repoussés, et qu'il était à présumer, tant le zèle des Espagnols et de leurs chefs était extrême, que les autres tentatives de l'ennemi auraient le même sort. Les lettres de M. Frère contenaient en outre les arguments les plus péremptoires contre tout projet de retraite. En sa qualité de ministre de la cour d'Angleterre, il était certainement autorisé à écrire dans ce style, et à donner ses avis sur la conduite que devait tenir le général anglais, quand bien même celui-ci ne les aurait pas demandés; mais sir John Moore l'ayant prié à plusieurs reprises de donner son opinion sur les plans projetés, le droit de parler et d'écrire avec force lui était ainsi doublement acquis. Cependant je me permettrai de dire que M. Frère commit une méprise en décidant que l'armée ne ferait aucun mouvement avant que les plans de sir John Moore ne fussent discutés par le colonel Charmilly devant un conseil de guerre. Je ne prétends pas être le juge des talents de cet officier, il pouvait avoir beaucoup de mérite ou n'en pas avoir du tout; mais dans l'un ou l'autre cas c'était non seulement insulter le général en chef

que de soumettre ses plans au jugement d'un émigré sans caractère reconnu, mais encore exposer l'armée à des conséquences fâcheuses. Sir John Moore renvoya le colonel avec des marques évidentes de mécontentement, et j'avoue qu'à sa place j'en aurais fait autant.

Malgré cela, et en dépit de la timidité excessive de la suprême junte qui à l'approche du danger s'était enfuie à Badajoz, l'un des points les plus reculés du royaume, je conçois qu'on ne pouvait former qu'une seule opinion sur la solidité des vues de M. Frère : nous aurions eu sans doute beaucoup de difficultés à surmonter, et dont les plus sérieuses tiraient leur source de l'état de désorganisation où se trouvaient les armées espagnoles ; mais le gouvernement, quelque insouciant qu'il fût d'ailleurs, sentait le besoin de changer de système ; on avait déjà l'espoir que les différents corps seraient réunis sous un seul chef et que ce chef serait la Romana, qui possédait toute notre confiance ; nous avions de justes raisons de croire que cette réunion s'effectuait ; et alors l'absence de la junte, loin d'être à regretter, devenait un sujet de satisfaction, d'autant plus que les intrigues, les cabales et les sottises qui suivaient ses délibérations produiraient moins de mal de loin que de près. Mais revenons à nos opérations.

Je quittai sir John Moore le 5, et ce fut dans la soirée qu'il se détermina à changer ses plans. En conséquence un courrier fut expédié dans la nuit au général Baird pour arrêter sa marche sur la Corogne, et le lendemain matin un autre courrier lui portait l'ordre de reprendre la route d'Astorga. En même temps le colonel Graham fut envoyé à Madrid afin de connaître l'état réel de cette ville, et de savoir sur quoi nous pouvions compter. Cet officier, qui pendant toute la guerre s'est distingué d'une manière particulière par son activité et son dévouement, était arrivé quelques jours auparavant au quartier-général avec la nouvelle que l'armée de San-Juan avait été battue, et que le passage de Somo-Sierra avait été forcé par un corps de cavalerie française. Ce fut alors qu'on se demanda pourquoi on n'avait pas songé à mieux défendre ce passage, puisqu'on l'avait confié à de nouvelles levées de paysans à moitié armés. Plusieurs pensaient que si le corps du général Hope y avait pris position on aurait pu gagner du temps, et la colonne de Baird aurait rejoint celle de sir John Moore; alors le tout se serait avancé simultanément, et, en cas de revers, la retraite aurait été faite en un seul corps sur Madrid. Toutefois cet avantage était perdu, et désormais il ne fallait plus songer à faire aucun mouvement sur la capitale sans

courir un double risque; et même le colonel Graham, qui y avait été envoyé, fut obligé de faire un long détour pour s'y rendre: les opérations de l'armée dépendaient du résultat de sa mission et des nouvelles qu'il rapporterait.

A ces mesures incertaines, et plus encore à la manière de converser du général, on s'apercevait de l'inquiétude dont son esprit était agité. De son vivant, chacun le considérait comme un officier de grande distinction, et la postérité ne démentira pas ce jugement; mais il était trop manifeste que la responsabilité dont il était chargé et la crainte de se compromettre, en se jetant, ainsi que son armée, dans des difficultés dont il ne pourrait se retirer, étaient de puissants motifs pour empêcher qu'il ne fit un usage convenable de ses talents. Sir John Moore s'était acquis une brillante réputation comme général de division; il le savait, et peut-être n'était-il pas disposé à la risquer; dans tous les cas *il était incapable de mépriser quelques obstacles partiels lorsqu'il s'agissait d'un immense avantage à obtenir*: en un mot, ce n'était pas un Wellington. La preuve de cela c'est que, dans le moment même où il faisait des préparatifs pour s'avancer en Espagne, toutes ses pensées étaient dirigées vers la frontière du Portugal. Si quelqu'un lui parlait de la possibilité d'atteindre Valladolid, et

alors, en cas de revers, de se retirer dans les provinces du nord, il répondait que le nord était sans ressource, et que, sous tous les rapports, c'était un pays très défavorable aux manœuvres d'une armée. Effectivement ces provinces sont stériles, et sans doute nous y aurions rencontré une foule d'embarras si elles avaient été le théâtre de nos opérations; mais la mer étant devant nous, qu'avions-nous à redouter? En outre, et même dans la supposition que notre premier et principal objet eût été de défendre le Portugal, il n'était nullement certain que nous ne pussions le couvrir aussi efficacement en prenant nos positions dans le nord de l'Espagne qu'en nous retirant sur la frontière: à moins que les Français ne fussent plus nombreux que nous ne le pensions, il était fort improbable qu'ils tentassent de nous devancer; tandis que si nous restions, ils continueraient leur route, et toute la péninsule se trouverait peu à peu envahie.

Mais bien que notre général ne parût pas disposé à entreprendre rien de hasardeux, il se montrait enclin à tenter quelque chose dans le cas où il recevrait des nouvelles favorables du colonel Graham. Depuis long-temps nous ignorions les mouvements et la force de l'ennemi; mais nos troupes étaient toujours animées de la plus vive ardeur, et continuaient à conserver le

plus grand ordre: les hôpitaux étaient presque entièrement vides; les régiments d'infanterie étaient au complet, et possédaient tout ce qui est nécessaire pour entrer en campagne; et la cavalerie ainsi que l'artillerie étaient en bon état. Combien ne devait-on pas regretter que le retard occasioné par le mouvement rétrograde de Baird tint une pareille armée en repos, même pendant un seul jour!

Depuis ce moment jusqu'au retour du colonel Graham, il n'arriva qu'un événement assez important pour être rapporté. Un courrier chargé de dépêches venant de Bayonne, adressées à Napoléon à Aranda, étant tombé entre les mains des paysans, il fut envoyé au quartier-général de l'armée: je ne sais si ces dépêches étaient intéressantes; mais j'appris qu'une partie en était très amusante; sinon instructive: elles étaient de vieille date, car il y était question de l'armée de Portugal marchant sur Bordeaux, sous les ordres de Junot; les lettres de ce dernier étaient d'un style humble dont il n'avait pas encore fait usage, mais que leur but expliquait, car elles contenaient des supplications d'augmenter ses émoluments, attendu qu'il était au dépourvu depuis que ses ressources du Portugal lui manquaient. On croira aisément que la lecture de ces lettres excita les plaisanteries de nos soldats,

aux efforts desquels le général devait sa pauvreté actuelle.

Le 9 décembre, le colonel Graham revint de sa mission; le 7 il était arrivé à Cavalera, où il avait appris la reddition de Madrid et l'assassinat du général San-Juan par ses troupes mutinées : ne jugeant pas prudent d'aller plus loin, il était revenu sur ses pas. Selon son rapport, et malgré les désastres qu'on avait essuyés, l'attitude que le pays conservait et la dispersion des troupes françaises permettaient encore d'entreprendre quelque chose. Ceux qui commandaient dans la capitale avaient trahi leurs devoirs, et l'ennemi était en possession du Retiro; mais la population indignée avait refusé de poser les armes, et il était peu probable qu'elle changeât bientôt de sentiment. Trente mille Français se trouvaient employés dans la capitale et aux environs; une partie de l'armée marchait en même temps sur Sarragosse, une autre portion se dirigeait sur Valence, et le reste sur Cadix. Toutes ces dispositions semblaient engager sir John Moore à faire un mouvement en avant; et l'armée était si satisfaite de gagner du terrain, qu'elle ne cherchait pas à approfondir les motifs qui faisaient agir le général et qui le portaient à changer d'opinion. Le 12, le mouvement commença sur tous les points. Lord Paget, avec la plus

grande partie de la cavalerie, marcha de Toro, où il s'était rendu dans le courant de la semaine, sur Tordesillas, tandis que la brigade de hussards que je commandais se porta sur Arevalo. Les divisions d'infanterie abandonnèrent pareillement Alba de Tormes, Salamanque, et Eudésma; et le 14 elles prirent leur nouvelle position, appuyant leur droite sur Tordesillas, leur centre à Alayoz, et leur gauche à Toro. Afin de rendre cette position aussi sûre que possible, toute la cavalerie fut placée à droite du Douro; et des postes furent établis sur les deux rives de ce fleuve, que le corps de lord Paget traversa, en même temps que celui que je commandais se développait sur Patricios, Rubios, Madrigal, Naval del Rey, et Polos, sur le Douro. Le changement de position étant ainsi effectué, nos derrières se trouvaient appuyés sur le Guadarama, qui était au pouvoir de nos alliés; et l'ennemi faisant face, nous attendions qu'il débouchât des points que nous avions précédemment occupés.

Un escadron du dix-huitième de hussards eut alors le bonheur de rencontrer l'ennemi. On nous avait informés qu'il se trouvait quelques détachements de cavalerie et d'infanterie ennemies dans un grand village ou plutôt une petite ville appelée Rueda, située à moitié chemin de

Nava et de Tordesillas ; ayant poussé mes reconnaissances jusque-là, et voyant que les Français ignoraient qu'ils fussent à notre proximité, je me déterminai à les surprendre ou à les forcer au combat. Dans cette intention, un escadron marcha contre eux dans la nuit du 12 ; et étant entrés sans être aperçus, nous jetâmes la confusion parmi les Français. Le plus grand nombre fut sabré sur la place même, plusieurs furent pris, et quelques uns seulement s'échappèrent et allèrent informer le général Franceschi, qui occupait Valladolid avec un corps de deux ou trois mille cavaliers, que l'armée anglaise n'effectuait point sa retraite.

Lorsque le général Moore commença ses mouvements, son intention était, je crois, de s'avancer par Valladolid pour se réunir à l'armée de la Romana et menacer les communications entre Madrid et la France. Dans ce but, il avait pris position à Tordesillas et envoyé un courrier à la Romana pour l'informer de ses projets. Mais le 14 un officier français, porteur de dépêches, ayant été arrêté par quelques paysans, et ses papiers étant de la plus haute importance, je l'envoyai aussitôt au quartier-général. Le contenu de ces dépêches causa immédiatement un changement de plan. L'armée devait faire un mouvement sur sa gauche, afin d'opérer sa jonction

avec la colonne de sir David Baird, et alors, de concert avec la Romana, si on pouvait le rencontrer, attaquer le maréchal Soult, qui, à la tête de seize ou dix-huit mille hommes, était posté vers Valentia et Saldanha. Ce plan, qui paraissait sagement combiné, demandait une exécution hardie et méritait d'être couronné du succès.

Tandis que les colonnes d'infanterie filaient dans la direction de Toro et de Benévante, la cavalerie eut plusieurs fois l'occasion d'essayer sa valeur avec celle de l'ennemi. Dans chacune, la supériorité des soldats anglais fut reconnue; et dans plusieurs escarmouches nous réussîmes à faire prisonniers un lieutenant-colonel, un major, et environ cent soldats et soixante chevaux. C'était vraiment un glorieux spectacle que de voir avec quelle confiance les plus petits détachements de notre cavalerie chargeaient des corps deux fois plus nombreux qu'eux-mêmes; et il n'était pas moins flatteur de remarquer que la supériorité numérique de l'ennemi ne lui était d'aucun avantage.

En même temps on reçut la nouvelle que la Romana, soupçonnant les arrangements que sir John Moore avait pris quelques jours avant de se retirer en Portugal, avait commencé sa retraite de Léon. Une pareille nouvelle, dans les

circonstances où nous étions, ne pouvait que contrarier considérablement notre général : il blâma sévèrement la Romana et lui expédia un autre courrier avec des lettres plus pressantes que celles qu'il lui avait déjà envoyées pour l'engager à revenir sans délai sur ses pas ; il ajoutait que s'il ne pouvait se rendre immédiatement à ses desirs, lui, général Moore, n'attendrait pas plus long-temps sa commodité, l'occasion de frapper un grand coup se présentant d'une manière telle qu'il n'en avait jamais eu de si favorable, et que le plus léger retard empêcherait d'en profiter. La réponse de la Romana arriva à propos, et il annonça qu'il coopérerait de tout son pouvoir à ce que le général anglais jugerait convenable d'entreprendre.

Sous ce rapport, tout était satisfaisant ; mais il n'en était pas de même quant aux renseignements que nous avions des prisonniers français sur la force de l'armée ennemie dans la péninsule. Le colonel Arvignat, l'un d'eux, nous apprit qu'on nous opposerait dix corps d'armée composés chacun de deux divisions ou d'environ vingt mille hommes ; et voici quels étaient les noms des généraux qui devaient les commander et les positions qu'ils prendraient : Ney et Moncey devaient occuper le voisinage de Sarra-
gosse ;

Lefèvre et *Macellini*¹ s'avanceraient sur Salamanque, Bessières sur Madrid; Soult² et Lasalle³ devaient prendre position près de Placentia; Junot marcherait sur Burgos; Gouvion-Saint-Cyr se dirigerait sur Barcelonne; Milhaud communiquerait avec Lefèvre, et Marmont devait occuper une province dont j'ai oublié le nom⁴. Il ajoutait que la cavalerie attachée à ces masses s'élèverait à trente-six régiments, et il assurait qu'il n'y avait pas moins de sept mille hommes de la garde impériale en garnison dans Madrid. Toutefois une vérité qu'on ne pouvait ignorer, c'est que les forces ennemies dans le royaume étaient considérables, et que la seule chance de succès que nous eussions était de les battre en détail; mais pourrions-nous y réussir? Les plus exaltés d'entre nous en doutaient lorsqu'ils se rappelaient que de toutes les armées espagnoles qui étaient entrées en campagne, il y avait un mois, celle de la Romana était la seule qui restât, et

¹ Il n'existait pas d'officier-général de ce nom dans l'armée.

² Le corps du maréchal Soult est le même que celui de Bessières. Le duc de Dalmatie en avait pris le commandement avant l'affaire de Burgos.

³ Lasalle et Milhaud! Ces deux généraux n'avaient sous leurs ordres que de simples divisions de cavalerie entrant dans la composition du corps d'armée.

⁴ La Dalmatie sans doute, car c'était là que commandait Marmont. Il ne parut que beaucoup plus tard en Espagne.

qu'on pouvait même à peine compter sur elle ; attendu qu'elle n'était pas encore complètement organisée. D'un autre côté, les généraux français étaient aussi prudents que braves ; si quelques-uns d'eux avaient eu connaissance de notre approche, ils se seraient retirés dans le dessein de nous attirer jusqu'à ce que nous nous trouvassions au milieu d'autant de corps que l'empereur aurait jugé convenable d'en employer à notre destruction. Cependant on pouvait faire encore beaucoup en agissant avec promptitude et hardiesse ; et bien que nous n'entendissions parler que des masses immenses que les Français mettaient en mouvement dans toutes les directions, que la nation commençât à manifester des symptômes d'abattement et d'un patriotisme affaibli, et que sur-tout notre général ne fût pas homme à entreprendre quelque chose à moins d'avoir acquis la certitude morale du succès ; malgré toutes ces considérations, je le répète, il n'y avait pas un seul individu dans l'armée qui fût découragé, et tous au contraire sentaient leur ardeur s'accroître à mesure que l'on approchait de l'ennemi.

C'est guidées par ce sentiment que les troupes anglaises faisaient chaque étape qui nous rapprochait du maréchal Soult, non seulement sans murmure, mais encore avec enthousiasme. Le 16

le quartier-général fut à Toro; les 17, 18 et 19 il passa à Vilapoudo et Valderosa; et le 20 il s'établit à Majorga. La colonne de sir David Baird nous rejoignit dans cette place; et là nous pouvions rassembler au moins vingt-trois mille hommes d'infanterie, deux mille trois cents de cavalerie, et environ cinquante pièces de canon de tout calibre.

Tandis que le quartier-général était à Majorga, la cavalerie et l'artillerie légère s'étant avancées jusqu'au monastère de Melgar-Abaxo trouvèrent plus d'une fois l'occasion de se mesurer avec les avant-postes de l'ennemi : bien que ces affaires ne produisissent aucun résultat sérieux, toutes tendaient plus ou moins à augmenter la confiance de nos soldats et à les préparer à la grande lutte qui était près de s'engager. Mais cependant il y eut un fait d'armes qui mérite un souvenir éternel, non pas uniquement à cause de la bravoure que les troupes déployèrent, mais parce qu'il offre la preuve des connaissances profondes et de l'habileté militaire de lord Paget, qui commandait le détachement qui s'est couvert de gloire dans cette occasion.

Le monastère de Melgar-Abaxo est éloigné de trois lieues de Sahagun; où, disait-on, sept cents cavaliers français étaient postés. Comme ils étaient à quelque distance du gros de leur armée, on

pensa qu'il était possible de les couper, et lord Paget se détermina à tout événement à l'essayer : en conséquence il se mit à la tête des dixième et quinzième de hussards ; et au milieu d'une nuit très froide, la terre étant couverte de neige, il partit pour effectuer ce projet. Parvenu aux deux tiers du chemin, il divisa sa troupe et ordonna au général Stade avec le dixième régiment de suivre le cours du Cea et d'entrer dans la ville par le côté du fleuve, tandis que lui, suivi du quinzième, en approcherait par une route différente. Peu d'instants après, lord Paget rencontra un détachement de l'ennemi ; il le chargea immédiatement ; et tous ceux qui le composaient, excepté un seul homme, furent sabrés ou faits prisonniers : mais la fuite d'un seul, dans une circonstance semblable, était aussi à craindre que celle de tous, car l'alarme était donnée ; et avant que le quinzième pût s'approcher de la ville, l'ennemi était en état de le recevoir. Le jour commençait à paraître ; et comme nos troupes avançaient, elles virent l'ennemi à quelque distance de la ville, qui se rangeait en bataille sur un terrain qui paraissait être une plaine ouverte. Le quinzième se mit en ligne en un instant, et les soldats suivirent leur chef au grand trot dans l'intention de charger ; mais quand ils furent à cinquante toises de l'ennemi, ils virent qu'un large fossé les

séparait et que les Français s'étaient prévalus des inégalités du terrain que les Anglais n'avaient pu apercevoir, se trouvant trop éloignés. Ils furent obligés de s'arrêter; mais comme un moment après ils se mirent en mouvement, le régiment, manœuvrant sur sa gauche, trouva bientôt une place convenable pour traverser le fossé; et, malgré les efforts de l'ennemi, il se rangea de nouveau en ordre de bataille et fut prêt à charger cinq minutes avant que le choc commençât. Comme de part et d'autre chacun essayait d'atteindre le flanc de son ennemi, quelques changements de position eurent lieu; mais la cavalerie anglaise réussit dans ses projets, et, s'avancant sur l'ennemi au grand galop, elle le renversa aussitôt. Plusieurs soldats furent tués sur la place, un plus grand nombre fut démonté, et cent cinquante-sept firent faits prisonniers, y compris deux lieutenants-colonels. Dans cette affaire la perte des Anglais se monta à quatre cents hommes, tandis que celle des Français fut d'environ sept cents.

Cette brillante affaire eut lieu le 20, et le 21 le quartier-général de l'armée était établi à l'endroit même où elle avait eu lieu. La gelée et la neige ayant été suivies par de fortes pluies, le temps devint alors extrêmement mauvais: les troupes, qui dernièrement avaient fait des marches forcées,

étaient dans un état d'épuisement extrême. Dans cette situation, bien que sir John Moore fût convaincu qu'une heure qu'il perdait était gagnée par l'ennemi, il se détermina à faire halte pendant un jour, et il l'employa à pourvoir son armée des provisions dont elle avait besoin, et à la préparer à l'épreuve à laquelle elle allait être soumise.

Il reprit sa correspondance avec le marquis de la Romana. Ce dernier ne cherchait pas à cacher l'incapacité de son armée, mais toutefois il consentait à coopérer avec nous à attaquer Soult avec tous les soldats qu'il pourrait rassembler et qui seraient en état de faire face à l'ennemi. De plus, il envoyait de temps à autre les avis qu'il pouvait avoir au moyen des espions et des paysans. D'abord il représentait que les Français ne comptaient qu'environ dix mille hommes d'infanterie et mille cavaliers, avec huit ou dix pièces de canon, et qu'il serait possible de les environner et de les détruire avant qu'ils eussent été renforcés; mais ensuite il annonçait que les renforts étaient arrivés, et qu'il y avait au moins dix-huit ou dix-neuf mille hommes en position sur le Carion. Sir John Moore, qui était prévenu que le corps de Soult était si nombreux, ne fut pas déconcerté par cette nouvelle; mais il ne négligea aucun moyen d'obtenir de nouvelles informations, et les

sources où il les puisait étaient nombreuses et sûres. D'heure en heure il arrivait des renseignements qui le forçaient à déranger ses plans; d'heure en heure aussi, nos troupes croyaient que le moment qu'elles avaient tant désiré de forcer l'ennemi à se battre était arrivé.

C'est ainsi que se passèrent le 21 et une grande partie du 22 décembre. On rapportait que, sur les dix-huit mille hommes dont l'armée de Soult était composée, sept mille étaient stationnés à Sandanha et cinq mille dans la ville de Carion, tandis que le reste longeait les bords de la rivière pour établir des communications et pour couvrir les différents gués ou ponts où l'on pouvait la traverser. De notre côté, aucune position, ou au moins rien qui méritât ce nom sous le rapport militaire, n'avait été prise. Au moment de s'ébranler, nos régiments s'étaient rapprochés autant que possible les uns des autres. Bien que nous fussions sans point d'appui, et que notre position ne nous permit pas de recevoir une attaque avec quelque chance de succès, nous étions cependant disposés

Cette évaluation est exagérée; le deuxième corps se composait, au moment où le maréchal Soult en prit le commandement, de trois divisions, dont une, celle du général Bonnet, fut laissée dans les montagnes de Santander. Les deux qui lui restèrent ne présentaient pas au-delà de dix à douze mille baionnettes. Il était cependant peu disposé à rétrograder, et attendait de pied ferme le choc des Anglais qui étaient deux fois plus nombreux.

à faire tout ce que les circonstances pourraient exiger, et nos préparatifs furent faits dans cette intention. Dans tous les couvents voisins, des hôpitaux furent établis; et tout fut disposé pour transporter d'une manière sûre et prompté les blessés sur les derrières de l'armée. Enfin on ne parlait que de la bataille qui allait avoir lieu, et des conséquences probables de la victoire.

Dans la soirée du 22 on donna l'ordre d'avancer immédiatement sur l'ennemi : à huit heures l'armée devait marcher sur deux colonnes, dans le dessein de forcer le pont du Carion et de pénétrer dans Saldanha. La droite, à qui cet ordre avait été particulièrement confié, se mettait sous les armes, lorsque deux courriers arrivèrent, l'un du quartier-général de la Romana, l'autre de Los Santos. Ils étaient porteurs de nouvelles qui exaspérèrent l'armée à un tel point, qu'il nous serait impossible de le décrire. L'ennemi, à ce qu'il paraissait, s'avancait sur nous dans toutes les directions. Le corps d'armée qui avait commencé sa marche vers le sud avait fait halte à Talavera, plusieurs fortes divisions s'étaient avancées de Palencia et se trouvaient déjà dans le voisinage du Carion; l'armée de Badajoz avait changé de direction et s'était mise en pleine marche vers Salamanque; tandis que Napoléon lui-même

était parti de Madrid dans l'intention connue de ne s'arrêter qu'à Benevente.

Sir John Moore sentit ou imagina que ce n'était plus le moment de risquer une bataille. Il croyait que Soult se retirerait devant lui, dans le dessein de donner aux diverses divisions le temps de gagner les derrières de l'armée anglaise, et il était persuadé qu'un retard de quelques jours l'exposerait, selon toute probabilité, au risque d'être environné par soixante ou soixante-dix mille hommes de l'élite de l'armée française. Avec une semblable perspective il contremanda les ordres qu'il avait donnés au commencement de la soirée. Les régiments qui s'étaient rassemblés furent renvoyés à leurs postes respectifs, et on apprit dans les rangs que toute idée d'attaque, au moins pour cette nuit, était abandonnée.

CHAPITRE X.

Mécontentement de l'armée. — Sir John Moore fait ses préparatifs de retraite. — L'infanterie et l'artillerie protégées par la cavalerie marchent sur deux colonnes. — Mouvements des armées françaises. — Affaire de cavalerie à Majorga. — Souffrances de l'armée pendant sa marche. — Alarme dans Benevente et brillante affaire de cavalerie. — Destruction des magasins à Astorga. — État misérable des troupes de la Romana. — Désorganisation de l'armée anglaise. — Marche d'Astorga à Villa-Franca. — Sérieuse affaire à Villa-Franca. — Retraite sur Lugo, où la bataille est offerte par l'armée anglaise et refusée par l'ennemi. — Les armées gardent leurs positions respectives pendant trois jours. — Retraite sur la Corogne; la flotte y arrive et l'armée se prépare à s'embarquer. — Bataille de la Corogne et mort de sir John Moore. — L'armée s'embusque.

Il ne serait pas facile de peindre les effets que l'événement imprévu que nous venons de rapporter causa sur toute l'armée en général. Les troupes qui avaient long-temps désiré la présence de l'ennemi et qui une heure auparavant étaient pleines d'activité et de confiance ne présentaient plus que l'aspect d'hommes dont les plus chères espérances viennent de s'évanouir, et qui se voient contraints d'y renoncer. Il y en eut peu qui manifestèrent leurs sentiments par des plaintes ou des murmures, mais tous se retirèrent à leurs postes dans un silence morne qui indiquait mieux

que des parôles l'extrême chagrin qu'ils éprouvaient.

Nous ignorions le sort qui nous attendait; nous étions même à ce sujet dans une parfaite indifférence, qui se prolongea pendant plusieurs heures. Nous avions lieu de croire que sir John Moore ne s'était déterminé qu'à regret à changer sa dernière résolution. Il ne connaissait encore qu'imparfaitement la force des troupes qui s'avançaient sur lui, et, bien qu'il fût porté à l'exagérer, il ne voulait commencer sa retraite que lorsqu'elle deviendrait indispensable. Il reçut en outre dans la journée des dépêches de la Romana, annonçant qu'il s'était mis en route avec sept mille soldats équipés pour attaquer conjointement le maréchal Soult. Il devint alors nécessaire de contremander ce mouvement, et de prendre les arrangements convenables avec le général espagnol afin que ses soldats et les nôtres ne se gênassent pas mutuellement dans la retraite projetée. La journée du 23 se passa à régler ce qui était relatif à cet objet et au transport des ambulances et des magasins. Voici quel fut l'ordre de retraite des deux armées.

La défense des Galices n'étant pas impossible, sir John Moore se retira dans une direction qui le mit en état de prendre position dans ces deux provinces, si les circonstances l'exigeaient : en

même temps une retraite lui serait ouverte sur la côte, en cas que les choses fussent poussées au pis. Pour cela il était d'abord nécessaire de traverser l'Eslar, ce que nous pouvions faire, soit par Mansilla, où on passe la rivière sur un pont, soit par Valencia, où il n'y a qu'un bac, soit enfin par Castro-Gonzalo, où l'on trouve un pont et une route qui conduit à Benevente. Quant à Mansilla, il n'y fallait pas songer, les troupes espagnoles qui y étaient cantonnées ayant épuisé toutes les ressources du pays; mais les deux routes de Valencia et de Castro-Gonzalo étaient ouvertes, et on résolut de les prendre. Cette disposition était d'autant plus nécessaire qu'il aurait été incommode de conduire toute la colonne dans une même direction; et d'ailleurs, en adoptant cette dernière mesure, les magasins établis à Benevente et Zamora seraient tombés au pouvoir de l'ennemi. Astorga fut désigné pour le lieu du rendez-vous; et il fut convenu qu'on y ferait halte, tandis que les Espagnols se retireraient sur Léon, d'où ils pourraient harceler les flancs et les derrières de l'armée française, si nous nous trouvions dans le cas de lui offrir la bataille. En même temps la Romana devait prendre possession du pont de Mansilla et le garder aussi longtemps que possible: la ville de Léon ne devait se rendre qu'à la dernière extrémité. Les arrange-

ments préliminaires étant terminés, l'armée commença sa retraite le 24. Le général Hope avec sa division et celle du général Fraser se porta vers Majorga, sur la route de Castro-Gonsalo, tandis que sir David Baird, à la tête de l'autre colonne, prenait la direction de Valencia. Pour protéger ces mouvements, la cavalerie reçut l'ordre de faire avancer des détachements jusqu'au Carion, où se trouvaient les grand'gardes de l'ennemi, et de ne pas quitter cette position avant le 25 au soir, quelques heures après que le passage de la réserve et de l'infanterie légère aurait été effectué. Tout s'exécuta avec une régularité parfaite. Les colonnes atteignirent leurs destinations sans être inquiétées, et l'arrière-garde se remit en marche laissant ignorer à l'ennemi que la retraite s'opérait.

Sur ces entrefaites, Bonaparte s'avancait à marches forcées de l'Escurial; le 24 il était à Tordesillas avec l'avant-garde de la cavalerie, dont de forts détachements pénétraient jusqu'à Villapando et même jusqu'à Majorga où nos soldats eurent encore l'occasion de se mesurer. Le 26 un nombre assez considérable de cavalerie française se posta sur une éminence, et semblait se disposer à couper ceux de nos soldats qui s'écartaient de leurs rangs; lord Paget donna l'ordre au colonel Leigh d'aller débusquer l'ennemi,

avec deux escadrons du dixième de hussards. Cet officier divisa sa petite troupe en deux bandes, dont l'une, s'avancant au grand trot, fut soutenue par l'autre jusqu'à ce qu'elle eût atteint le sommet, où nos cavaliers, quoique se trouvant sous une grêle de balles, s'arrêtèrent quelques minutes pour laisser souffler leur chevaux, et après ils chargèrent les Français qui en un instant furent culbutés. Un grand nombre fut tué ou blessé, et on fit cent prisonniers.

Le dixième de hussards ne fut pas le seul régiment de cavalerie qui se distingua; on remarqua, dans toutes les affaires où les Français se mesuraient avec notre cavalerie, que celle-ci se montrait bien supérieure à tout ce que nous aurions pu espérer. Elle semblait défier tous les obstacles; et, malgré sa témérité, il n'y eut pas un seul exemple qu'elle fût battue ou même repoussée: enfin les choses furent portées au point, que le capitaine Jones du dix-huitième se hasarda avec trente hommes de son régiment d'attaquer cent cavaliers français, qu'il mit en déroute après leur avoir tué quatorze hommes et fait six prisonniers.

Et tout cela sans autre accident qu'une égratignure au petit doigt comme à la grande bataille du général B^{***}. Mais en vérité à quel bon ces rodomontades? La bravoure de la cavalerie anglaise est bien connue; elle n'a pas besoin de ces exagérations pour faire son crédit.

Tandis que la cavalerie se mesurait journellement avec l'ennemi, et que ses succès animaient son courage, l'infanterie, protégée par deux ou trois régiments légers, marchait à travers des chemins pitoyables, au milieu d'un pays épuisé, et exposée à des fatigues qu'elle n'avait pas encore éprouvées. Le temps était plus mauvais qu'il n'avait encore été depuis notre entrée en Espagne : des vents froids soufflaient avec violence, de fortes ondées mêlées de pluie et de neige tombaient abondamment, et nos soldats pouvaient à peine se garantir, pendant la nuit, même de l'influence de ces frimas. Les mules et les autres animaux employés à transporter les bagages devinrent bientôt fourbus ; et, en outre, les muletiers effrayés de l'idée d'être pris par les Français abandonnaient les animaux pour se sauver. Comme il était alors impossible de les diriger, car ils n'obéissaient qu'à la voix de leurs maîtres, on les laissa et leurs charges furent livrées au pillage. Ce n'était cependant pas encore là les seuls maux auxquels nous étions exposés. Les Espagnols désertaient leurs maisons à notre approche, fermaient leurs portes, et cachaient avec soin le peu de provisions qu'ils pouvaient avoir, ou bien ils ne satisfaisaient à nos réquisitions de vivres qu'avec des murmures et des plaintes tels qu'ils n'auraient pas osé en

exprimer devant des soldats français. Ces désagréments augmentaient naturellement l'irritation de nos troupes; elles commencèrent à considérer les Espagnols en ennemis, et à les traiter comme un peuple indigne d'aucune considération. Les paysans s'en vengèrent, et des rixes sanglantes eurent lieu fréquemment.

Le 27 décembre, la colonne arriva à Benevente. Cette ville est remarquable par un vieux château baronial, qui depuis plusieurs générations a appartenu aux ducs d'Ossuna; et qui, sous le rapport de la magnificence et de l'étendue, n'a point d'égal en Europe. L'Eslar coule près de cet édifice, et un pont qui est dominé par quelques collines qui s'élèvent de l'autre côté de la rivière est établi non loin de la ville. A peine nos troupes étaient-elles entrées à Benevente, que nous apprîmes que l'ennemi s'approchait; et on le vit se ranger en ordre de bataille sur les collines. On se prépara de suite à le recevoir; les régiments prirent position, et la cavalerie se déploya dans la plaine, où elle pouvait agir plus convenablement: mais aucun ne fut mis en action. L'ennemi, satisfait d'avoir troublé notre repos, se dispersa: nous reprîmes nos cantonnements et continuâmes nos opérations. Néanmoins nous nous précautionnâmes contre toute surprise; le pont sur l'Eslar fut rompu,

et des détachements de cavalerie s'étendirent le long de la rive pour garder les gués et donner avis des mouvements de l'ennemi.

La nuit du 27 se passa tranquillement; notre mouvement rétrograde fut continué au point du jour: cependant la cavalerie n'avait pas encore quitté ses postes, lorsque certains mouvements de l'ennemi indiquèrent qu'il ne nous permettrait pas de continuer facilement notre retraite. Vers 9 heures, on remarqua que cinq ou six cents cavaliers essayaient de forcer un gué peu éloigné des ruines du pont, et quelques moments après ils traversèrent la rivière et se formèrent en ligne de notre côté. Les derniers détachements de notre arrière-garde se mirent en état de leur faire face, bien qu'ils ne fussent qu'à deux cents hommes, sous les ordres du colonel Otway; ils chargèrent avec hardiesse et à plusieurs reprises les premiers escadrons de l'ennemi, et les tinrent en échec jusqu'à ce que lord Paget et moi arrivâmes, l'un avec le dixième de hussards, et l'autre avec des détachements de cavalerie. Plusieurs charges s'exécutèrent des deux côtés: nos grand-gardes battirent en retraite, ainsi que cela leur avait été ordonné, jusqu'à ce que, le dixième se trouvant prêt à agir, elles fussent soutenues par ce régiment; alors une nouvelle charge ayant été ordonnée, la ligne de l'ennemi fut rompue en

un instant. Il s'enfuit en désordre vers la rivière et la repassa plus lestement qu'il ne l'avait franchie, laissant en notre pouvoir le général Lefèvre, qui en avait le commandement, et environ soixante-dix prisonniers, officiers et soldats. Telle fut l'affaire la plus sérieuse dans laquelle nous nous trouvâmes engagés. Cette cavalerie ennemie faisait partie de la garde impériale, et se composait de soldats éprouvés qui combattirent d'une manière digne de la réputation qu'ils avaient acquise dans le nord de l'Europe. Ils perdirent en tués et blessés environ soixante hommes; notre perte fut de cinquante hommes.

On a dit que Napoléon, posté sur les hauteurs, fut témoin de cette affaire. Que cela soit vrai ou non, il est toujours certain que l'ennemi ne se hasarda de quelque temps à attaquer notre cavalerie. Aussi notre colonne arriva-t-elle à Astorga

La captivité du général Lefèvre fut due à une circonstance dont ne parle pas l'auteur. Ce général, impatient de joindre les Anglais, n'eut pas plus tôt aperçu leurs colonnes de l'autre côté de l'Escar, que, sans tenir compte de la difficulté des lieux ni des masses qu'il allait heurter, il franchit la rivière avec cinq à six cents chevaux et donna tête baissée au milieu de toute la cavalerie ennemie, qui était concentrée autour de Benevente. Cette témérité eut le résultat qu'elle devait avoir. Les chasseurs furent ramenés et obligés de regagner le rivage qu'ils avaient si imprudemment quitté. Leur chef ne voulut pas passer qu'il ne les vit tous en sûreté et fut enlevé au milieu des efforts qu'il fit pour protéger leur retraite. Ce dévouement méritait de n'être pas oublié.

ayant été peu harcelée, mais toutefois se trouvant dans un état de désorganisation complet. Elle entra dans une ville où les soldats de la Roumanie n'offraient déjà que trop le tableau de la misère et de la disette, car leur chef, malgré les ordres contraires de sir John Moore, avait jugé convenable de faire sa retraite dans la même direction que nous, au lieu de se diriger sur Léon, ou sur le voisinage.

Le résultat de cette infraction fut que toutes les maisons se trouvaient remplies de ses soldats, parmi lesquels le typhus faisait de grands ravages, et les routes étaient encombrées entièrement d'hommes, de chevaux et de chars, appartenant à son armée, dont la marche se trouvait interrompue par divers accidents.

Il est impossible d'imaginer un ramassis d'hommes ressemblant moins à des soldats, et ayant plus de droits à la pitié de ceux qui les voyaient. La plupart d'entre eux étaient nus; ils n'avaient ni provisions ni munitions, et du reste leurs armes étaient hors d'état de servir. A dire vrai, nous n'étions pas dans un état plus favorable. Nos provisions devenaient journellement plus rares, et nos soldats manquaient de souliers. La majeure partie des officiers avaient apporté d'Angleterre des vêtements de toute espèce; et des dépôts de provisions avaient été formés dans plusieurs endroits, entre autres à Astorga; mais

les mules qui portaient les bagages n'étaient plus en état de bouger, et on ne tira que peu ou point de secours des magasins établis dans la ville. On réussit pourtant à délivrer des fusils et des munitions aux Espagnols; quant aux vêtements et aux vivres, dont nous manquions nous-mêmes, nous ne pûmes leur en fournir. Les troupes de la Romana partirent le lendemain pour se rendre en Galice par la route de Fonubadon, n'ayant reçu de nous aucun des secours dont elles avaient le plus besoin, et espérant retrouver à Mansilla, qu'elles avaient abandonné trop tôt, les approvisionnements de bouche qu'elles y avaient laissés.

L'armée espérait que sa retraite se bornerait à Astorga, et que là, ou dans ses environs, les choses s'arrangeraient de manière à permettre de livrer bataille. Bien que sa conduite sous plusieurs rapports ne fût pas digne de louange, il est probable que l'espoir de se mesurer avec l'ennemi l'avait maintenue jusqu'alors dans un état de subordination. Nos soldats avaient commis plusieurs excès; beaucoup d'entre eux s'étaient rendus coupables de vols et de pillage, s'étaient livrés à l'ivrognerie, et étaient ainsi tombés dans les mains de l'ennemi, ou avaient péri par l'indulgence de la saison; cependant l'armée, prise en masse, n'avait besoin que de provisions et de

quelques instants de repos, pour se remettre à peu-près dans le même état où elle se trouvait en quittant Salamanque. Mais du moment où elle se prépara à quitter Astorga, pour continuer sa retraite, elle présenta un tout autre aspect. L'explosion des caissons de munition qui eut lieu dans cette ville, la destruction des outils servant aux retranchements, et le brûlement des effets de campement de toute une division, furent le signal des plus grands désordres ; et il est pénible de confesser, sans qu'on puisse le révoquer en doute, que dès cet instant notre armée ne ressemblait plus à une armée anglaise. La bravoure de nos soldats était la même, mais on ne remarquait parmi eux ni ordre ni régularité que quand les Français s'approchaient ; ce cas là excepté, nous avions plutôt l'air d'une foule de rebelles insubordonnés, en pleine déroute devant des soldats victorieux, que d'un corps de troupes anglaises exécutant des mouvements militaires en présence de l'ennemi.

J'ai presque la pénible certitude que lorsque sir John Moore se décida à une retraite précipitée, il avait l'intention de se rendre à Vigo, et d'embarquer son armée dans ce port, où il avait fait rassembler des bâtiments de transport. C'est pour cela que dès son arrivée à Benevente, il dirigea sur la côte le général Crawford, à la tête

de trois mille hommes, par la route d'Orense, qui est plus courte, mais plus difficile, afin d'empêcher l'ennemi de gagner du terrain sur lui, pendant qu'il prendrait la route d'Astorga et de Villa-Franca, qui, quoique la plus longue, était celle qui offrait le plus de sûreté. Il fut rejoint dans la première de ces villes par les divisions de sir David Baird ; et ce fut là, ainsi que je l'ai dit, que tous les objets, soit publics, soit particuliers, qu'on ne pouvait transporter, furent détruits. L'armée continua ensuite sa retraite dans l'état le plus déplorable où elle se soit jamais trouvée.

La route d'Astorga à Villa-Franca passe à travers les villages de Torre, Benivrede, Pontferrada, et un pays qui offre, plus qu'aucun autre de l'Europe, une diversité de scènes imposantes. Pendant quatre ou cinq lieues elle se prolonge sur le vers d'une montagne escarpée, stérile, et découverte ; et, arrivé au sommet, on se trouve à l'entrée de défilés épouvantables, que mille hommes résolus pourraient aisément défendre contre un nombre dix fois plus fort. Ces défilés s'étendent jusqu'au village de Torre, distant de trois lieues ; après quoi la perspective, qui est formée de montagnes, de collines, de vallées, et de rochers, devient admirable. Nous ne la vîmes pas avec avantage, parce que les hauteurs étaient

couvertes de neige, et que les champs et les routes ne présentaient qu'une vaste plaine de boue; malgré cela nous ne pouvions nous empêcher, en traversant ce pays; d'éprouver une certaine admiration, et de regretter que nous ne fussions pas dans la saison où les forêts et les collines sont revêtues de leur parure. Mais ce n'était pas seulement le deuil temporaire dont ce beau pays était couvert qui faisait naître tour-à-tour en nous des sensations pénibles et délicieuses, l'armée était alors dans l'état le plus affreux; la pluie tombait par torrents; les hommes et les chevaux trébuchaient à chaque instant, les premiers accablés par la fatigue et le besoin de nourriture, les autres succombant sous le poids de leur charge et mourant sur la place. Non seulement les chevaux de trait ne pouvaient plus avancer, mais ceux même des cavaliers se déferaient et devenaient inutiles. C'était un spectacle bien triste, de voir ces fiers animaux tenir jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées, et la nécessité où se trouvaient ensuite leurs cavaliers de les tuer pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi. Le reste des caissons de munitions, qui avait jusqu'alors marché avec l'armée, demeura en arrière ou fut détruit: c'est ainsi que les désastres s'accumulaient sur nous à mesure que nous avançons, et il paraissait pro-

nable que si l'on persistait à suivre le même ordre de marche, la moitié de l'armée n'atteindrait jamais les côtes.

Le lecteur doit bien s'imaginer, d'après ce que je viens de dire, que l'insubordination devint presque générale. Il n'y avait pas moyen de contraindre les soldats à garder leurs rangs. Sous divers prétextes des régiments entiers abandonnaient leurs drapeaux; et aussi souvent que des auberges ou des cabarets se trouvaient sur leur passage, il s'ensuivait des scènes de la nature la plus révoltante. On marchait par divisions, le gros de l'armée se trouvant à une journée de distance de la réserve et de l'arrière-garde : l'armée arriva à Benivedre le 31 décembre; et le 1^{er} janvier, au point du jour, elle reçut l'ordre de se mettre en route; mais lorsque l'arrière-garde atteignit ce village, elle le trouva rempli de traîtres; presque tous dans un état complet d'ivresse. *Bien que la cavalerie française eût rarement cherché à en venir aux mains avec nous*¹, elle nous pressait alors vivement sur nos derrières; pendant plusieurs milles nous fûmes en vue les uns des autres, mais il n'y eut que quelques coups de pistolet d'échangés. Ainsi harcelés,

¹ Il y avait un moyen tout simple de multiplier les engagements; c'était de se retirer avec moins de précipitation. *Note du traducteur.*

nous ne faisons de courtes haltes que pour donner à nos soldats le temps de rejoindre, encore ceux qui étaient ou ivres ou trop fatigués étaient-ils obligés de rester en arrière. Ce ne fut qu'avec la plus vive répugnance, et après avoir tenté des efforts inouïs, que nous abandonnâmes dans Benivedre ceux qui s'y étaient arrêtés : nous y laissâmes même, après le départ de l'arrière-garde, dans le dessein de les protéger, un détachement de cavalerie qui ne quitta ce village que lorsque des forces ennemies supérieures y arrivèrent. Ce fut alors que Benivedre offrit une scène horrible qu'on a déjà fréquemment essayé de décrire, mais dont on ne peut se former l'idée qu'autant qu'on en a été le témoin : des dragons français poursuivant notre détachement galopèrent sur une multitude d'hommes, de femmes, et d'enfants, sabrant à gauche et à droite, sans distinction d'âge ni de sexe¹. On n'a pas été certain du nombre de ceux qui périrent ainsi victimes de leur intempérance, mais on sait qu'il

¹ Il est possible que cette scène de carnage ait été souvent décrite, les romanciers anglais ont pu l'adopter de confiance et la reproduire sous toutes les formes sans que pour cela elle soit plus vraie. Une atrocité semblable eût fait bruit, et eût laissé des traces; or de tous ceux qui ont fait cette campagne, qui en a jamais ouï parler dans nos camps? qui a vu en passant à Benivedre le lendemain et les jours suivants, on ne dit pas un mort, mais un simple blessé? *Note du traducteur.*

fut considérable, et que jamais soldat anglais n'eut devant les yeux un spectacle aussi épouvantable que celui que présentaient les malheureux couverts de sang et mutilés qui s'étaient échappés du massacre, et que le général fit transporter dans les rangs pour servir d'exemple à leurs camarades.

Après avoir fait en deux jours un trajet de soixante milles, nous arrivâmes à Villa-Franca, où la plus grande partie de ce qui nous restait de cavalerie fut cantonnée, un faible piquet seulement ayant été laissé avec la réserve à Cacabelos. Cette petite ville, ainsi que Benivedre, se trouvait pleine de soldats ivres et indisciplinés, appartenant aux divisions qui nous avaient précédés, et qui avaient pillé nos magasins et s'étaient portés aux plus grands excès envers les habitants; un magasin de spiritueux avait été forcé, et ce qu'il renfermait bu ou gaspillé: et une quantité considérable de fourrage, dont nous avions tant besoin, fut complètement détruite. Un soldat pris en maraude fut exécuté à Villa-Franca; mais cet exemple de sévérité ne fit aucune impression, tant la discipline de l'armée était déjà relâchée. De semblables actions furent commises par-tout où l'occasion s'en présenta, et leurs auteurs agissaient avec tout aussi peu de réserve que s'ils n'avaient rien eu à redouter.

L'ennemi, qui depuis l'affaire du 28 s'était tenu hors de portée, paraissait disposé le 3 à renouveler son système d'attaque. A une heure après midi on vit un fort détachement de cavalerie *se porter au pas et avec précaution sur Cacabelos*¹. Une petite rivière coule au milieu de cette ville, et une partie de notre réserve avait pris position le long de ses bords, tandis que le quatre-vingt-quinzième de tirailleurs, soutenu par un piquet de hussards, s'était porté à une demi-lieue en avant. On avait ordonné à ces tirailleurs de battre en retraite en traversant la ville et le pont : une partie avait déjà effectué ce mouvement, lorsque la cavalerie française arrivant en force fit lâcher pied à notre piquet, et, se jetant sur deux compagnies d'arrière-garde du quatre-vingt-quinzième, réussit à faire quelques prisonniers. Ce régiment était à peine revenu de sa surprise et cherchait à se rallier, lorsqu'un grand nombre de chasseurs français démontés se précipitèrent en avant, et, traversant la rivière sur

¹ Ce corps de cavalerie était composé du troisième de hussards et du quinzième de chasseurs commandés par le général Colbert. Loin d'arriver au pas et avec précaution, il entra à Cacabelos au galop, et enleva quelques hommes au soixantième régiment anglais. La cavalerie de cette nation ne se montrait presque pas. Il n'y avait qu'un faible piquet à l'arrière-garde, qui était presque toute composée d'infanterie. La nature du pays l'exigeait ainsi.
Note du traducteur.

plusieurs points, vinrent fondre sur la ville. Ils furent reçus avec bravoure par le quatre-vingt-quinzième, qui, se retirant ensuite sur une colline en arrière de Cacabelos, se posta au milieu des vignes, d'où il dirigea un feu terrible sur l'ennemi. La cavalerie française essaya de le débuser; elle exécuta plusieurs charges brillantes, et menaçait même de couper ses derrières, lorsque le feu bien nourri de nos soldats la força à se retirer, laissant le général Colbert et plusieurs officiers et soldats sur le champ de bataille.

L'alarme s'étant répandue jusqu'à Villa-Franca, sir John Moore accourut sur le lieu du combat. Il y était à peine, qu'une forte colonne d'infanterie se montra sur les collines qui font face, marchant à grands pas sur nous; l'artillerie attachée à notre réserve fit immédiatement feu sur elle, et il fut si bien dirigé que l'ennemi eut beaucoup de morts et de blessés, et qu'il fut forcé de quitter la place sans avoir tiré un coup de fusil: malgré cela, sir John Moore n'était pas disposé à livrer bataille dans cet endroit; il avait entendu

Le fait est inexact. Le général Colbert voulut dès son arrivée forcer la position avec sa cavalerie: il ne réussit pas; mais quand l'infanterie parut, l'attaque recommença et la position fut enlevée. L'auteur prodigue les considérations pour justifier la retraite de Cacabelos: il eût été plus juste et plus exact de dire qu'elle eut lieu parce qu'elle était forcée. Note du traducteur.

parler d'une position avantageuse près de Lugo et il se proposait de s'en prévaloir pour le combat, s'il était absolument nécessaire qu'il combattit avant de s'embarquer : c'est pourquoi il n'était nullement disposé à perdre du temps et des soldats pour garder un terrain auquel il n'attachait aucune importance. Pendant que la réserve marchait sur Villa-Franca, le gros de l'armée prenait la route d'Herrieras; et à dix heures il fut suivi par l'arrière-garde, qui atteignit sa destination après minuit.

De cet endroit, le pays devient montagneux, couvert de rochers, de précipices, de bois, ou de vignes et de plantations de mûriers. La cavalerie ne nous étant plus d'aucun secours, le général la dirigea sur Lugo, où l'infanterie et l'artillerie la suivirent d'aussi près que l'état d'épuisement du soldat et la nature des routes le permirent. Le trajet se fit donc lentement et d'une manière pénible, les étapes étant souvent de quarante milles¹ et il fallait marcher jour et nuit. C'était plus que ne pouvaient faire des hommes réduits à l'extrémité où se trouvaient nos soldats : des rangs entiers tombaient et mouraient sur la route, les uns en maudissant leur destinée, les autres en

¹ Le mille anglais est de mille pas géométriques, à-peu-près le tiers d'une de nos lieues. *Note du traducteur.*

invoquant la miséricorde de Dieu. Non seulement des hommes, mais des femmes et des enfants partageaient ce triste sort. Par une étrange négligence, ou par un principe d'humanité mal entendu, on avait permis qu'un nombre considérable de femmes suivissent l'armée; et ces pauvres malheureuses offraient alors un spectacle qui augmentait l'horreur des souffrances de leurs époux : quelques unes, prises des douleurs de l'enfantement, accouchaient sur des tas de neige ou de boue glacée, et mouraient ainsi que leurs enfants aussitôt après l'instant de leur délivrance; d'autres, portant un ou deux enfants sur le dos, s'efforçaient de continuer leur route, et lorsqu'elles se retournaient pour juger de l'état de leur précieux fardeau, elles le trouvaient ou mort ou périssant de froid : des cris et des vociférations poussés sous la funeste influence de l'ivresse exprimaient leur désolation; et toute espérance étant perdue pour elles, on les voyait se rouler à terre et mourir. Je sais que les horreurs de cette retraite ont été retracées sous les traits les plus énergiques, mais je persiste à dire qu'ils sont encore fort au-dessous de la vérité.

Le trajet de Villa-Franca à Lugo se fit en deux jours et une nuit, et l'armée arriva dans cette dernière ville le 5 janvier. Pendant tout ce temps, il y eut des escarmouches continues entre notre

arrière-garde et l'avant-garde française, dans lesquelles celle-ci fut constamment repoussée. Malgré ces avantages, l'armée anglaise, dont les ressources s'épuisaient à chaque instant, devenait de plus en plus incapable d'agir en masse. Elle rencontra des charrettes chargées de vêtements, d'armes et de souliers, qui avaient été expédiés d'Angleterre pour rejoindre l'armée de la Romana, et nos soldats après s'être emparés de ce dont ils avaient besoin détruisirent le reste. Ils rencontrèrent aussi deux voitures chargées d'argent, dont la valeur s'élevait à vingt-cinq mille livres sterling¹, qui se trouvaient embourbées sur la route : les caisses furent enfoncées, et l'argent jeté dans un précipice. Cette mesure était aussi pernicieuse qu'inutile. Si l'argent eût été distribué aux soldats, il est à croire qu'ils auraient essayé de l'emporter avec eux, tandis que, sachant qu'il se trouvait parmi les rochers, la plupart d'entre eux furent tentés de courir à sa recherche ; et c'est ainsi qu'ils tombèrent dans les mains de l'ennemi ou qu'ils périrent de froid. Mais tout se faisait comme si nous nous fussions trouvés dans une position désespérée, et comme s'il ne se fût agi que de sauver nos personnes aux dépens de tout le matériel de l'armée. On abandonna même les

¹ Environ 625,000 francs. *Note du traducteur.*

canons aussitôt que les chevaux ne purent plus les traîner; et on laissa également en arrière les chariots qui contenaient les malades et les blessés, dès que les mules ou les bœufs manquèrent.

On a vu que pendant le trajet de Herrieras à Lugo nous avons eu de continuelles escarmouches avec l'ennemi. Bien qu'elles n'eussent pas de grands résultats, une d'entre elles excita au plus haut degré l'ardeur de nos troupes, et sans la prudence du maréchal Soult une action générale aurait eu nécessairement lieu. En voici les détails.

Le village de Constantino est situé sur le bord d'une petite rivière qui coule sur un lit rocailleux, et qui va former un profond ravin entouré de collines de tous côtés; on parvient au sommet de celle qui se trouve sur la gauche du village par un sentier tournant et dangereux, et de l'autre côté une descente rapide conduit à la tête d'un pont: sir John Moore, craignant que ses troupes ne souffrissent considérablement pendant la descente s'il laissait à l'ennemi le temps de s'emparer des hauteurs, tandis que sa colonne était encore à portée du canon, se détermina à disputer le passage afin de donner le temps aux autres régiments de traverser la rivière et d'atteindre le village.

Dans ce but, les tirailleurs, soutenus par une

brigade d'artillerie légère, prirent position sur le sommet de la colline. L'ennemi, voyant cette disposition et presumant qu'il serait exposé au feu meurtrier de notre artillerie s'il tentait de forcer les hauteurs, fit halte au pied des collines de face et resta à-peu-près une demi-heure dans l'inaction. Pendant ce temps la colonne ayant atteint la tête du pont, et le danger étant passé, les tirailleurs et l'artillerie reçurent l'ordre de se retirer avec toute la célérité possible. Ces troupes obéirent ponctuellement; mais les Français qui les poursuivaient arrivèrent au bas du revers de la colline au moment où les dernières compagnies passaient la rivière. Nous nous préparâmes de suite à repousser cette attaque. Le vingt-huitième régiment et les tirailleurs se rangèrent en bataille pour défendre le pont, tandis que les vingtième, cinquante-deuxième, et quatre-vingt-onzième, commandés par sir John Moore en personne, prirent position avec l'artillerie légère sur le sommet d'une des collines de la gauche. L'ennemi s'avança avec une hardiesse apparente¹; sa

¹ Une hardiesse apparente! comment? L'armée anglaise, abandonnant argent, canons, chevaux, etc., fuyait à tire d'ailes devant des troupes *inférieures en nombre* qui n'avaient qu'une bravoure apparente! et tout cela dans un pays où cinquante hommes peuvent en arrêter mille! Qu'était donc devenue cette supériorité individuelle dont s'est si fréquemment targué l'auteur? *Note du traducteur.*

cavalerie et ses voltigeurs essayèrent de forcer le passage du pont, mais la fusillade de nos tirailleurs et le feu bien dirigé de notre artillerie placée sur les hauteurs les forcèrent de se retirer : trois fois ils revinrent à la charge et trois fois ils furent repoussés. La nuit mit fin au combat, et à onze heures nous abandonnâmes nos positions. Les troupes étaient dans un état d'épuisement complet; malgré cela elles arrivèrent à Lugo au point du jour, où toute l'armée se trouva réunie.

Le général Moore, ainsi que je l'ai fait pressentir, avait résolu de s'arrêter à Lugo et de livrer bataille à l'ennemi, s'il y était forcé. A cet effet il envoya à Villa-Franca l'ordre au général Crawford de revenir sur ses pas; et au général Hope, qui avait une journée d'avance sur ce dernier, de s'arrêter à Lugo jusqu'à ce que l'arrière-garde y fût arrivée. Ces ordres furent transmis par le capitaine Napier, l'un des aides-de-camp du général, et adressés à sir David Baird, à qui on enjoignait de les envoyer à leurs destinations. Pour remplir sa mission le capitaine se rendit à Nagales; d'où il expédia une ordonnance avec des instructions écrites pour les généraux Hope et Frazer : malheureusement cette ordonnance s'enivra sur la route et perdit ses dépêches. On ne s'en aperçut que le lendemain, et de nouveaux ordres furent envoyés; mais rien ne pouvait compenser la

perte de temps, le général Hope avait déjà quitté Lugo avec sa division : et bien qu'il rétrogradât de suite, après avoir reçu l'ordre de sir David Baird, il ne revint dans cette ville qu'après l'arrivée de l'arrière-garde; de manière que ses soldats étaient tellement épuisés, qu'ils n'étaient guère en état d'être mis en ligne : une partie des chevaux attachés à cette division tombaient morts dans les rues, un plus grand nombre encore fut détruit comme étant inutile; on vit plus d'un soldat même périr de besoin et de fatigue. Néanmoins, comme le général s'était déterminé à continuer sa retraite, non sur Vigo, mais sur la Corogne, il était nécessaire que toute l'armée fût réunie à Lugo. Quant au général Crawford, il avait trop d'avance pour craindre d'être surpris; et il arriva à Vigo, où il s'embarqua, sans avoir été inquiété : mais si le reste de l'armée s'était opiniâtré à suivre son exemple, il est plus que probable que la moitié serait restée en chemin.

La place où sir John Moore se proposait d'attendre l'ennemi est à une lieue et demie environ de Lugo. Sa situation offrait des positions avantageuses, par la chaîne de collines peu élevées qui s'y trouvent et qui sont couvertes à droite et à gauche par des rochers et des précipices. Ce fut là que notre réserve, sous les ordres du général

Paget, se porta, tandis que le gros de l'armée passa la nuit dans la ville.

Dans l'après-midi du 6 les colonnes françaises parurent et se déployèrent sur les hauteurs, comme on l'avait prévu. L'armée se mit immédiatement sous les armes, et tout fut disposé, en cas d'attaque, pour manœuvrer d'une manière convenable; mais aucune opération offensive n'eut lieu. Les deux lignes s'observèrent pendant quelques heures, comme si chacune d'elles eût attendu que l'autre commençât l'attaque : la nuit étant venue, toute idée de combat fut abandonnée. Les avant-postes gardèrent leurs positions, et le reste de l'armée gagna ses cantonnements. Le 7, au point du jour, l'ennemi se montra disposé à nous attaquer ou à nous provoquer à commencer le combat, et, quelques instants après, quatre pièces de canon furent dirigées contre nous, et, bien qu'elles ne nous fissent pas beaucoup de mal, irritèrent nos soldats, qu'elles incommodaient; le feu de notre artillerie y répondit vivement et produisit un tel effet que dans quelques minutes une pièce française fut démontée, et les trois autres cessèrent de nous nuire. C'est à quoi se bornèrent les hostilités qui eurent lieu pendant la première partie de cette journée; mais vers le coucher du soleil de nombreuses colonnes défilèrent sur

notre gauche, et en même temps une nuée de tirailleurs attaqua nos avant-gardes. Sir John Moore prévint qu'il allait avoir à soutenir un vigoureux combat, et qu'il commencerait principalement sur le côté menacé. Il arriva sur les lieux au moment où une forte colonne ennemie gravissait la colline et pressait vivement une partie du soixante-seizième, qui la gardait. Ce régiment se retira en bon ordre, jusqu'à ce que le cinquante et unième l'eût rejoint. Sir John Moore avait servi dans ce dernier régiment, en qualité d'enseigne, et il lui adressa quelques mots pour lui rappeler cette circonstance, et pour lui exprimer toute la confiance qu'il avait dans sa valeur. Cette courte harangue ne fut pas faite en vain : après quelques décharges de mousqueterie les soldats se précipitèrent sur l'ennemi, la baïonnette en avant; et à peine celui-ci eut-il reçu le choc, qu'il s'enfuit confusément jusqu'au bas de la colline, laissant derrière lui un grand nombre de tués et de blessés. Cette opération fut la dernière de la journée, et les deux armées passèrent la nuit dans l'inquiétude de ce qui devait se passer le lendemain.

Sir John Moore ne doutait plus maintenant qu'une affaire décisive ne se préparât, et il en conçut une grande joie¹. La certitude d'une ba-

¹ Il eût pu se la procurer plus tôt. *Note du traducteur.*

taille avait ramené dans l'armée la confiance et la discipline. Le général comprit alors que la victoire seule pourrait forcer l'ennemi à éviter sa présence, et lui laisser la faculté d'embarquer son armée sans obstacle. En conséquence toute la nuit fut employée à dresser des batteries et à faire toutes les dispositions que les circonstances semblaient exiger ; mais tous nos préparatifs furent inutiles¹. Nous restâmes en position la jour-

¹ L'armée française suivait les Anglais ; elle parcourait par conséquent les mêmes lieux, essuyait les mêmes fatigues, et ne trouvait plus ni les subsistances ni les vins dont se gorgeaient les troupes qu'elle chassait devant elle. Cependant l'une fut tout-à-fait démoralisée, et l'autre supporta sans trop de peine les privations de la poursuite. Où est donc encore la supériorité du soldat anglais ? Revenons aux opérations. Le temps était horrible, la marche extrêmement difficile ; la tête de la colonne était devant Lugo, mais la queue était à une distance considérable : elle n'arrivait que successivement et avec beaucoup de lenteur. Il fallait donner aux troupes le temps de respirer, de sécher leurs habits, de mettre leurs armes en état. Il fallait en outre reconnaître les positions qu'occupait l'ennemi, faire les dispositions d'attaque : tout cela exigeait du temps. Les préparatifs nécessaires étaient achevés, les corps étaient en mouvement pour aborder l'ennemi, lorsqu'on apprit qu'il était de nouveau en retraite. Qu'y a-t-il donc là dont l'auteur puisse s'émerveiller ? Si son chef avait envie de livrer bataille, que n'attendait-il ? Les vivres ne manquaient pas, il n'avait aucun motif bien grave de déloger si vite ; il en avait même de gagner du temps, ne fût-ce que pour donner à la flotte celui de venir le recueillir. Quant à la force respective des deux armées, la nôtre comptait au plus vingt mille hommes. L'auteur connaît sans doute le nombre de ceux qui combattaient sous les drapeaux de sa nation ; qu'il dise où était la supériorité.

née entière, attendant avec impatience le signal du combat; mais les heures s'écoulèrent et l'ennemi ne fit aucun mouvement. Quant à nous, il ne nous paraissait pas prudent d'avancer, les Français étant beaucoup plus nombreux que nous et occupant un terrain d'un abord extrêmement dangereux, et qui leur offrait, en outre, des voies de retraite faciles: de plus un corps sous les ordres de Victor, ayant fait halte à Villa-Franca, pouvait rejoindre l'armée d'un moment à l'autre. Dans cet état de choses il ne nous restait plus qu'à chercher à en imposer à l'ennemi par nos démonstrations: les troupes demeurèrent sous les armes jusqu'à la nuit, et ensuite on commença la retraite après avoir allumé de grands feux sur les hauteurs.

Nous marchâmes toute la nuit, les hommes et les chevaux souffrant cruellement du froid, de la fatigue, et de la faim. Nous passâmes par Lugo; et le lendemain matin à dix heures nous étions à Valenuda, où l'impossibilité absolue d'aller plus loin nous força de nous arrêter. Les soldats, qui éprouvaient les plus vives angoisses, se couchèrent à terre et restèrent ainsi pendant plusieurs heures sans pouvoir se garantir de l'intempérie de la saison. Toutefois ce laps de temps ne fut pas consacré au repos. Par intervalles, des cris annonçaient l'approche de l'en-

nemi, et à chaque alerte les régiments étaient obligés de se mettre sur pied. Il est inutile de dire combien ces alertes continuelles fatiguaient les soldats, déjà accablés par une marche nocturne; cependant ils se disposaient à continuer leur marche dans la soirée, bien qu'ils n'eussent pris aucun repos.

De cet instant jusqu'à notre arrivée à la Corogne nous vîmes peu les Français; par la dernière marche de nuit nous avions gagné douze heures sur le maréchal Soult, et il n'était plus en état de nous atteindre: cependant la continuation de notre retraite ne fut ni moins fatigante ni moins irrégulière qu'auparavant. La nuit était avancée quand nous arrivâmes à Betanzos, où nous nous aperçûmes qu'il manquait beaucoup de soldats, non seulement de l'avant-garde, mais même de la réserve. Nous ne pouvions continuer notre route le lendemain matin sans nous exposer à perdre une partie de l'armée, aussi la journée du 10 fut-elle consacrée au repos. A la vérité, ce retard permettait à l'ennemi de regagner l'avance que nous avions sur lui; mais cet inconvénient était plus que compensé par l'avantage que nous avions de donner aux troupes le temps de rejoindre leurs régiments, et de conserver ainsi un grand nombre de nos soldats: en outre, nous n'étions suivis que par un petit

détachement de cavalerie que notre arrière-garde pouvait facilement tenir en respect. Quoi qu'il en soit, cette journée de repos nous procura les plus grands avantages.

Enfin nous découvrîmes la mer ; et la Corogne, sa citadelle et ses tours se présentèrent à notre vue : mais le port, dans lequel nous nous attendions à trouver une grande flotte à l'ancre, n'était occupé que par quelques bâtiments côtiers et pêcheurs qui s'y mettent ordinairement à l'abri ; bien qu'on eût été prévenu des changements qui s'étaient opérés dans nos projets, et que l'amiral eût fait tout ce qui dépendait de lui pour rassembler quelques bâtiments de transport, les vents contraires s'y étaient opposés, et ce ne fut seulement que quelques jours après que la flotte arriva. Combien ne regrettait-on pas qu'une bataille n'eût été donnée long-temps auparavant ! car il était alors évident qu'il ne fallait pas songer à s'embarquer sans combattre, et peu de personnes étaient disposées à indiquer le lieu où l'action se passerait ; nous avions laissé derrière nous des positions telles, que notre armée aurait pu s'y maintenir contre un nombre deux fois plus fort, et en cas de besoin y attendre des renforts ou que quelques diversions sur d'autres points de l'Espagne eussent détourné de nous l'attention de l'ennemi. Quelques positions

favorables se présentaient bien dans le voisinage de la Corogne ; mais pour les occuper il fallait une force plus considérable que la nôtre, et en ne le faisant qu'imparfaitement nous nous serions exposés à courir de grands risques. Il ne nous restait aucune ressource dans la Corogne ; et, sans nous abuser sur les difficultés qui nous entouraient, nous n'étions pas enclins à les augmenter. Notre général fit de suite ses dispositions pour rendre le résultat de ces difficultés le moins fâcheux possible.

L'avant-garde arriva dans l'après-midi du 11 à la Corogne. Une division occupa cette ville ; ses faubourgs le furent par une autre ; et la réserve se posta dans les villages de San-Iago et de El Burgo près du pont qui était sur le Mero, et qui fut détruit ainsi qu'un autre qui était à quelque distance en remontant la rivière : de forts détachements furent placés près de leurs débris, afin d'empêcher l'ennemi de les reconstruire. Le terrain que les troupes devaient occuper en cas d'une bataille ne fut désigné que le 12, en même temps qu'on prit les arrangements suivants : le village d'Elvina, qui est éloigné de la Corogne d'environ un mille, est entouré d'une chaîne de monticules formant une espèce d'amphithéâtre ; sir John Moore se détermina à ranger son armée en bataille sur ces hauteurs, car,

bien qu'il y eût à un mille plus loin une autre chaîne plus élevée, nos troupes n'étaient pas assez nombreuses pour l'occuper : il posta la division du général Hope sur la gauche, appuyée sur un rocher qui domine la route de Betanzos et dont le revers s'incline sur Elvina ; la division de sir David Baird prit position dans ce village, et de plus couvrait les collines voisines et s'étendait dans une vallée qui sépare la chaîne des hauteurs d'une autre chaîne qui se trouve au côté opposé de Vigo ; le corps des tirailleurs fut placé dans cette vallée et appuyé par la division du général Frazer qui couvrait la route de Vigo et protégeait la principale route qui conduit à la Corogne : la réserve, sous les ordres du général Paget, prenait position dans un village situé à un mille des derrières de la division de Hope.

Ces dispositions n'étaient pas terminées, que l'ennemi s'avança en force le long de la rive opposée du Mero ; mais il resta parfaitement tranquille. La même inaction continua pendant la journée du 14, excepté pourtant que l'artillerie de la colonne du général Hope eut une affaire de courte durée, mais très chaude, avec de l'artillerie ennemie, et qu'un magasin à poudre qui contenait quatre mille barils envoyés tout récemment d'Angleterre fit explosion avec un bruit

* On dirait à la manière dont l'auteur raconte l'événement que

si terrible que tous les habitants de la Corogne furent dans la consternation la plus profonde. La commotion fut si violente qu'on eût dit un tremblement de terre.

Le 15 la flotte fut signalée en mer. Le même jour l'ennemi s'avança sur un de nos corps, dans le dessein d'occuper la hauteur sur laquelle le magasin dont nous venons de parler avait existé. Une petite escarmouche eut lieu ; mais comme ce point ne nous était pas nécessaire, les tirailleurs qui le gardaient, et qui paraissaient disposés à le défendre avec vigueur, reçurent l'ordre de se retirer : au même instant quelques compagnies du cinquième régiment, commandées par le colonel Mackenzie, essayèrent de s'emparer de deux pièces de campagne que l'ennemi avait dressées très près de notre gauche ; cette tentative, quoique faite hardiment, échoua complètement : le colonel Mackenzie y fut tué. Les deux armées restèrent en vue l'une de l'autre pendant trois jours sans qu'aucun prélude sérieux indiquât qu'une bataille allait avoir lieu.

Dans ces entrefaites sir John Moore était ac-

l'explosion du magasin est due à un accident. Il est prouvé cependant qu'elle fut consommée pour empêcher que le magasin ne tombât en notre pouvoir. Les Espagnols eussent sans doute trouvé mauvais qu'on fit sauter un si bel établissement pour un motif de cette espèce ; on répandit, et l'auteur insinue, que l'explosion fut un effet du hasard.

tivement occupé à faire embarquer les malades, les blessés, les femmes, les enfants, et les munitions dont nous pouvions nous passer ; tout cela s'exécuta avec beaucoup d'ordre dans l'après-midi du 14 et dans la nuit suivante : le lendemain la grosse artillerie fut également embarquée. La cavalerie, après avoir mis à mort¹ les chevaux qui lui restaient, se rendit à bord ; de cette manière notre infanterie seule conserva ses positions. Cependant le 16, tout paraissant tranquille sur la ligne française, on donna l'ordre aux différentes divisions de commencer leur retraite : toutes les embarcations de la flotte furent rassemblées dans le port et sur la grève pour recevoir les régiments aussitôt qu'ils arriveraient au bord de l'eau ; mais vers la nuit, au moment où le général avait donné ses ordres et venait de monter à cheval pour visiter la ligne, l'alarme fut donnée et on annonça que l'ennemi venait de se mettre en mouvement : sir John Moore s'avança aussitôt, et exprima la satisfaction que lui causait une pareille nouvelle ; il arriva au moment où nos grand' gardes s'engageaient avec les tirailleurs, dont le grand nombre couvrait le front de l'armée française.

¹ Tous ne le furent pas, car notre cavalerie se remonta avec ceux qui furent pris sur le rivage : ils étaient au reste en fort bon état.

L'ennemi s'avança sur quatre fortes colonnes; deux menaçaient notre droite, la troisième se portait sur notre centre, et la quatrième manœuvrait sur notre gauche. Il devint bientôt évident que le principal objet de l'ennemi était de tourner notre droite, qui était la partie la plus faible de la ligne de bataille; elle était défendue par les quatrième, quarante-deuxième et cinquantième régiments, composant la brigade de lord William Bentinck, et avait sur ses derrières une brigade des régiments des gardes commandée par le général-major Warde. Pour empêcher qu'elle ne fût tournée, le général Paget reçut l'ordre de s'avancer avec la réserve, de se porter sur la droite de lord William, et de se mettre en première ligne, tandis que le général Baird, après avoir repoussé l'ennemi qui menaçait ses positions, devait se tenir prêt à secourir, de concert avec la brigade du général Marmingham, par un mouvement de flanc, les généraux Paget et Bentinck. La gauche n'avait besoin que de conserver sa position et de résister à tous les efforts que l'ennemi ferait pour la forcer.

Les Français attaquèrent avec l'impétuosité qu'ils ont ordinairement au commencement du combat; aussi tous nos avant-postes furent repoussés; et les colonnes ennemies, couvertes par une nuée de tirailleurs, s'avancèrent courageu-

sement, soutenues par le feu continu et bien dirigé de onze pièces d'artillerie. A mesure qu'elles arrivaient, elles se déployaient; et bientôt elles s'étendirent au-delà de l'extrême droite de la ligne anglaise. Mais nos troupes semblaient mépriser cet avantage et, au lieu d'attendre le choc, elles allèrent à la rencontre de l'ennemi. L'aile droite du quatrième régiment fit volte-face avec une célérité admirable et présenta un front qui s'étendait dans deux directions. Rien ne lui fit la plus légère impression, ni la canonnade qui l'abymait ni des corps entiers d'infanterie qui marchaient sur lui comme si leur intention eût été de se frayer un passage entre nos soldats et la Corogne. Quand il exécuta ce mouvement, sir John Moore était près de lui; il en fut tellement satisfait, qu'il s'écria à haute voix : « C'est exactement ce que je desirais que vous fissiez. » Et sentant que des hommes qui agissaient avec tant de sang-froid en présence de forces supérieures ne lâcheraient pas pied parce que leur général s'éloignait, il alla visiter d'autres parties du champ de bataille pour voir si on était animé de la même ardeur.

Les deux armées n'étaient séparées l'une de l'autre que par des murs et des haies que chacune était impatiente de franchir. Quelques instants suffirent pour les mettre en contact : et

quoique l'assaut se fit avec une ardeur extraordinaire, nos troupes n'éprouvèrent pas la plus légère impression. Elvina, qui était occupé par nos troupes légères, fut emporté, et l'ennemi s'avança avec courage et en grande force ; mais il fut bientôt contenu par le cinquantième régiment, qui non seulement le chassa de la descente, mais le poursuivit à une grande distance au-delà de ce village. Ce fut dans cette affaire que le général-major Napier fut grièvement blessé et fait prisonnier, et que le général-major Stanhope fut tué sur le champ de bataille.

L'affaire devint alors extrêmement chaude sur tout le front de notre ligne. Le quarante-deuxième régiment, après avoir échangé plusieurs décharges de mousqueterie, croisa la baïonnette et, soutenu par un bataillon des gardes, repoussa un corps ennemi qui essayait de s'emparer des hauteurs de la gauche : la charge fut très brillante ; mais au moment où sir John Moore y applaudissait, il fut frappé à l'épaule gauche d'un boulet qui le renversa ; quelques instants auparavant sir David Baird avait quitté le champ de bataille, ayant été grièvement blessé au bras : ces régiments, en conséquence, furent abandonnés à leur courage et au commandement de leurs officiers respectifs. Mais, pour me servir des propres expressions du brave officier qui prit le

commandement de l'armée, je dirai que les troupes ne furent pas intimidées, bien qu'elles connussent l'irréparable perte qu'elles venaient de faire, et que, déployant la bravoure la plus déterminée, non seulement elles empêchèrent l'ennemi de gagner du terrain, mais encore le forcèrent de se retirer, quoique des troupes fraîches vinssent soutenir celles qui étaient déjà engagées.

Les efforts du maréchal Soult pour forcer notre droite ayant été sans succès, il essaya de la tourner et de faire avancer secrètement une colonne sur nos derrières ; son dessein fut bientôt découvert, et le général Paget, s'avancant avec la réserve, attaqua la colonne avec la plus grande bravoure, et la repoussa avec perte sur sa première position : non content de cet avantage, ce général se porta en avant ; et ses soldats, au lieu de se borner à se maintenir dans leurs postes et à repousser les assauts de l'ennemi, l'attaquèrent à leur tour ; et par ce mouvement changèrent la destination de la droite de l'armée anglaise. L'ennemi fut rompu et dispersé ; il ne fit plus de tentatives sur ce point, et chercha par des dispositions nouvelles à se porter sur sa droite. Il n'eut pas plus de succès dans les efforts qu'il fit pour entamer notre centre et pénétrer à travers notre gauche. Sur ces deux points le ter-

rain était en notre faveur ; et comme de ce côté nos troupes montrèrent le même courage qui distingua les corps de droite , le résultat ne fut pas douteux un seul instant. Au bout d'une demi-heure elles prirent possession de Betanzos, d'où elles chassèrent l'ennemi , qui , par son feu , causait de grands dommages au quatorzième régiment. L'arrivée de la nuit mit fin au combat : par-tout les Français avaient été repoussés après un horrible carnage. Notre perte fut d'environ huit cents hommes en tués et blessés ; celle de l'ennemi est incertaine , mais tout porte à croire qu'elle fut du double. De part et d'autre on fit des prisonniers sans qu'il se trouvât aucun officier de marque parmi eux.

On a vu que sir John Moore avait été blessé tandis qu'il encourageait le quarante-deuxième régiment à charger l'ennemi : sa blessure était mortelle. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les derniers moments de cet illustre soldat , ni sur la solennité de ses funérailles. Le récit en a déjà été fait d'une manière beaucoup plus éloquente que je ne pourrais le faire , et d'ailleurs il n'est pas probable que cet événement soit sorti de la mémoire de ses compatriotes. Qu'il me suffise d'observer que la victoire ne put faire oublier la perte que l'armée venait de faire , et que le sentiment de ce malheur fut le seul que nos soldats

ressentissent. Il est peut-être sorti des rangs de l'armée anglaise des hommes plus habiles que sir John Moore; elle en a certainement produit plusieurs qui, sous le rapport des talents militaires, furent ses égaux; mais il est impossible qu'elle se vante d'avoir compté un homme mieux aimé, non seulement de ses amis particuliers, mais encore de chaque soldat qui servit sous ses ordres. On ne saurait disculper sir John Moore d'avoir donné, pendant sa désastreuse retraite, des ordres qui affectèrent péniblement ceux qui en étaient l'objet, et dont la conduite était loin de mériter un semblable traitement (ses plus grands admirateurs en conviennent eux-mêmes, et ses meilleurs amis en ont gémi); mais, selon toutes les probabilités, personne n'en aurait été plus touché que lui-même s'il avait assez vécu pour pouvoir réfléchir, dans un moment de calme, sur la conduite qu'on tint en général dans cette campagne, parcequ'il n'exista jamais un homme possédant un meilleur cœur, et qui eût un jugement plus sain dans les cas ordinaires.

Il serait superflu que je m'étendisse ici sur le mérite de nos premiers efforts militaires dans la péninsule. On aura pu juger de l'opinion que j'avais à ce sujet, par les observations que j'ai faites dans le courant de ma narration; et on pourra assigner le degré de justesse auquel elle a

droit de prétendre par les événements qui sont arrivés depuis en Espagne. Le fait est que quoique sir John Moore eût les qualités requises pour faire un général, il lui manquait celles dont dépend souvent le succès de la guerre. Il aurait eu besoin de plus de confiance en ses talents, et de ne pas autant craindre de compromettre sa responsabilité; il fallait aussi être moins enclin qu'il ne l'était à déprécier les qualités de nos soldats pour exalter celles de leurs adversaires. Cependant il faut lui rendre justice, les circonstances dans lesquelles il se trouvait étaient difficiles; elles ne lui permettaient d'agir qu'en tâtonnant: ne pouvant compter sur l'assistance des autorités civiles et militaires du pays qu'il venait secourir, il se voyait souvent forcé de dépendre en quelque sorte des opinions d'autrui. Personne ne contesterait sa bravoure, dont il a fourni la preuve éclatante en refusant de suivre le conseil, que lui donnaient de vieux généraux expérimentés, de capituler pour que ses troupes s'embarquassent tranquillement. Il préféra l'honneur de son armée à sa sûreté, et, tout en conservant l'un, il pourvut également à assurer l'autre.

La mort du général Moore et l'absence de sir David Baird mirent le commandement de l'armée entre les mains du général Hope, qui s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec le jugement

et le sang-froid dont il est doué. Bien que la victoire se fût déclarée en notre faveur, il ne jugea pas à propos de s'écarter des plans qui avaient été arrêtés par son prédécesseur. Après la retraite de l'ennemi les préparatifs de l'embarquement furent recommencés, et, tout étant prêt dans la soirée, les brigades filèrent les unes après les autres vers la grève. Cette opération fut protégée par le major-général Beresford, qui, à la tête de deux mille hommes, occupait le front de la Corogne, et par la brigade du général Hill, qui avait pris position sur le promontoire où la ville est adossée. L'embarquement s'effectua en partie dans la nuit, sans que nous fussions incommodes par l'ennemi; mais au point du jour il fit avancer un corps de troupes légères vers la Corogne et s'empara des hauteurs de Sainte-Lucie, qui dominant le port. Il n'essaya pas cependant d'inquiéter les corps des généraux Beresford et Hill, celui du premier, posté sous les murs de la ville, se trouvant en quelque sorte à l'abri du danger. Du reste les Espagnols paraissaient disposés à protéger nos mouvements de tout leur pouvoir. La brigade du général Hill quitta ses positions à trois heures de l'après-midi; et, finalement, la dernière division de notre armée fut reçue à la nuit tombante à bord des bâtiments.

Ainsi, sans autre obstacle qu'une faible ca-

nonnade qui partait des hauteurs de Sainte-Lucie, toute l'armée anglaise, y compris ses malades, ses blessés, son artillerie, ses magasins, et même ses prisonniers, réussit à s'éloigner de la côte. Telle fut la fin de la première campagne régulière que firent nos soldats dans la péninsule.

Il est possible qu'il y ait encore beaucoup de choses à ajouter aux détails qui précèdent. Je ne doute pas qu'il ne me soit échappé bien des actions d'éclat et une foule de particularités concernant le mérite de chacun pris individuellement. Je n'ai eu d'autre intention que de faire connaître avec franchise et sans offenser personne les impressions générales que j'ai reçues, et de signaler ceux dont les noms et les actions méritent d'être transmis dans les fastes de l'histoire militaire par une plume supérieure à la mienne.

CHAPITRE IX.

Résultats de la campagne de sir John Moore. — Départ de Napoléon pour l'Allemagne. — Situation militaire de l'Espagne et du Portugal avant l'arrivée de sir Arthur Wellesley. — Le maréchal Soult envahit le Portugal. — Il passe le Minho à Orense, bat les Portugais et les Espagnols à Monterrey, et entre dans Chaves. — Oporto est emporté d'assaut. — La tentative de Lapisse sur Ciudad-Rodrigo échoue; ce général va rejoindre Victor. — Bataille de Medelin et défaite de l'armée de Cuesta. — Sir John Cradock et le maréchal Beresford se proposent de s'opposer à Soult. — Sir Arthur Wellesley s'embarque à Portsmouth et arrive à Lisbonne, où il est reçu avec enthousiasme. — Il se dispose à entrer en campagne.

La première campagne des Anglais en Espagne, malgré sa fin désastreuse et presque humiliante, ne fut pas sans produire quelque avantage pour la cause générale. L'attention de l'ennemi se portant principalement vers les provinces du nord de ce royaume, celles du midi ne négligèrent pas cette occasion de réparer en partie les pertes qu'avaient essuyées les armées de Blake, de Castanos, de Belvidere. Leurs débris furent rassemblés et réorganisés, et de nouvelles levées mises sur pied. Palafox, Cuesta, le duc de l'Infantado et le marquis de Palacia prirent chacun le commandement d'un corps, tandis que la

Romana, continuant sa retraite vers la frontière du Portugal, faisait tous ses efforts pour réveiller l'ardeur des Galiciens, et que Sarragosse s'illustrait aux dépens de sa brave garnison par une défense longue et opiniâtre. Mais l'événement qui contribua plus que tout autre à sauver la péninsule d'une conquête immédiate fut la rupture imprévue qui éclata entre la France et l'Autriche, et le départ de Napoléon pour un autre théâtre d'opérations militaires. Il était à peine de retour à Madrid, après son expédition contre notre armée, qu'il fut informé du nouvel orage qui se formoit contre lui¹, et qu'il se vit dans la nécessité d'abandonner à ses maréchaux le soin de terminer la conquête qu'il venait de commencer. Ayant établi pour la seconde fois son frère sur le trône d'Espagne, et après s'être amusé à publier quelques décrets, il prit le 22 janvier la route de France, où il fut suivi par quinze mille hommes de sa garde.

Le plan de cet ouvrage ne permet pas d'entrer dans des détails circonstanciés sur ce qui se passa en Espagne et en Portugal depuis ce départ jus-

¹ Napoléon fut informé des dispositions de l'Autriche par une lettre du roi de Bavière, qui lui parvint au-delà de Benevente. Ce fut par suite de cette communication qu'il ne poussa pas plus longtemps l'armée anglaise et qu'il remit au maréchal Soult le soin de la poursuivre.

qu'à l'arrivée de sir Arthur Wellesley à Lisbonne. Qu'il suffise au lecteur de savoir que les armées espagnoles dont je viens de parler furent défaites les unes après les autres, et que vers la fin de mars les généraux français ne voyaient plus rien à exécuter pour compléter leur conquête. Le Portugal fut encore une fois plongé dans l'épouvante. Il ne restait dans les environs de Lisbonne qu'un corps de dix à douze mille Anglais, sous les ordres de sir John Cradock, sur lequel seul on pût compter; car bien que les Portugais fussent moins disposés que jamais à se soumettre à un joug étranger, leur petite armée était sans officiers, sans discipline, et sans confiance en elle-même. Le général Beresford cherchait avec un zèle infatigable à remédier à ces maux. Aussitôt qu'il fut nommé général en chef, il prit à tâche de recomposer l'armée portugaise, en introduisant dans chaque bataillon un système de discipline et d'administration semblable à celui qui existe dans nos régiments; mais une pareille résolution ne pouvait s'effectuer en un moment, et ces avantages ne furent sentis que vers la fin de la guerre. Les seules ressources du Portugal pour s'opposer à l'invasion dont il était menacé consistaient, outre la division de sir John Cradock, en un corps sous les ordres de Silveira, se montant à six mille hommes, dont la moitié seule-

ment était de troupes régulières ; de la légion de Lusitanie , organisée par sir Robert Wilson ; des levées du général Beresford, qu'il s'occupait d'organiser ; de la garnison d'Oporto , composée en partie de volontaires et de plusieurs bandes de paysans mal armés , que le défaut de discipline empêchait d'employer en batailles rangées , mais dont le courage indomptable permettait d'en tirer parti comme guérillas ou partisans.

Telle était la situation du Portugal lorsque trois corps d'armée français se préparèrent à l'envahir. Ayant réduit la Corogne et le Ferrol , et assuré la tranquillité dans la Galice, Soult prit la route de Tuy dans le dessein de pénétrer dans la province de Tra-los-Montes , de s'emparer d'Oporto , et de marcher sur Lisbonne. Pour aider ces mouvements , Victor devait manœuvrer du côté de Badajoz , et envoyer en avant une forte colonne qui se joindrait à l'armée de Soult dans la capitale. Toutefois , comme ces deux points d'attaque étaient fort éloignés l'un de l'autre , le général Lapisse eut l'ordre de les renforcer en occupant tout le pays entre le Douro et Almeida , et en se rendant maître de l'importante forteresse de Ciudad-Rodrigo. Il devait occuper cette place jusqu'à ce qu'il apprît la reddition d'Oporto et se réunir à Victor. Après cela ces deux généraux , ayant protégé le mouvement de Soult sur

Lisbonne et vu planter les aigles françaises dans cette capitale, devaient rétrograder sur l'Andalousie et terminer la conquête de cette province. C'est ainsi du moins qu'on expliqua les desseins de l'ennemi, sans toutefois qu'il soit possible de répondre de leur exactitude.

Quoi qu'il en soit, Soult se mit en marche, et le maréchal Ney le remplaça en Galice avec le sixième corps. Il arriva sur les bords du Minho sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qu'un pays dévasté devait nécessairement lui présenter; et il se disposa à traverser le fleuve dans des bateaux pêcheurs qui avaient été rassemblés à cet effet : mais la rivière étant large et rapide, ses mariniers inhabiles, et la rive opposée garnie de paysans sous les ordres du général Freire, qui avaient avec eux deux pièces d'artillerie de six, la petite flottille du maréchal Soult fut submergée ou balayée. Il abandonna ce projet de passage, comme étant impraticable; et, tournant sur sa gauche, il se rendit à marches forcées sur Orense, où se trouve un pont. Il y traversa le fleuve sans difficultés, et ce fut dans cette ville qu'il apprit que la Romana avec un corps d'espagnols, et Silveira avec ses Portugais, avaient pris position près de Monterrey, dans le dessein de s'opposer à ce qu'il s'avancât sur Chaves. Il se hâta de leur livrer bataille, les battit complètement, et fit

transporter à Chaves les hôpitaux et les magasins qu'il venait d'établir à Orense. Il marcha ensuite sur Oporto, où l'espèce de discorde et de révolte qui régnait dans la garnison, ainsi que les dispositions prises par les autorités pour la défense de cette ville, lui promettaient une victoire facile.

La résistance de la garnison d'Oporto ne fut pas plus sérieuse que Sout l'avait prévu. Ayant culbuté une multitude de paysans¹ qui voulaient s'opposer à son passage à Braga, il arriva devant Oporto, le 23 mars, et la somma de se rendre. Cette demande ayant été rejetée, le maréchal fit ses dispositions pour l'attaque : une longue ligne d'ouvrages avancés protège cette place ; mais pour les défendre il faut une nombreuse armée. Ces ouvrages furent attaqués le 24² à trois heures de l'après-midi et emportés dès le premier assaut : avant quatre heures les Français étaient maîtres de la ville. Trois ou quatre mille hommes de troupes régulières ou de milice s'échappèrent ou se rendirent ; l'évêque s'enfuit en traversant le Douro, et ne s'arrêta qu'à Lisbonne : Oporto fut livrée au pillage pendant trois jours³. Plus

¹ Soutenus par toute l'armée portugaise ; circonstance qui méritait de n'être pas omise.

² C'est le 29 qu'il fallait dire.

³ Le fait est faux. Le pillage ne se prolongea pas au-delà de quelques heures.

sieurs bâtiments se trouvaient dans le port et contenaient les effets mobiliers d'un grand nombre d'habitants qui espéraient pouvoir les sauver; mais le vent du nord soufflant, ces bâtiments ne purent mettre à la voile et devinrent la proie du vainqueur¹. Soult ayant établi son quartier-général s'empressa de faire connaître aux Portugais la nature de sa mission et l'étendue des pouvoirs qui lui étaient confiés. Il publia des proclamations pour inviter les paysans à retourner chez eux, menaçant des punitions les plus sévères tous ceux qui seraient trouvés les armes à la main. Il assurait les habitants de Lisbonne que l'heure de la délivrance du joug de l'Angleterre était arrivée, et les engageait à se mettre eux et leur ville sous la protection d'un officier qui avait l'honneur de représenter au milieu d'eux l'empereur des Français, et qui, en sa qualité de gouverneur en chef, porterait la plus grande attention à ne pas heurter leurs préjugés, et à leur assurer la jouissance des lois et de leur liberté personnelle. Il menaçait d'une vengeance terrible tous ceux qui manifesteraient un esprit quelconque d'hostilité à ses desseins, considérant cette opposition comme étant aussi perverse

¹ Le fait est faux encore, et l'auteur n'a pas pu l'ignorer. Les effets furent rendus aux propriétaires dès qu'ils furent réclamés.

qu'inutile : enfin son langage ressemblait à celui d'un monarque ramené à la tête de partisans nombreux sur le trône de ses ancêtres.

En même temps Victor et Lapisse exécutaient chacun de leur côté une série d'opérations qui ne se rapportaient pas exactement au plan général de la campagne que j'ai mis précédemment sous les yeux du lecteur. Lapisse, en effet, se porta sur Ciudad-Rodrigo avec six mille hommes, et essaya de s'en rendre maître par un coup de main ; mais il fut repoussé, et, étant dépourvu de pièces de siège, il ne renouvela pas sa tentative. Il fit au contraire un mouvement sur la gauche pour se mettre à la recherche de Victor, ne laissant rien derrière lui pour entretenir les communications avec Soult qui en conséquence devint complètement isolé à Oporto. Quant à Victor, il eut assez à faire de poursuivre de place en place l'armée de Cuesta ; qui le conduisit d'abord de Talavera à Truxillo et ensuite à Mérida et à Médin, par une infinité de routes de traverse. Arrivé dans cette dernière ville, le général espagnol craignant pour Badajoz se détermina à offrir la bataille. Le combat eut lieu sur la rive gauche de la Guadiana, dans une plaine ouverte qui environne la ville : l'armée patriote fut entièrement détruite. L'infanterie espagnole se conduisit assez bien dans cette affaire ; elle avait

même gagné du terrain sur l'ennemi et s'avancait avec la plus grande bravoure, lorsqu'une terreur panique s'empara de la cavalerie qui abandonna le champ de bataille sans avoir combattu. Cuesta tenta vainement de rallier les fuyards. Les Français se précipitèrent sur la gauche des Espagnols qui se trouvait à découvert par la fuite de la cavalerie, et ils la tournèrent au moment où Cuesta fut renversé de son cheval et grièvement blessé. La confusion et l'épouvante furent générales dans l'armée espagnole. Le duc d'Albuquerque, qui commandait la droite, essaya de former ses divisions en colonnes, afin de se retirer en bon ordre; mais il n'avait encore pu y parvenir, lorsqu'un feu terrible de l'artillerie ennemie les dispersa, et il ne fut plus possible de ramener les soldats sous leurs drapeaux. La déroute fut complète, et la perte en tués, blessés ou prisonniers fut bien plus considérable que celle qu'aucune armée espagnole eût encore éprouvée depuis le commencement de la guerre.

La victoire néanmoins fut achetée chèrement par le vainqueur. Les Espagnols, principalement au commencement de l'action, combattirent avec beaucoup de bravoure, et obtinrent de grands avantages. Les Français souffrirent beaucoup plus que leur général ne l'avait présumé, et ce qui le prouva ce fut l'éloignement qu'il montra

à profiter de ses succès. Bien que Cuesta parcou-
rût des plaines immenses en se retirant sur Llerena,
et qu'il n'eût pas de cavalerie pour le protéger,
Victor, qui en avait une nombreuse, n'essaya
pas de le poursuivre. Il reprit au contraire sa
première position de Medellín et de Mérida, d'où
il envoya à Lépisse l'ordre de venir le rejoindre :
il y resta jusqu'au moment où les opérations de
l'armée anglaise le forcèrent à la quitter.

Les Français ayant été temporairement frus-
trés dans leurs desseins, les choses en restaient
là, lorsque le gouvernement britannique prit la
sage détermination de tenter un nouvel effort
pour délivrer la péninsule. Dans ce but, des
troupes nombreuses, se composant en partie des
régiments qui étaient revenus de la Corogne, et
d'autres qui n'avaient pas encore été employés,
furent rassemblées le long des côtes, et au fur et
à mesure qu'elles étaient prêtes on les faisait par-
tir pour Lisbonne sous le commandement d'ha-
biles officiers. Le major-général Hill fut un des
premiers qui arrivèrent sur le théâtre de la
guerre. Le 6 avril, on atteignit Lumias, où sir
John Cradock avait établi son quartier-général :
ses dispositions n'indiquaient pas qu'il se pro-
posât d'agir sur l'offensive. On dit que le gé-
néral Hill lui suggéra des mesures plus hardies, et
que, aidés par les conseils de Beresford, ils con-

vinrent que les armées combinées anglaise et portugaise se porteraient en avant, au lieu de se préparer à la retraite. L'ennemi était alors dans un état complet d'inaction. Il ne paraissait plus disposé à s'avancer davantage, ainsi qu'il l'avait témoigné à son arrivée à Oporto, et il se contenta de placer ses avant-postes sur les bords du Vouga, tandis que le gros de l'armée restait entre cette rivière et le Douro. On résolut alors de le menacer, et on espérait sérieusement que Soult, déjà alarmé par des mouvements qui avaient eu lieu sur ses derrières, non seulement évacuerait Oporto, mais abandonnerait tout le nord du Portugal. Pour l'engager à prendre ce dernier parti, on ne devait négliger aucun effort, attendu qu'on avait la conviction que tant que l'armée ennemie occuperait les provinces de Tra-los-Montes et d'Entre-Douro-e-Minhô, sa présence devait être considérée comme injurieuse à la cause que les Anglais avaient embrassée, en même temps que Lisbonne se trouverait menacée par les Français.

Cette résolution avait été formée, et quelques mouvements exécutés pour l'accomplir, lorsque sir Arthur Wellesley, à qui le commandement en chef de l'armée de Portugal avait été confié, sur les sollicitations du ministre de la guerre, s'embarqua pour la péninsule avec son état-ma-

jour, auquel j'étais attaché en qualité d'adjudant-général. Le 16 avril nous fîmes voile de Portsmouth par un bon vent ; mais nous n'avions pas encore passé l'île de Wight, lorsqu'un événement qui pensa nous être fatal arriva. Il pouvait être environ minuit, quand le capitaine Collier, qui commandait le vaisseau de sa majesté, se précipita dans notre cabine, nous suppliant de nous lever sans délai, parceque nous étions sur le point de faire naufrage. Nous ne perdîmes pas de temps à sauter de nos cadres et à monter sur le pont, où un spectacle aussi épouvantable qu'alarmant s'offrit à nos regards. En essayant de passer un banc de sable qui se prolonge de la pointe Sainte-Catherine dans la mer, le navire refusa de virer ; et cela arrivant chaque fois qu'on en fit l'essai, le danger redoublait à chaque instant. Enfin, l'avant du vaisseau n'étant plus qu'à un jet de pierre des brisants, on s'attendait à le voir échouer d'une minute à l'autre, lorsque le vent changea soudainement et nous retira de l'inquiétude la plus vive où nous nous fussions jamais trouvés. C'est la seule aventure qui nous arriva dans notre trajet. Le vent favorable qui se déclara dans ce moment critique continua de souffler le reste de notre voyage ; et le 22 avril, après une traversée de six jours, nous jetâmes l'ancre dans le Tage.

Rien ne peut exprimer l'enthousiasme qui éclata parmi toutes les classes des habitants de Lisbonne lorsqu'on apprit dans cette ville l'arrivée de sir Arthur Wellesley. Pendant toute la journée les rues furent encombrées d'hommes et de femmes qui se félicitaient mutuellement sur cette heureuse circonstance; et à la nuit toute la ville fut illuminée, sans même excepter les rues et les ruelles les plus désertes. On joua des pièces allégoriques sur les théâtres, dans lesquelles la Victoire, après avoir couronné de lauriers celui qui remplissait le rôle du héros; lui adressait en termes emphatiques les louanges les plus outrées. Mais ce ne fut pas seulement ainsi que les Portugais témoignèrent leur joie de l'arrivée de leur premier libérateur; sir Arthur Wellesley fut immédiatement nommé maréchal-général de toutes les armées de Portugal: ce nouveau titre lui donnait l'autorité la plus étendue pour disposer des troupes comme il le jugerait convenable, tandis que le général Beresford continuait à les instruire et à se charger de leur administration intérieure.

Le commandant en chef et ceux qui étaient sous ses ordres ne perdirent pas un seul instant pour bien connaître les ressources dont on pouvait faire usage, et découvrir quels étaient les desseins et les dispositions de l'ennemi. Il trouva

que les troupes anglaises marchaient sur trois colonnes, et qu'elles devaient se réunir à Leiria le 24; que deux bataillons portugais étaient à Abrantes, tandis que le maréchal Beresford rassemblait le reste de leur armée à Thomar : tels avaient été les efforts constants de ce général, qu'il était déjà parvenu à mettre sur pied quinze mille hommes. Mais ce n'était pas seulement par leur nombre que les troupes portugaises faisaient espérer de se rendre redoutables. Sincèrement attachées aux officiers anglais qui les commandaient, et ayant toute confiance en eux, elles s'étaient appliquées avec tant d'ardeur à leur éducation militaire, que quelques unes étaient déjà en état d'entrer en ligne, et il ne leur manquait qu'un peu d'expérience et quelques Anglais de plus dans leurs rangs pour les mettre au niveau des meilleurs soldats de l'Europe. Les bataillons qui lâchèrent pied si promptement à Oporto n'avaient aucun respect pour leurs chefs, parcequ'il ne s'en trouvait aucun qui méritât leur considération : il n'en était pas

¹ La conduite des Portugais méritait plus de justice. Loin de se débander, comme le dit l'auteur, ils combattirent avec le plus brillant courage. Ceux entre autres qui défendaient la gauche de leur ligne se firent tous tuer dans les redoutes, où les Français entrèrent par les embrasures. L'attaque assurément fut irrésistible; mais ce n'était pas une raison pour flétrir la défense, qui fut héroïque.

ainsi dans l'armée de Beresford, dont le commandement était confié à des officiers respectables, composée d'hommes extrêmement braves, ainsi que le sont tous les Portugais des classes inférieures; il aurait fallu à sa tête quelques généraux anglais de plus pour la rendre digne de figurer à côté de nos soldats. Une brigade commandée par le colonel Campbell me frappa particulièrement par sa belle tenue : elle était d'environ douze cents hommes. Je la vis manœuvrer avec une précision et une aisance qui auraient fait honneur à plusieurs de nos régiments. Il n'était pas moins satisfaisant de trouver que sa discipline et son organisation intérieure avaient été portées à un degré de perfection jusqu'alors inconnu parmi les troupes de cette nation. Les officiers et les soldats s'étaient habitués à vivre comme les officiers et les soldats anglais. La paye du soldat fut augmentée; et le système pernicieux qui permettait aux capitaines-commandants de s'enrichir aux dépens de leurs compagnies fut aboli. Enfin tout faisait présager qu'avec l'assistance de ses alliés l'armée portugaise serait bientôt en état de faire face à ses ennemis.

Quant aux Français, il n'était guère possible d'être bien informé de leurs projets ultérieurs. On savait bien que leurs armées étaient stationnaires, mais on expliquait de diverses manières

leur tranquillité. On affirmait, d'une part, que la guerre d'Allemagne avait non seulement empêché Napoléon d'envoyer des renforts dans la péninsule, mais qu'elle l'avait même contraint d'en retirer des troupes, et que ses généraux ainsi arrêtés dans leur carrière n'étaient plus en état de terminer l'œuvre qu'ils avaient commencée. De l'autre, on attribuait leur inaction soit aux effets de la bataille de Medelin, soit à la nouvelle des renforts que l'armée anglaise avait reçus. Enfin on annonçait, par une troisième version, que les maréchaux français n'étaient pas d'accord entre eux, et que cette diversité d'opinions les empêchait d'exécuter les plans qu'ils avaient formés. Bien que nous ne fussions guère en état de découvrir la vérité, ce qui s'ensuivit fournit la preuve que ces suppositions n'étaient pas entièrement illusoire. Nous acquîmes la certitude que les corps d'armée ennemis étaient loin d'être au complet, et nous pouvions hardiment compter sur trois ou quatre mois de repos. Dans cette hypothèse nous devions peu douter de nos succès ultérieurs, dont les résultats devaient être à tous événements de délivrer le Portugal, ou d'en conserver la possession; tandis qu'il n'était

Il ne communiquaient pas ! Le maréchal Soult fut trois mois sans nouvelles; et quand il se retira sur la Galice, il ignorait si elle était encore au pouvoir des Français.

pas improbable que, profitant de nos avantages, nous portassions ensuite la guerre en Espagne.

Les données que nous avions sur le nombre de troupes qui composaient les corps des maréchaux Soult et Victor n'étaient pas plus certaines que le reste. On présumait seulement au quartier-général que le premier avait environ douze mille hommes, et l'autre vingt-cinq mille; c'est pourquoi la question de déterminer s'il ne conviendrait pas mieux de marcher contre Victor; que d'essayer de faire quelque tentative sur le nord, devint fort délicate. Il était évident, d'un côté, que si nous étions en état de battre ce dernier, la partie se trouvait gagnée; car dans ce cas Soult ne s'aventurerait pas à rester à Oporto, et Madrid même serait évacué: de l'autre, il était plus que hasardeux d'abandonner Lisbonne, et de laisser Soult avec son armée sur nos derrières. Ces sujets exigeaient de profondes méditations; et bien que peu d'hommes possèdent la faculté d'arriver aussi promptement que sir Arthur Wellesley à une détermination judicieuse, il ne voulut pas se décider avant d'avoir pris les avis de Beresford et de Cradock. Toutefois, afin de ne pas perdre de temps, on s'occupa avec la plus grande activité de mettre les troupes en état d'agir dans toutes les directions à la première sommation qui leur serait faite. Les administra-

tions de l'armée, qui étaient désorganisées, furent mises sur un pied respectable : on mit en réquisition les animaux et les moyens de transport dont elles avaient besoin ; on forma des ambulances et des dépôts de provisions, de manière à ce qu'ils pussent suivre l'armée. Toutes ces précautions prouvaient aux soldats qu'ils ne resteraient pas long-temps oisifs, et les promesses qu'ils firent alors reçurent à propos leur accomplissement.

CHAPITRE XII

Dispositions des troupes alliées ; elles se rassemblent à Coïmbre , où elles sont passées en revue. — La situation de l'armée française éprouve quelques changements par la défaite du général Lefèvre. — Le bruit court que des symptômes de rébellion se sont manifestés dans les rangs de l'ennemi. — Sir Arthur Wellesley termine ses plans et met son armée en mouvement.

La maladie dont sir John Cradock était alors affecté l'empêcha d'arriver à Lisbonne aussi promptement qu'il l'aurait désiré ; mais le maréchal Beresford se hâta de remédier à ce retard en se rendant lui-même dans la capitale sans perdre un instant. Il parla avec tant d'éloge des troupes portugaises et exprima tant de confiance dans le résultat des opérations qu'on entreprendrait avec elles , que sir Arthur Wellesley ne balança plus à entrer en campagne. Voici quelles furent ses dispositions.

Toute l'armée anglaise , à l'exception d'une brigade de cavalerie et d'infanterie sous les ordres du général Mackensie , reçut l'ordre de se diriger sans délai sur Coïmbre , et de prendre position sur les rives du Mondego. Elle s'élevait à dix-sept mille hommes , y compris deux brigades d'Allemands ; et les détachements isolés ,

composés pour la moitié de cavaliers, se montaient à deux mille sept cents hommes. Une partie de l'armée portugaise devait les joindre dans leurs postes respectifs, et il était convenu que chaque brigade de cette armée serait placée entre deux bataillons anglais. Par cette mesure nous nous assurions de la fidélité et en quelque sorte de la bravoure de nos alliés; car s'ils eussent manifesté le moindre symptôme de désertir leurs drapeaux ou de se réunir à l'ennemi, ils auraient été écrasés en un instant par les corps qui les surveillaient. L'armée anglaise ainsi disposée présentait un effectif de vingt mille hommes, dont six mille sous les ordres de Beresford devaient agir séparément. On supposait qu'ils se dirigeraient contre Soult à Oporto.

Douze mille Portugais avec les deux brigades du général Mackensie devaient se porter sur Santarem et Abrantès. L'occupation de ces deux positions, ainsi qu'on va le voir, était de la plus haute importance. On sait déjà, d'après le plan primitif que les Français avaient adopté pour la seconde invasion du Portugal, que Victor ne devait pas quitter l'Andalousie jusqu'à ce qu'il fût certain des succès de Soult, et qu'il eût été rejoint par la division du général Lapisse. Nous avons eu connaissance de ces dispositions par des lettres interceptées du roi Joseph au maréchal Jour-

dan ; mais Victor avait déjà été forcé de s'écarter de ses instructions en conséquence des mouvements de Cuesta, et il n'était pas improbable que les événements qui avaient eu lieu depuis ne l'en écartassent davantage. Quoiqu'il n'eût aucun avis de ce qui se passait à Oporto, ou tout au moins rien de certain, Lapisse avait déjà opéré sa jonction avec lui ; et alors il devenait plus que douteux s'il s'avancerait dans l'Andalousie ; ou s'il marcherait sur Lisbonne par l'Alentejo ; c'était précisément pour se prémunir contre l'éventualité de cette dernière supposition que le général Mackensie avait pris les positions que j'ai indiquées. De là il dominait les passages du Tage, et le terrain lui permettait de résister avec succès à un corps de troupes double du sien. Il est vrai qu'on supposait généralement que si l'ennemi essayait de traverser le fleuve, il en ferait la tentative à Salvaterra, d'où en cas de réussite il pouvait facilement tourner nos positions ; mais cette opinion ne prévalait pas vis-à-vis de ceux qui savaient que dans la saison actuelle on ne pouvait traverser le Tage, même à Salvaterra où il était le moins profond, qu'en bateaux. On prit toutes les précautions nécessaires pour ôter à l'ennemi les moyens d'effectuer le passage ; et alors l'occupation d'Abrantès, de Santarem, et des villages voisins de Golega, garantissait Lis-

bonne de toute tentative sérieuse de ce côté.

Toutefois il était fort improbable que Victor s'embarquât dans une entreprise aussi hasardeuse que celle de marcher sur Lisbonne. Il savait que Cuesta était de nouveau en force; c'est pourquoi il ne pouvait le perdre de vue sans laisser une forte colonne pour observer ses mouvements, et cette mesure l'exposait infailliblement à être attaqué et battu en détail. Il était plus probable que se trouvant renforcé par Lapisse il abandonnerait Soult à sa destinée et s'avancerait dans l'Andalousie. Ce fut cette opinion qui engagea sir Arthur Wellesley à appuyer fortement sur la nécessité où se trouvait Cuesta de se retirer dans les montagnes et de se borner à se tenir sur la défensive, tandis que les garnisons d'Elvas et de Badajoz marcheraient sur les derrières de l'ennemi et harceleraient ses convois. Ceci nous offrait l'occasion d'accomplir nos projets dans le nord; après quoi, par une marche rapide sur la frontière orientale, nous viendrions au secours de Cuesta, et par une attaque combinée nous accablerions l'armée de Victor.

Toutes ces dispositions étant faites autant bien que l'état des choses le permettait, le quartier-général quitta Lisbonne, et, après avoir fait halte le 1^{er} mai à Pombal, il arriva le lendemain à Coimbre. Le général Wellesley y fut reçu avec le

même degré d'enthousiasme qu'à Lisbonne ; mais les affaires étaient dans une situation trop critique pour qu'il fût permis de perdre du temps à faire et à recevoir des compliments, et sir Arthur n'était pas homme à satisfaire sa vanité aux dépens du bien général. En conséquence il se refusa à tous les honneurs que les autorités voulaient lui rendre, et se mit de suite en devoir de disposer son armée de manière à ce qu'elle pût commencer ses opérations immédiatement.

On sait que deux brigades d'infanterie et de cavalerie étaient placées sous les ordres du général-major Mackensie et destinées à agir séparément. La cavalerie était composée des troisième et quatrième régiments de grosse cavalerie, et l'infanterie des deuxième et vingt-quatrième régiments. Le reste de l'armée fut divisé en sept brigades d'infanterie de ligne, deux d'infanterie allemande, une des gardes, et une autre de cavalerie légère. En outre les quatre généraux-majors Sherbrooke, Payne, lord William Bentinck, et Paget, furent nommés lieutenants-généraux pour cette campagne, afin de pouvoir prendre séparément au besoin le commandement de telle division que le général en chef jugerait nécessaire de réunir.

L'auteur de cet ouvrage, puis le brigadier-

général Stewart, étaient placés à la tête du département des adjudants-généraux; et le colonel Murray, du troisième régiment des gardes, remplissait les fonctions de quartier-maître-général de l'armée: voici du reste le tableau de l'armée.

DÉSIGNATION DES BRIGADES.	COMPOSITION DE CHAQUE BRIGADE.	NOMS ET GRADES DES OFFICIERS COMMANDANT.
Cavalerie légère.	1 ⁴ , 16 ^e , 20 ^e de dragons, et 3 ^e de dragons-légers de la légion allemande du roi.	Général-major Cotton.
Brigade des gardes.	1 ^{er} bataillon de Coldstream, 1 ^{er} et 2 ^e des gardes, une compagnie de voltigeurs du 5 ^e bataillon du 60 ^e régiment. Les Buffs, les 48 ^e et 66 ^e régiments, et une compagnie du 5 ^e bataillon du 60 ^e régiment.	Brigadier-général H. Campbell.
1 ^{re} .	87 ^e et 88 ^e régiments, 1 ^{er} régiment de grenadiers, et cinq compagnies du 5 ^e bataillon du 60 ^e régiment.	Général-major Hill.
3 ^e .	1 ^{er} , 7 ^e et 10 ^e bataillons portugais, le 53 ^e régiment, et la 1 ^{re} compagnie du 5 ^e bataillon du 60 ^e régiment.	Général-major Tilson.
5 ^e .	2 ^e , 9 ^e et 10 ^e bataillons portugais, le 83 ^e régiment, et une compagnie de voltigeurs.	Brigadier-général A. Campbell.
7 ^e .	Détachements des 1 ^{er} et 10 ^e bataillons portugais et 29 ^e régiment.	Id. id. Cameron.
6 ^e .	2 ^e et 16 ^e bataillons portugais, 97 ^e régiment, et une compagnie de voltigeurs.	Id. id. R. Stewart.
4 ^e .	27 ^e , 31 ^e et 45 ^e régiments.	Id. id. Sontag.
2 ^e .	Commandée par les brigadiers { Longthwert, Drieberg, } sous les ordres de Murray, commandant en chef.	Général-major, Mackenzie.
Inf ^{te} allemande.		

Les dispositions ainsi faites; et chaque commandant s'étant placé à la tête du corps qui lui était assigné, sir Arthur Wellesley s'occupa de mûrir le plan de campagne qu'il allait bientôt ouvrir. Pour que le lecteur puisse comprendre plus facilement la nature de ce plan et le but des différents mouvements qui s'exécutèrent ultérieurement, il est nécessaire de lui rappeler la situation où était le maréchal Soult, ou plutôt celle où nous supposons qu'il se trouvait, quand le plan dont il s'agit fut formé.

On a vu que Soult s'était avancé jusqu'à Oporto presque *sans obstacles*¹, et qu'il y resta dans l'inaction pendant quelque temps, ayant poussé ses avant-postes jusqu'aux rives du Vouga. Sur ces entrefaites, les troupes espagnoles et portugaises, qui avaient été dispersées avec tant de facilité, s'étaient ralliées et se rapprochaient graduellement du maréchal. Silviera; qui d'abord s'était retiré dans les montagnes d'Oura et de Reigaz; et ensuite à Villa-Pouca, ne fut pas plus tôt informé que l'ennemi s'avancait sur la

¹ Sans obstacles assurément! car depuis le 10 février, où l'armée se mit en marche de Saint-Jacques de Compostelle pour s'emparer du Portugal, jusqu'au 29 mars qu'eut lieu la bataille d'Oporto, c'est-à-dire dans l'espace d'un mois et demi, elle prit une place de guerre (Chaves), livra deux batailles et une foule de combats. Mais tout cela n'est que bagatelles; elle n'en était pas moins arrivée sans obstacles devant Oporto!

route de Braga, qu'il quitta sa dernière position pour se porter de nouveau sur Chaves. Il entra dans cette ville sans opposition, et, après avoir bloqué le château pendant quatre jours, il s'en rendit maître, ainsi que de la garnison, qui s'élevait à mille trois cents hommes. Encouragé par ce succès, il se proposait de suivre l'armée française, et, s'il le pouvait, de couper leur détachement de Braga, comme il venait de le faire à Chaves; mais la prise d'Oporto lui fit abandonner ce projet, tandis que la rumeur qu'un mouvement devait avoir lieu sur la province de Tralos-Montes, soit par Canavezas, soit par Entre-Ambos-Rios, l'engagea à choisir un autre lieu pour agir. Il occupa immédiatement ces endroits; et repoussa l'ennemi, qui tenta deux fois de s'emparer du premier de ces villages, et, arrivant à Anjarante au moment où les Français cherchaient à s'en emparer, il les força de se retirer à Pinafiel et se rendit maître de la ville.

Pendant que Silviera incommodait ainsi la gauche de l'ennemi, et s'entreposait dans cette direction entre les corps de Soult et de Victor, la Romana n'était pas oisif sur les derrières. Malgré sa défaite à Monterrey, ce général espagnol, qui s'était retiré sur la Puebla de Sanabria, se trouva bientôt à la tête de quatre ou cinq mille hommes, avec lesquels il résolut de tenter un

coup sur la ligne des postes français établis entre Astorga et Villa-Franca. La première de ces villes était trop forte pour qu'il pût la prendre, et d'ailleurs il manquait d'artillerie, ce qui était indispensable pour l'attaquer. Quant à l'autre, elle fut réduite après une légère résistance, et un colonel et huit cents hommes y furent faits prisonniers. Quelque insignifiante que fût cette victoire, elle servit à ranimer de nouveau l'ardeur assoupie des Galiciens.

Par-tout où il y avait quelque apparence de succès les Français furent attaqués. Vigo fut soigneusement investie du côté de terre par le général Morillo, et du côté de la mer par le capitaine Mackenley, commandant la frégate *Lively*, et cette place capitula précisément au moment où des renforts venant de Tuy arrivaient sous ses murs. Ces renforts furent attaqués et *mis en déroute*, et Tuy fut bloquée; mais Soult y ayant établi des magasins considérables, et la garnison étant nombreuse, elle n'eut pas le sort de Vigo. Les généraux Graindorge et Heudlet ayant été envoyés à son secours avec un corps de troupes légères, les levées indisciplinées et mal

Mis en déroute! par des paysans mal armés! Mais quoi d'étrange? n'avons-nous pas toujours fui? L'Europe ne nous a-t-elle pas constamment vus nous débander à l'aspect d'un Cosaque ou d'un landwer?

armées qui en faisaient le siège furent repoussées. Ces généraux entrèrent dans Tuy après avoir éprouvé quelque résistance à Ponte-de-Lima. Malgré l'importance de cette place, l'ennemi ne chercha pas à s'y maintenir. Les ordres de ces généraux portaient seulement qu'ils eussent à en retirer les magasins et la garnison, ce qu'ils exécutèrent avec succès, ainsi que le transport de Braga des malades et des blessés. Ils retournèrent ensuite à Oporto, où Soult se trouvait enfermé ayant vis-à-vis de lui l'armée anglaise; Silveira sur sa gauche, la mer sur sa droite, et sur ses derrières des bandes d'Espagnols armés.

Sir Arthur Wellesley ayant appris la situation de l'ennemi manœuvra de manière à le cerner dans Oporto et le forcer à se rendre. Dans ce but, Beresford reçut l'ordre de quitter Coïmbre avec son corps d'armée et quelques troupes portugaises qui, sous les ordres de sir Robert Wilson, s'étendaient de Vizeu à Lamego, de traverser le Douro, et de joindre le général Silveira à Amarante. Aussitôt que ce mouvement aurait été effectué, et que la colonne détachée se serait établie dans la province Entre-Douro-e-Minho, le reste des troupes qui était à Coïmbre devait s'avancer sur Oporto par la grande route de Vouga et d'Avouros. Le corps d'armée de Beresford, descendant le Douro, devait s'emparer

de toutes les embarcations qu'il trouverait le long des rives, et les mettre en état de nous servir pour traverser la rivière quand nous nous présenterions. Il était probable que Soult se voyant environné de toutes parts n'essaierait pas une résistance qui devait lui paraître vaine; mais en cas qu'il y mît de l'obstination, nous devions passer de suite la rivière, et personne ne doutait du succès de cette opération.

Tout était prêt pour exécuter ces mouvements quand nous fûmes informés dans la soirée du 4 que Silviera venait d'être complètement battu à Amarante. L'ennemi, favorisé par un épais brouillard, l'avait attaqué le 2, avait forcé le pont sur le Tamaga, et s'était emparé de huit à neuf pièces de canon; enfin il était en pleine déroute sur Lamego, et poursuivi par plusieurs corps de troupes françaises qui avaient traversé le Douro. En outre, le bruit se répandit que l'ennemi avait évacué Viana, Villa-de-Conde, et autres villes situées sur la côte, qu'il s'occupait vivement à détruire les dépôts et les magasins qu'il avait formés dans Oporto, et que tout faisait croire qu'il allait abandonner cette place immédiatement: ces nouvelles, de nature si différente, arrivant en même temps, devaient nécessairement changer nos plans. Il devint alors manifeste que Soult ne se soumettrait pas paisiblement à se

laisser environner, et que, loin de là, il méditait soit de transporter ailleurs le théâtre de la guerre en prenant des routes détournées pour se rendre vers le Tage, où il serait protégé par Victor, soit d'évacuer le Portugal par Tra-los-Montes. Ce dernier projet paraissait avec raison plus probable que l'autre, attendu qu'en traversant le Douro, et se portant sur Lamego, il nous aurait eus sur ses flancs. Enfin nous résolûmes de ne pas perdre un seul instant pour essayer de le mettre en déroute.

Le lecteur ne doit pas ignorer qu'il se manifestait alors de violents symptômes de mécontentement dans les rangs de l'armée française; il y existait une société secrète dont les membres, sous la nom de *philadelphes*, prenaient l'engagement, aussitôt qu'une occasion favorable se présenterait, de renverser la dynastie impériale, et d'établir un gouvernement démocratique en France. Plusieurs adeptes, à la tête desquels on comptait un adjudant-major, se trouvaient dans l'armée de Soult; cet officier était en communication personnelle avec sir Arthur Wellesley, à qui il proposa un plan pour séduire les soldats et pour s'emparer de la personne du général: bien qu'en ne donnât pas une grande confiance à ses communications, et qu'il fût traité avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, il y

avait cependant dans sa manière d'agir et dans le choix de ses expressions quelque chose qui commandait l'attention : c'est de lui que nous apprîmes qu'un esprit de rébellion se manifestait parmi la garnison d'Oporto; que les hôpitaux étaient encombrés de malades, et qu'un seul sentiment dominait dans tous les rangs, celui d'un dégoût prononcé pour le service de Napoléon. On concevra facilement que de pareils avis augmentassent l'impatience que nous éprouvions de nous mesurer avec l'ennemi, dont les projets d'évacuer le Portugal n'étaient plus douteux. On ordonna les apprêts nécessaires pour conduire l'armée en deux divisions sur le Douro, en dirigeant l'une vers Aveira, et l'autre sur Vouga, tandis que Beresford, la précédant d'une journée avec son avant-garde, s'avancerait par Vizeu sur Lamego.

Il fallut quelque temps pour réunir les régiments; nous l'employâmes à organiser nos administrations militaires, et à régler certaines difficultés qui s'étaient élevées au sujet de la présence. Il existait beaucoup de jalousie parmi les anciens officiers relativement à l'avancement que devaient procurer à leurs cadets les rangs qu'ils occupaient parmi les Portugais tant que ceux-ci seraient nos alliés. Le général Beresford en fournissait un exemple. Quoiqu'il fût moins

ancien que plusieurs lieutenants-généraux, il commandait l'avant-garde en sa qualité de feld-maréchal dans le Portugal. Du reste, pour couper court à toute difficulté, on statua que les grades assignés aux officiers anglais commandant les Portugais ne seraient valables que tant que les troupes anglaises et portugaises seraient sous les ordres du général actuel, et que, dans le cas où le commandement suprême viendrait à vaquer, l'officier du rang le plus élevé dans l'armée anglaise en prendrait possession. Il fut de plus arrêté qu'aucun ancien officier anglais ne serait placé sous les ordres de son cadet, quel que fût le grade dont celui-ci serait revêtu temporairement; et c'est pour cela qu'on prit soin qu'aucun général d'un rang supérieur à Beresford ne fût employé dans son corps d'armée. Ces discussions étaient fort désagréables, quoique toute l'armée reconnût l'absolue nécessité de placer des officiers anglais à la tête des alliés; mais elles ne furent pas les seules, il s'en éleva d'autres relatives au mode de paiement à suivre pour solder les officiers attachés aux bataillons portugais: et il n'y eut que la fermeté et le jugement sain du général en chef qui purent régler les unes et les autres, et ramener la tranquillité. A mesure que les troupes approchaient de Coimbre, il devenait fort difficile de se procurer

les fourrages dont elles avaient besoin. Cependant les marchés étaient bien approvisionnés, et les habitants nous fournissaient volontairement toutes leurs provisions à des prix modérés; mais les dépenses qu'exigeait le service de l'armée étaient énormes. On calcula que les Anglais seuls réunis à Coimbre dépensaient journellement dix mille livres sterling¹, et que le service des alliés en coûtait cent mille par semaine². Voici quel était l'emploi de notre temps : une partie de la journée se passait à inspecter les différents corps qui arrivaient, à s'assurer si leurs armes et leur équipement étaient en bon état; tandis que nous consacrons le reste à d'autres devoirs, ou à visiter les environs de la ville. En passant les troupes en revue il était impossible de ne pas être vivement frappé de la supériorité des soldats anglais sur les portugais : ces derniers, d'une taille petite et d'une complexion grêle, semblaient appartenir à la classe disgraciée de la nation. Ils prouvèrent cependant par la suite qu'ils étaient aussi en état que nos soldats de supporter les fatigues et les privations de la guerre, et donnèrent plusieurs fois sur le champ de bataille des gages de leur bravoure.

L'armée étant enfin réunie, une grande revue

¹ 250,000 francs.

² 2 millions 500,000 francs.

eut lieu le 5 mai. Elle présentait le spectacle le plus beau et le plus imposant; et ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'on chercherait vainement dans le monde entier des troupes qui ressemblassent à notre brigade des gardes, aux vingt-neuvième et quatre-vingt-troisième régiments et aux quatre bataillons de la légion allemande du roi : et si le reste de l'armée était tant soit peu inférieur, il n'y a pas un général qui néanmoins n'eût été fier de le commander. Enfin le tout était dans le meilleur ordre possible; et les soldats paraissaient animés d'un même sentiment, celui de rencontrer l'ennemi. Ils ne restèrent pas long-temps dans l'attente : le même jour les plans définitifs furent terminés, et le lendemain les colonnes devaient se mettre en mouvement.

L'intention de tourner la gauche de Soult par les routes de Lamego et d'Amarante étant arrêtée, Beresford, à qui cette opération était confiée, reçut l'ordre de se mettre en marche le 6 au point du jour. Les brigades des généraux Tilson et Fane devaient le suivre le lendemain. Le même jour, Cotton, à la tête des quatorzième et seizième de dragons-légers, soutenus par la brigade d'infanterie du général Steward, devait marcher sur Mullanda et arriver le 8 à Adigal, ainsi que la légion allemande. La brigade du gé-

néral Hill devait se mettre également en route le 6, de manière à arriver le 8 à Aveiro : enfin le quartier-général devait se porter en même temps vers Adega et sur le Vouga. Tels furent les ordres donnés dans la soirée du 6, et toutes les divisions dont j'ai parlé se mirent en devoir de les exécuter.

CHAPITRE XIII.

L'armée s'avance vers le Douro. — Un corps ennemi est attaqué et chassé d'Albergaria-Nova. — Affaire de Grijon. — Passage du Douro et défaite de Soult.

Le 7 mai le jour commençait à paraître lorsque l'avant-garde de l'armée, soutenue par la brigade de cavalerie du général Cotton, se mit en marche dans la direction d'Oporto : elle s'avavançait lentement, suivie par toute l'armée divisée en deux colonnes de trois divisions, deux desquelles, sous les généraux Paget et Payne, prirent la route de Vouga, tandis que la troisième, commandée par le général Hill, se portait sur Aveiro. Toutefois ce dernier mouvement ne s'exécuta que le 9, le gros de l'armée ayant fait halte le 8 afin que Beresford, qui était parti le 6 pour Vizeu et Lamego, fût à même d'arriver à propos à sa destination et de prendre possession d'Amarante au moment où nous commencerions à nous montrer devant Oporto. On était convenu que dans la soirée du 9 Hill s'embarquerait à Aveiro, où tout était préparé à cet effet, pour débarquer à Ovar le 10 de bonne heure. En même temps Cotton reçut l'ordre d'attaquer les

postes ennemis établis entre le Vouga et Oliveira, et de s'ouvrir par ce moyen des communications avec le général Hill : il devait être soutenu par les généraux Stewart et Murray, qui reçurent l'ordre de passer le Vouga et de s'avancer sur Albergaria Nova. Sherbrooke et Cameron devaient appuyer ce mouvement, de manière que ce dernier, s'embarquant à Aveiro le 10, pût arriver le 11 à Ovar. Alors Cotton et Hill, dont on avait calculé la jonction pour la même époque, se porteraient sur Villa-Nova, et on avait espéré que la prompte exécution de ces manœuvres nous rendrait maîtres du pont, quand bien même ces généraux n'auraient pas réussi à couper l'arrière-garde de l'ennemi. Ceci devenait d'autant plus urgent que le pont de Villa-Nova était le seul moyen que nous eussions pour traverser le Douro; et s'il était détruit, il devenait évident que de sérieux obstacles auraient entravé notre expédition.

Tels étaient, autant que je puis me le rappeler, les principaux détails du plan de campagne. Malgré les changements que les circonstances y pouvaient apporter, il était de nature, quand bien même nous n'aurions pas réussi à exécuter toutes les parties, à amener les avantages suivants : nous avions sujet de croire que les forces de l'ennemi étaient divisées en deux por-

tions égales, dont l'une se trouvait à Oporto, et l'autre à Amarante; de manière que Beresford, en se jetant sur le Douro, occuperait l'ennemi à Amarante, et nous donnerait toute facilité d'agir sur Oporto. Le projet de faire avancer Hill et Cameron par la rivière devait encore faciliter la marche du gros de l'armée, et peut-être fournir l'occasion à Cotton de chasser la cavalerie ennemie devant Hill, lors de l'arrivée de ce dernier à Aveiro. Mais ce qui confirma en partie notre opinion, c'est que nous apprîmes que Soult rassemblait son armée devant Villa-Nova, dans l'intention de soutenir l'attaque sur un terrain élevé qu'il avait fait fortifier. Nous étions dans la plus vive crainte qu'il ne changeât ce plan qui nous était si favorable, car nous pouvions à peine croire qu'il se compromît ainsi. Il paraissait bien plus naturel qu'il se portât avec toute son armée sur Amarante, et qu'il essayât de combattre Beresford avant que nous arrivassions. S'il prenait ce parti, Beresford ne traversait pas le Douro et laissait à l'ennemi la route ouverte de Tra-Los-Montes pour se rendre en Espagne; mais tout cela dépendait des chances de la guerre. Dans l'un ou l'autre cas, l'ennemi devait ou s'échapper, ou se livrer à nous en acceptant le combat entre Tidruga et Villa-Nova. Il est possible que le corps de Hill se fût trouvé

en danger, mais ce n'eût été que pour un moment, parce que rien ne pouvait s'opposer à ce que toute l'armée n'arrivât sur le champ de bataille le 11 au plus tard. En un mot, notre plan paraissait fort bien calculé pour les circonstances où nous nous trouvions, et il fut mis à exécution avec la plus grande vigueur.

J'ai déjà fait remarquer que les motifs qui engageaient sir Arthur Wellesley à amener Soult à combattre tiraient leur origine de la crainte qu'il avait que ce dernier ne fit sa retraite sans être entamé. A ces motifs il s'en joignait un autre encore plus puissant : on faisait courir le bruit que dix mille hommes pris dans les armées d'Espagne avaient reçu l'ordre de renforcer celle de Portugal, qu'ils avaient quitté l'Aragon, et qu'on les attendait à Tudela le 16 au plus tard. Bien que nous n'eussions point été informés de leur passage à Madrid ou à Burgos, il n'y avait guère moyen de douter de cette nouvelle; et en définitive il nous importait peu que ce fût Soult ou Victor qui reçût une augmentation de forces. L'essentiel pour nous était de battre ces deux généraux, ou tout au moins l'un d'eux, avant l'arrivée de ces renforts. La destruction de Soult seule nous ouvrait une carrière brillante. Nous venions de recevoir du colonel Doyle les rapports les plus flatteurs sur les Espagnols, et il n'y avait

que la présence de l'ennemi en Portugal qui nous empêchât de coopérer avec eux à l'acte de leur affranchissement. Toutes ces raisons précipitèrent l'exécution de nos mesures contre Sout; et notre armée se trouvant pourvue abondamment de ce dont elle avait besoin, nous ne doutions plus de pouvoir réaliser en très peu de jours les premières parties de notre plan.

On est déjà prévenu que l'avant-garde, composée de deux brigades d'infanterie et de deux batteries de canons de trois et de six, se mit en marche le 7, protégée par la division de cavalerie du général Cotton. Dans la soirée du 8, elle arriva au village d'Andeja, où ayant appris qu'un corps ennemi, composé de deux régiments de cavalerie, avec de l'infanterie et de l'artillerie, était cantonné dans Albergaria-Nova et les villages voisins, elle forma le projet de le surprendre. A cet effet l'infanterie passa le Vouga à la nuit tombante, tandis que le général Cotton partit avec sa cavalerie par un chemin détourné qui conduisait aux villages situés sur la droite. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, le général Paget, à la tête de l'infanterie et de l'artillerie, se préparait à franchir un passage très difficile, appelé le *Pas-du-Vouga*. Après une halte de deux heures afin de laisser à Cotton le temps nécessaire pour achever ses dispositions, il se remit en marche.

Le colonel Trant, à la tête de ses Portugais, s'efforçait de transporter les canons à travers les rochers du passage. Il arriva malheureusement que les obstacles pour le transport de l'artillerie furent plus grands qu'on ne les avait supposés, et la matinée du 9 était déjà fort avancée quand cette opération fut finie. Nécessairement ceci retarda l'infanterie et la cavalerie; en outre les guides sur lesquels Cotton avait compté se trompèrent de route dans l'obscurité de la nuit. La conséquence fut que lorsque notre cavalerie arriva, au lieu d'arriver par les derrières ou sur les côtés d'Albergaria, elle se présenta en face de ce bourg; où elle trouva la cavalerie ennemie rangée en bataille dans une plaine ouverte, protégée par un corps de voltigeurs; tandis que l'infanterie, appuyée sur la gauche de celui-ci, occupait un bois de sapins. Cotton ne s'attendait pas à une semblable réception: il fit faire halte, et attendit l'arrivée de sir Arthur Wellesley avec l'infanterie. Celle-ci reçut l'ordre de s'avancer de suite: l'infanterie anglaise, sous les ordres de Paget, en traversant Albergaria, et les Portugais, commandés par Trant, par plusieurs hameaux situés sur la gauche; tandis que la cavalerie postée au centre remplissait l'espace qui sépare le bourg et les hameaux. Les infanteries anglaise et portugaise continuaient le mouve-

ment en avant sans faire halte, malgré un feu très vif auquel elles répondirent avec intrépidité; mais la cavalerie ne fut pas si heureuse, elle n'eut pas l'occasion de se signaler, et fut laissée en arrière par les fantassins. Toutefois les positions furent emportées avec peu de perte de part et d'autre. L'ennemi fit sa retraite en toute hâte, et notre avant-garde passa la nuit à Oliveira; les gardes et le reste de la colonne furent cantonnés à Albergaria.

Le 11, de bonne heure, nous nous remîmes en marche; nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand un corps ennemi très nombreux, montant peut-être à quatre ou cinq mille hommes d'infanterie avec quatre régiments de cavalerie, parut devant nous. Il occupait une position très forte sur les collines qui s'élèvent au-delà du village de Grijon, et semblait déterminé à la défendre. Sir Arthur Wellesley vit en un moment que la hauteur sur laquelle la gauche de l'ennemi se déployait pouvait être tournée, et il prit ses mesures en conséquence. Sans arrêter le mouvement de sa colonne, il ordonna au général Murray, qui se trouvait sur les derrières de l'avant-garde; de faire un mouvement sur la droite, en laissant au même instant le seizième portugais dans un bois de sapins situé sur la gauche. Ce bataillon y était plutôt

placé pour détourner l'attention de l'ennemi que pour être employé à un service sérieux ; tandis que le général Paget, soutenu par deux bataillons de la réserve, manœuvrait sur les côtés du bois. Un feu terrible commença immédiatement, mais l'ennemi n'eut pas plus tôt remarqué le sage mouvement que nous opérions sur sa gauche, qu'il abandonna sa position et prit la fuite. Les troupes voyant cela se formèrent en un instant en colonnes, et reprirent leur marche comme si elle n'avait pas été interrompue ; exécutant chaque mouvement avec le même sang-froid et le même ordre qu'à une revue.

Il serait difficile de concevoir une manœuvre faite avec plus de précision que celle qui vient d'être signalée. Mais cette journée devait être marquée par d'autres événements. Dès que nous eûmes atteint les hauteurs d'où les Français *venaient d'être chassés*, nous observâmes que leur arrière-garde se retirait dans la plus grande confusion ; et il me parut que l'occasion était favorable pour les charger avec succès. Sir Arthur Wellesley approuva ma résolution ; et deux esca-

Que deviennent dans ce cas la sagacité de lord Wellington, le sang-froid du général Paget ? car enfin il n'y a pas grand mérite à manœuvrer devant des troupes qui fuient dès qu'elles vous aperçoivent.

Chassé ! quand on se retire sans combattre. L'expression est impropre ; ou tout au plus convenable dans un roman.

drons m'ayant été confiés, je leur fis prendre le galop après les avoir formés en section le long de la route. Nous renversâmes par des attaques réitérées tout ce qui se trouvait devant nous, et fîmes plus de cent prisonniers. Aussitôt l'ennemi fit halte et établit son infanterie sur les hauteurs de Carvalhos, qui dominent la route à une grande distance, et bientôt nos escadrons furent ainsi arrêtés dans leur poursuite. Une ordonnance fut envoyée immédiatement sur nos derrières pour demander des renforts, et au même instant les escadrons firent volte-face sur la droite, menaçant la gauche de l'ennemi par une route qui était dans cette direction. Ce mouvement seul eut l'effet que nous en attendions, car avant que nos renforts fussent arrivés l'ennemi était de nouveau en pleine retraite, et les hauteurs étaient abandonnées.

- C'est ainsi que nous continuâmes notre route, *marchant et combattant sans interruption depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi*¹, car le mouvement de la colonne ne fut pas arrêté un seul instant, lors même que l'avant-garde était engagée. Enfin nous fîmes halte pour passer la nuit, l'avant-garde bivouaquant sur le terrain où elle se trouvait, les gardes oc-

¹ Neuf heures de combat avec des ennemis qui avaient pris la fuite de prime-abord ! Qu'eût-ce été s'ils avaient tenus !

cupant Grijon et Carvalhos, et le quartier-général s'établissant dans le couvent de Grijon, où les généraux français Mermét, Thomières, Delaborde et Franceschi, qui nous avaient été opposés dans la journée, avaient déjeuné le matin même. On nous fit espérer que Soult lui-même pouvait bien être de ce côté du Douro. Il ne fut pas moins satisfaisant pour nous d'apprendre que Hill avait débarqué à Ovar, ainsi que nous le desirions : il fut suivi par Cameron ; et tous deux se mirent de suite en communication avec nous.

Nous perdîmes beaucoup de monde dans la matinée, et le nombre de nos blessés fut considérable ; mais nous devions nous y attendre, car la force numérique de l'ennemi était bien supérieure à celle de la seule division qui fut engagée. Il occupait aussi des positions fort avantageuses, et, malgré ce qu'on nous avait dit, les Français combattirent comme des hommes qui ne sont pas disposés à se laisser battre. Quoi qu'il en soit, le résultat de cette affaire contribua beaucoup à

Voyons à quoi ces grandes forces se réduisoient. Le général Delaborde n'avait pas passé le Douro ; le général Mermét s'était seul rendu sur la rive gauche du fleuve pour soutenir le général Franceschi, qui commandait une brigade de la division Mermét : une partie de la division était restée sur la rive droite. Ainsi nos masses ne pouvaient pas être bien considérables ; et s'il y avait disproportion, elle n'était sûrement pas à notre avantage.

élever le moral de ceux qui y prirent part. Les troupes anglaises venaient de se mesurer encore une fois avec les Français, et de prouver leur supériorité; il ne leur fallait qu'un champ plus vaste pour la prouver encore d'une manière plus remarquable.

Nous reprîmes notre marche le lendemain, reposés des fatigues de la veille, et animés de la plus vive ardeur. A mesure que nous avançons, des chaumières brûlées ou tombant en ruines, des jardins et des champs dévastés, partout des traces de destruction *marquaient la route que l'ennemi avait prise*¹. Nous ne rencontrâmes aucun de ses détachements. Soult avait fait replier toutes ses troupes pendant la nuit au-delà du Douro, et, après avoir détruit le pont, il se félicitait d'avoir échappé à nos poursuites.

Il pouvait être environ dix heures du matin, quand l'avant-garde, sous les ordres de Paget, et composée des deux brigades d'infanterie des généraux Stewart et Murray, et de deux escadrons du quatorzième de dragons, arriva au faubourg de Villa-Nova. Elle y fut jointe par le corps du

¹ Le fait est faux, au moins dans l'extension que lui donne l'auteur. Il y eut à la vérité quelques villages brûlés par le général ^{***}, qui portait une vieille haine aux Portugais; mais ces excès réprouvés par l'armée entière cessèrent bientôt, et ne suffisaient pas pour autoriser l'auteur à dire que des traces de destruction marquaient la route que suivaient nos troupes.

général Hill, qui, ayant continué sa route d'Ovar le long de la mer, nous atteignit à l'entrée de la ville. Ainsi que nous nous y attendions, nous trouvâmes le pont détruit; et nous remarquâmes pareillement que Soult avait eu la précaution de s'emparer des bateaux et des barques qui étaient sur la rivière.

Dans ces circonstances il n'était pas facile de préjuger comment le passage s'effectuerait, quoiqu'on sentit la nécessité de l'effectuer promptement. Nous étions fort incertains sur le parti que nous devions prendre, lorsque le colonel Waters, du service portugais, qui nous avait annoncé la destruction du pont, reçut l'ordre de se porter en avant et de se procurer, n'importe à quel prix, des moyens de transport. En face du couvent da Serra, à la distance d'un mille et demi d'Oporto, la rivière suit une ligne courbe, et son cours est caché par un bois épais, c'est dans cet endroit que Waters se rendit, et qu'il trouva sous des broussailles une petite embarcation, près de laquelle étaient le prier du couvent et trois ou quatre paysans. Ces derniers, soit à la sollicitation du colonel, soit par les exhortations du prier, consentirent à mettre à flot le bateau, et à se rendre avec cet officier de l'autre côté de la rivière, où ils trouvèrent dans la vase quatre grandes barques dont ils s'emparèrent. Cette

action eut les meilleurs résultats, et réclama de la hardiesse, car de nombreuses patrouilles ennemies allaient et venaient continuellement dans cet endroit. Le général Paget, avec trois compagnies de Buffs, se précipita dans ces barques, traversa la rivière sans délai, et prit possession de quelques maisons situées de l'autre côté de l'eau, avant que l'ennemi se fût seulement douté de ses intentions. Mais à peine fut-il débarqué, que les Français, revenant de leur stupeur, s'avancèrent pour le débusquer. Il s'engagea un violent combat dans lequel nos troupes, malgré leur infériorité, tinrent bon jusqu'à ce que de nouvelles compagnies vinssent les secourir, et éloigner d'elles toute crainte d'être culbutées¹.

Pendant ce temps le reste de l'armée, qui était de l'autre côté, s'occupait à dresser des batteries sur la hauteur de San-Convento, dont le feu vif et soutenu fut dirigé sur les colonnes ennemies. Le général Murray, qui avait été envoyé avec sa division vers un bac qui se trouvait plus haut, fut assez heureux pour s'emparer de plusieurs embarcations qui le mirent à même de faire passer la rivière à deux bataillons d'Allemands et à deux bataillons du quatorzième, qui, se dirigeant sur la gauche de l'ennemi, le for-

¹ Tableau de fantaisie ! Ce n'est point ainsi que se sont passées les choses. L'auteur les dira mieux dans une autre édition.

cèrent de se retirer du bord de la rivière. En un instant le Douro fut couvert de bateaux que les habitants s'empressaient d'amener pour faciliter notre passage; et le vingt-neuvième régiment, les deux autres bataillons d'allemands, et les gardes, furent tous transportés de Villa-Nova. Nous étions alors en pleine possession de la ville, l'ennemi fuyant dans toutes les directions. Sa principale retraite se fit sur la route d'Amarante, qui se trouva confusément couverte d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie. Il fut poursuivi par les dragons du corps du général Murray, qui alors se trouvaient sous mes ordres, ainsi que le brave colonel Hervey du quatorzième, qui malheureusement perdit un bras. Une terreur panique s'étant emparée de l'ennemi, nous le poursuivîmes long-temps, et fîmes plusieurs charges avec avantage. Le massacre fut très grand : mais enfin nous fûmes rappelés, et toute l'armée s'établit dans la ville pour se reposer de ses fatigues.

Cette affaire, que je crains d'avoir faiblement esquissée, a été considérée avec raison par tous les militaires comme un des plus brillants faits d'armes de ce genre qui aient jamais eu lieu, soit dans la péninsule, soit dans toute autre guerre moderne. Traverser une rivière large, profonde et rapide, en face d'un ennemi formidable,

même avec les bateaux et les pontons nécessaires, est une opération qui demande beaucoup de courage et de soins : mais dans la circonstance actuelle le passage s'effectua en dépit des difficultés ; et tout autre général , à l'exception de celui qui le tenta , aurait infailliblement échoué. Soult s'attendait si peu à une entreprise de cette nature , qu'il avait porté toute son attention du côté de la mer ; et quand on lui rapporta que les Anglais avaient traversé le fleuve à Villa-Nova , il ne voulut pas le croire. Mais sir Arthur Wellesley savait que la hardiesse de son plan en assurait le succès ; il sentait de plus que le sort du maréchal Beresford dépendait de la promptitude de ses mouvements , et il se détermina à abandonner quelque chose au hasard , plutôt que de perdre l'occasion de frapper un grand coup. S'il avait adopté la résolution que Soult lui prêtait , de passer le Douro à son embouchure avec les embarcations de la flotte , l'armée française aurait pu se retirer en bon ordre ; car il aurait fallu employer deux jours pour cette opération , et ce laps de temps aurait suffi pour assurer la retraite de Soult : c'est pourquoi il choisit le moyen le plus hardi , celui de faire traverser ses troupes par détachements ; et comme il connaissait le bon esprit dont elles étaient animées , il n'eut aucune crainte sur les résultats. Sa bravoure et ses

excellentes dispositions furent récompensées par une victoire qui aurait suffi pour immortaliser tout autre général.

Le bruit du canon cessa avec la fin de la journée, et l'ordre le plus parfait régnait dans Oporto malgré les réjouissances universelles auxquelles le peuple se livrait. Le quartier-général fut établi dans la maison que Soult avait occupée; nous y trouvâmes un somptueux dîner que le maréchal, qui ne l'avait quittée qu'à deux heures de l'après-midi, avait fait préparer pour lui avant son départ. On s'imaginera aisément que nous en fîmes justice. Mais notre situation était telle que nous ne devions pas songer à perdre un seul instant. Des ordres furent donnés et des dispositions prises pour mettre l'armée en état de poursuivre l'ennemi sans délai; et le lendemain nos colonnes furent remises en mouvement. On s'était occupé pendant la nuit de faire avancer les caissons, l'artillerie et les provisions de bouche; le 13, au point du jour, la brigade du général Murray prit la route d'Amarante, les gardes avec le reste de l'infanterie se préparèrent à partir dans la soirée.

Tandis que nous culbutions tout ce qui se présentait devant nous sur les rives du Douro, le maréchal Beresford ne restait pas oisif. Arrivé à Villa-Réal le 9, et se trouvant renforcé par les

troupes de Silviera, il reprit sa marche le lendemain dans la direction d'Amarante. Son avant-garde, sous les ordres de Silviera, arriva le 11 dans cette ville, où une légère escarmouche eut lieu avec la division du général Loison; mais ce dernier se retira de suite, prenant, à ce qu'on croyait, la route d'Oporto. Beresford, qui nous instruisit de cet événement, poursuivait Loison rapidement, craignant que sa jonction avec Soult ne rendît ce dernier trop fort pour nous. Mais Soult, venant d'être battu, se trouvait alors en pleine retraite; de manière que son corps d'armée rencontra la division Loison à Pinafiel, dans la soirée du 12, et qu'ils continuèrent conjointement, et dans la plus grande confusion, leur désastreuse fuite en Espagne.

Deux routes se présentaient devant Soult; et s'il voulait conserver une partie de son matériel, il devait nécessairement prendre l'une ou l'autre. Il pouvait se rendre en Galice par Ponte de Lima, Valencia, et Tuy; ou, ce qui était probable, il essaierait de se rendre à Valladolid par Chaves. Il était urgent pour nous de nous prémunir contre ces deux conjonctures. En conséquence, on donna l'ordre le 13 à Beresford de se porter sur Chaves, en cas que l'ennemi eût abandonné Amarante, afin de se rendre maître de cette ligne d'opérations. En même temps le corps où j'étais at-

taché devait harceler les derrières des fugitifs, en admettant qu'ils tinssent encore la route d'Amarante, et s'emparer des communications le long de la route jusqu'à Tuy. D'après cela le corps du général Murray, suivi par la légion hanovrienne et un escadron de cavalerie, se porta vivement dans la direction de Pinafiel. Ce mouvement eut lieu dans la matinée du 13; et le 14, le reste de l'armée composé des gardes, de la cavalerie, et des corps des généraux Stewart, Campbell et Hill, suivit la basse route vers Barcelos et Valencia. Le 15 nous reçûmes la nouvelle officielle que toute l'armée française se retirait sur Chaves, après avoir détruit et brûlé à Pinafiel son parc d'artillerie et ses magasins. Un changement de plan fut la conséquence immédiate de cette nouvelle. Tandis que la cavalerie, les gardes, et la brigade du général Cameron, poussaient jusqu'à Braga, le reste de l'armée s'arrêta à Villanova de Famelicao; et la basse route étant entièrement abandonnée, nous reçûmes l'ordre de nous porter sur Chaves. Toute l'armée y fut également bientôt réunie, et on s'attendait à ce que de grands événements allaient avoir lieu; car en supposant que Beresford eût réussi à s'emparer de Chaves, il n'était pas probable que l'ennemi laisserait achever sa défaite sur ce point sans faire des efforts pour s'y opposer.

Des bruits divers circulaient alors parmi nous sur les mouvements et les entreprises des Français en Espagne. On disait que Ney s'était retiré de Lugo, et faisait mine de se porter sur la frontière, tandis que Bessières avait détaché de Valladolid un corps nombreux pour agir contre nous. Des lettres de Victor à Ney, datées de Merida le 29 avril, furent interceptées par nos détachements volants. Elles annonçaient que Victor, par l'ordre du roi Joseph, était entré en communication avec la junte de Séville, et qu'il en attendait les plus heureux résultats. En conséquence il informait son correspondant qu'il avait retiré son avant-garde de Medelin, et que pour le présent il se tenait tranquille. Cette dernière nouvelle nous donna d'autant plus de satisfaction qu'elle nous rassurait sur les craintes que nous pouvions avoir d'être inquiétés du côté du Tage, et qu'elle nous permettait d'exécuter sans obstacle nos projets contre Soult. Ceux-ci amenés à bonne fin, une entreprise non moins belle se présentait devant nous : nous pouvions marcher rapidement sur Alcántara, par la route de Ciudad-Rodrigo, y donner rendez-vous à Mackensie, et, nous concentrant à Truxillo, menacer la droite de Victor, puis, de concert avec Cuesta, le forcer ou à se battre ou à abandonner ses positions. Mais pour exécuter ce projet il nous fallait

être plus nombreux. Nous ne pouvions rassembler, y compris le corps de Mackensie, que vingt mille hommes d'infanterie et de cavalerie, et vingt mille hommes ne suffisaient pas pour une pareille entreprise. Nous étions sur-tout très faibles en cavalerie, et il n'était pas raisonnable de compter que les succès que nous avions déjà obtenus seraient poussés avec vigueur tant que cette arme nous manquerait.

CHAPITRE XIV.

Sir Arthur Wellesley poursuit l'armée française. — Escarmouche à Salamonde. — Soult s'approche d'Orense, et la poursuite de l'ennemi est abandonnée. — Les alliés se retirent sur Coïmbre où un renfort de cinq mille hommes les rejoint. — Mouvement vers le sud. — Les communications sont ouvertes avec Cuesta. — Sir Arthur Wellesley s'oppose au plan de campagne dressé par ce dernier. — Des maladies affligent l'armée, quise trouve dépourvue d'argent et de provisions.

Quoique personne ne sentit aussi vivement que notre brave général combien ses opérations étaient gênées faute de moyens, et que l'arrivée d'environ dix mille hommes de troupes fraîches fût un événement qui, pour lui et ses soldats, était plus à souhaiter qu'à espérer, il se détermina à ne rien négliger pour tirer le meilleur parti de la petite armée victorieuse qui se trouvait déjà à sa disposition.

Le général Murray, qui, avec ses Hanovriens, avait suivi l'ennemi de Pinafiel à Guimaraens, et qui se trouvait alors en communication avec nous, nous apprit dans la nuit du 15, par un rapport, que Soult avait détruit son artillerie et ses provisions, et que la plus grande détresse régnait dans les rangs français. Sir Arthur Welles-

ley pensa que ce serait fatiguer ses troupes en pure perte, que de poursuivre l'ennemi avec toutes celles dont il pouvait disposer. Par les démonstrations de Soult, il était évident qu'il avait pris le parti de se retirer dans une direction où nulle armée ne pourrait le suivre, à moins que son chef ne la désorganisât comme il avait désorganisé la sienne. Toutefois sir Arthur Wellesley, frappé de l'idée que la situation critique de son antagoniste pourrait bien le porter à une tentative désespérée, fit marcher Murray de Guimaraens sur notre même ligne, et ordonna au général Hill de faire halte à Braga avec ses quatre brigades ; et ce qui le décida en outre à faire effectuer ces mouvements, c'est qu'il ne regardait pas comme impossible la marche rétrograde de l'ennemi sur le Tage, et qu'il ne voyait pas d'ailleurs la nécessité de tourner ses forces contre les montagnes stériles de la Galice. On ne devait pas douter que Soult ne se retirât dans cette province ; il s'était débarrassé de tout ce qui pouvait le gêner dans sa retraite, sans même en excepter le produit du pillage d'Oporto et les caissons qui renfermaient les fusils de rechange de ses soldats ; enfin il était en pleine marche vers le passage rocailleux de Sierra de Montalegre.

Ensuite de ces arrangements notre avant-garde se remit en mouvement dans la matinée du 16,

et vers la fin du jour elle atteignit l'arrière-garde ennemie près le village de Salamonde, à environ quatre lieues de Braga, sur la route de Chaves. L'ennemi était posté sur deux hauteurs en face du village, ayant la Cavade sur ses derrières. On avait construit deux petits ponts sur cette rivière aboutissant à deux routes, dont l'une passe à travers Ruevaens et le long du sommet de hautes montagnes qui sont au-delà, tandis que l'autre conduit à un sentier tournant qui se prolonge dans la vallée et qui se termine sur la grande route des montagnes. Bien que la brigade des gardes fût la seule troupe disponible dans ce moment, le général résolut d'attaquer; et après avoir été reconnaître l'ennemi, il arrêta son plan d'attaque.

La gauche de l'ennemi occupait une colline escarpée, et la droite l'autre colline qui se trouvait couverte en face par un profond ravin. Nous ne devons pas songer à attaquer celle-ci; mais l'autre paraissant susceptible d'être tournée, sir Arthur Wellesley y envoya des voltigeurs soutenus par trois compagnies pour exécuter cette tentative. Les gardes, protégés par une batterie de trois, se formèrent en colonnes sur la route, et reçurent l'ordre de charger aussitôt que nos troupes légères se montreraient sur la crête de la colline.

Comme le terrain que nos troupes légères devaient parcourir était extrêmement inégal, elles prirent un long détour pour arriver à leur destination, et quelque temps s'écoula avant qu'elles n'y parvinssent; mais leur arrivée ne fut pas plus tôt connue que les gardes s'avancèrent. L'ennemi n'essaya pas de leur présenter une résistance sérieuse; il lâcha sa décharge aussitôt que la tête de la colonne parut, et après avoir rompu ses rangs prit la fuite dans la plus grande confusion. Nous le poursuivîmes à travers le village avec une impétuosité égale au désir que nous avions de l'atteindre; mais l'obscurité devint si profonde qu'on ne fut pas même en état de découvrir quelle était celle des deux routes qu'il avait prise. Enfin on aperçut une masse de troupes qui se portait sur le plus petit des ponts en grande hâte et dans un état de désorganisation complet. Nous dirigeâmes sur elle notre artillerie, et avant qu'elle eût terminé son passage un grand nombre de soldats fut tué ou blessé. Notre infanterie toutefois fut bientôt obligée d'abandonner la poursuite de l'ennemi, et nous retournâmes au village, où quelques misérables habitations que les Français avaient pillées et abymées nous servirent de gîte pendant la nuit.

Le lendemain de bonne heure nous nous remîmes en marche, et avec le jour naissant nous

aperçûmes le terrible carnage que nous avions fait sur le petit pont. Quatre ou cinq cents cadavres d'hommes et de chevaux étaient éparpillés çà et là ; un grand nombre de soldats furent tués par la mitraille , d'autres s'étaient précipités dans la rivière ; tandis que des chars , des charrettes , et des havre-sacs remplis d'objets pillés , encombraient les ponts et en rendaient le passage impraticable. Les mêmes obstacles existaient dans les rues ; les objets de la plus grande valeur , tels que des coupes d'argent , de riches tapisseries , et des draps d'or , traînaient dans la boue : il sembloit que les Français avaient perdu tout leur courage , et qu'ils abandonnaient leur butin pour conserver leur vie. En renonçant ainsi à ce qui lui restait , l'ennemi obtint un grand avantage , car les routes étaient si complètement encombrées que notre marche fut lente et difficile ; aussi fûmes-nous obligés de passer la nuit à Ruevaens.

Des symptômes de maladies commencèrent à se manifester parmi nos soldats , exposés depuis trois jours à des pluies continuelles. Ce motif , ainsi que l'avis que nous eûmes que Soult au lieu de se porter sur Chaves se dirigeait de Montalgre sur Orense , détermina sir Arthur Wellesley à abandonner sa poursuite. Beresford , ayant prévenu ses instructions , était déjà en possession de

Chaves; de manière que tout ce qui pouvait arrêter la fuite de l'ennemi avait déjà été effectué. Mais, ainsi que notre général l'observait, une armée qui se dépouille de son matériel et de tout ce qui peut la fortifier et la mettre en état d'agir en corps, et qui prive de sa protection ceux qui y ont des droits, afin qu'ils n'ajoutent pas à ses embarras, et qu'ils ne l'arrêtent pas dans ses mouvements; une telle armée, disons-nous, peut pénétrer dans des routes où il serait dangereux qu'une autre armée qui n'aurait pas fait les mêmes sacrifices cherchât à la poursuivre; et nous avions sous les yeux la preuve convaincante que l'armée de Soult se trouvait dans cette hypothèse. Toute la route était jonchée de cadavres et de carcasses de mules et de chevaux, et même de pauvres soldats mutilés qui étaient restés en arrière. Nous rencontrions à chaque pas des débris de chariots, de tombereaux et de canons, et d'autres objets qui constituent le matériel d'une armée. Mais ce n'était pas là seulement ce qui, marquait la route que l'ennemi avait prise. Par-tout où il passait, les villages, hameaux ou chaumières étaient incendiés, le ciel était obscurci pendant le jour par des colonnes de fumée, et la nuit était éclairée par la flamme de l'incendie. Les Français exerçaient aussi sur les habitants les plus violentes cruautés; mais ces outrages ne furent pas impu-

nis. Les paysans qui échappaient à leur fureur se rassemblaient en troupes, se jetaient sur les derrières et les côtés de leur armée, et tous les trainards qui tombaient dans leurs mains étaient mis à mort de la manière la plus atroce. Il n'était pas rare de voir sur le bord de la route des soldats français horriblement mutilés, et des cadavres portant des marques de violence qui indiquaient les tortures qu'on leur avait fait souffrir. Notre retraite de Sahagun fut bien pénible, aucune peut-être des temps modernes n'a été aussi accablante; mais celle de Soult, à travers les montagnes de la Galice, doit avoir été au moins aussi désastreuse. Tout son matériel fut détruit. Sa perte peut être évaluée de quatre à cinq mille hommes, et plus de la moitié des soldats qui échappèrent n'étaient plus bons qu'à peupler les hôpitaux. Cependant Soult mérite les plus grands éloges pour l'activité et le talent qu'il déploya dans sa fuite. Enfin, lorsque les débris de son armée furent en sûreté, il fallut, comme pour les armées espagnoles, les réorganiser avant de les mettre en ligne. Mais, je le répète, il n'était pas aisé de s'échapper, et le général français a droit aux applaudissements que nous lui avons libéralement accordés, pour s'être dégagé de tant d'embarras, aux dépens, il est vrai, des plus grands sacrifices.

J'ai déjà dit que sir Arthur Wellesley, aussitôt qu'il sut positivement la route que l'ennemi avait prise, renonça à le poursuivre davantage. Quand il forma cette résolution, notre avant-garde était à une petite distance de Montalégre; ce fut là qu'il eut connaissance, dans la nuit du 17, des mouvements de l'ennemi, par un rapport du général Mackensie, qui l'informait en même temps qu'un corps de l'armée de Victor s'avancait sur Alcantara. Les quatre brigades qui avaient été laissées à Braga reçurent l'ordre de retourner immédiatement à Oporto, et celles qui accompagnaient le quartier-général se préparèrent à suivre la même direction. On donna aussi l'ordre au général Beresford de marcher sur Braga dans le dessein de former, de concert avec nous, un plan défensif pour cette partie du pays; et Silveira avec ses Portugais étant seul à la poursuite de Soult, le reste de l'armée se dirigea vers le Tage.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans des détails circonstanciés sur les progrès de l'armée dans sa retraite. Il suffira de savoir qu'après avoir revu le théâtre de ses derniers triomphes elle arriva à Coïmbre le 28; où le quartier-général fut établi; et où les soldats eurent quelques jours de repos dont ils avaient tant besoin. Les souffrances qu'ils avaient éprouvées dans les montagnes, bien

que supportées avec courage , se faisaient sentir avec plus de force, maintenant que leur ardeur n'était plus excitée par la vue de l'ennemi ; et beaucoup d'entre eux , sur-tout les plus jeunes et les moins aguerris, tombèrent malades. Il ne nous fut pas indifférent d'apprendre qu'un renfort de cinq mille hommes venait de débarquer, qu'il devait nous rejoindre dans la semaine, et prendre part aux opérations où l'armée allait s'engager. Nous eussions sans doute éprouvé une plus grande satisfaction si le nombre des recrues s'était doublé ; mais cinq mille soldats anglais n'étaient pas à dédaigner, et nous fûmes tous enchantés de leur arrivée.

Pendant cette courte période de repos nous nous occupâmes des rapports qui arrivaient de temps à autre de Cuesta, et à tâcher d'arranger les malheureux différends qui s'étaient élevés parmi nous et dont j'ai déjà parlé, au sujet de la préséance. On prit beaucoup d'ombrage de ce que les officiers attachés aux corps portugais requèrent non seulement de l'avancement dans l'armée anglaise, mais encore un grade plus élevé aussitôt qu'ils reprirent leurs fonctions dans les rangs de nos alliés. Par suite de cet arrangement, un capitaine anglais qui entraît au service portugais prenait rang parmi les majors de notre armée, et avait le grade de lieutenant-colonel en

entrant au bataillon. On ne devait pas s'attendre que le tort que cette mesure causait à ceux qu'elle atteignait ne fût pas ressenti ; malgré cela , elle était inévitable. Pour rendre le service des Anglais efficace parmi les Portugais il fallait nécessairement leur donner un rang élevé , et tous ceux qui acceptaient des commissions dans l'armée portugaise étaient en général des jeunes gens. On pouvait bien remédier aux difficultés qui se présentaient pour les majors et les lieutenants-colonels , car il arrivait rarement qu'ils fussent mis en point de contact ; quant aux généraux , c'était tout différent. Tilson , Murray , Hill et Cotton , étaient les aînés de Beresford , et bien que ce dernier , en vertu de son brevet de commandant en chef des troupes portugaises , prit la préséance sur eux lorsque les deux armées agissaient de concert , le général Murray , dans une circonstance , ne voulut pas s'y soumettre , et il se démit de son commandement et retourna en Angleterre.

Nous ne tardâmes pas à apprendre que Victor faisait sa retraite d'Aleantara et reprenait sa première position , s'étant aperçu que le mouvement qu'il avait fait pour sauver Soult était trop tardif. Toutefois il n'exécuta pas cette manœuvre à l'insu de Cuesta , qui le suivit de près et qui ordonna à Zayas d'attaquer Merida , où

les Français avaient laissé quatre ou cinq cents malades : le bruit courut même que cette ville était tombée au pouvoir de ce dernier. On assurait en même temps que le gros de l'armée espagnole était à Cacerès, et on s'attendait à ce qu'il marcherait sur Truxillo et Almaraz afin de s'emparer du pont. On disait de plus que les Portugais qui avaient défendu le pont à Alcantara s'étaient bien battus, et on croyait généralement que les troupes portugaises, ayant un nombre suffisant d'officiers anglais pour les diriger, deviendraient bientôt de la plus grande utilité.

Quant à nos mouvements ultérieurs, personne n'en savait mot, excepté le commandant en chef; encore n'était-il pas entièrement fixé à ce sujet, autant que j'ai pu m'en assurer. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il envoya des officiers auprès de Guesta, pour l'informer qu'il était prêt à agir avec lui pour attaquer les Français qui se trouvaient entre Lisbonne et Séville, et pour lui faire connaître en même temps qu'il ne pouvait rien promettre de plus. Le Portugal était notre champ de bataille; en le quittant nous abandonnions le poste que nous étions spécialement chargés de protéger. Malgré cela, notre chef consentait à faire tout ce que ses moyens lui permettaient d'entreprendre; et si

Victor fût resté dans ses positions, nous aurions pu tenter un grand coup : il ne s'agissait que de marcher sur Thomar et Abrantès, de jeter un corps sur la rive gauche du Tage, qui aurait communiqué avec la gauche de Cuesta; et détruisant le pont et détachant une division sur la rive droite de ce fleuve, il n'était pas impossible d'environner Victor.

Pendant que nous raisonnions sur ces projets, il arriva des nouvelles du nord de l'Espagne et des bords du Danube. Nous apprîmes avec le plus vif chagrin, par un journal imprimé à Madrid, que les Autrichiens avait été complètement battus. Quant aux nouvelles de l'Espagne, elles étaient heureusement de toute autre nature : elles annonçaient que tandis que Kellermann opérait sa jonction avec Ney, et que ces deux généraux marchaient contre la Romana, dans les Asturies, quatre mille Français, des sept mille qui avaient été laissés en Galice, s'étaient rendus à Lugo à un des généraux de la Romana. Santiago, disait-on encore, venait d'être repris, et on pouvait hardiment espérer que dans le cas où les Espagnols victorieux tomberaient sur Soult pendant qu'il était en désordre; et retourneraient ensuite renforcer la Romana avant que Ney et Kellermann l'eussent atteint, les affaires en Galice et dans les Asturies prendraient une

face nouvelle. Mais tout cela, ainsi que l'évacuation de Sarragosse et la réunion de troupes nombreuses à Burgos, n'était pas officiel.

Après que nos soldats se furent reposés, et qu'une partie des malades furent rétablis, l'armée continua sa marche le 6 juin et établit son quartier-général à Thomar. Rien d'intéressant ne nous arriva dans cette ville. Nous y fûmes encore amusés par des rumeurs sur les mouvements de Victor, dont quelques-unes le représentaient comme étant en pleine retraite sur Madrid; et dans la crainte qu'elles ne fussent fondées, nous regrettions de ne l'avoir pas poursuivi de Tra-los-Montès par la route de Ciudad-Rodrigo. Cependant il n'était pas encore trop tard pour adopter un plan d'opérations qui promettait en définitive d'heureux résultats. Il était de la politique des maréchaux français de réunir leurs différents corps pour agir en masse, et de la nôtre d'empêcher leur réunion, de couper leurs communications, et de les combattre en détail. Pour effectuer ce projet, rien ne paraissait plus convenable que d'opérer notre jonction avec l'armée de Cuesta, vers le nord du Tage, et d'avancer de là sur Placencia; Salamanque, et Valladolid. Il était probable, en prenant ces mesures, que nous atteindrions l'une ou l'autre des armées françaises, et que nous la détruirions

avant qu'elle fût secourue, tandis que nous forcerions Victor d'abandonner la capitale, ou que notre cavalerie en Castille interromprait ses communications avec la route des Pyrénées. Si nous avions échoué dans cette entreprise, et si Ney et Kellermann d'un côté, et Soult et Victor de l'autre, se fussent réunis sur leurs lignes de l'Èbre, il n'y a aucun doute qu'avec des forces si peu nombreuses que les nôtres nos chances de succès se seraient diminuées matériellement. Nous comptions peu sur l'armée de Cuesta; il était douteux qu'elle pût nous rendre aucun service important, si ce n'est toutefois de nous faciliter le combat avec un corps que nous aurions rencontré entre la frontière du Portugal et l'Èbre; mais dans tous les cas elle était incapable de nous aider efficacement à renverser les armées réunies de quatre maréchaux français, nous qui n'étions que vingt mille Anglais.

Le 7, l'armée reprit sa marche, et dans la soirée le quartier-général fut établi à Abrantès. C'est là que nous reçûmes des rapports qui paraissaient plus certains sur les mouvements de Victor. Il ne s'était point retiré vers le nord du Tage, comme on nous l'avait dit; il s'était concentré en toute hâte dans le voisinage de Mérida, comme s'il avait eu le dessein de traverser la Guadiana et d'attaquer Cuesta avant notre arrivée; et ceci

était d'autant plus probable qu'il devait être informé des succès que Ney avait obtenus dans les Asturies. Mais nous avions devant nous des sujets bien plus intéressants, et quelques mots suffiront pour les faire connaître au lecteur.

Le lieutenant-colonel Bourke, attaché au département du quartier-maître général, avait été envoyé peu auparavant près de Cuesta, à Fuente del Maestro, afin de concerter avec lui un plan d'opérations contre l'ennemi qui était dans l'Estramadure. Le lendemain de notre arrivée à Abrantès nous reçûmes de cet officier des lettres, sous les dates des 4 et 6 juin; portant que le général Cuesta étant attaqué par une fièvre violente n'avait pu communiquer avec lui que par l'intermédiaire de son chef d'état-major, le général O' Donaghoe. Le résultat de sa négociation fut tel que nous le désirions. Cuesta avait d'abord demandé que notre armée se divisât; qu'une partie prit possession du pont d'Alcantara, pendant que l'autre exécuterait un mouvement sur la droite de l'ennemi; et ce fut précisément pour lui démontrer l'impossibilité d'accéder à sa demande que nous avions envoyé Bourke près de lui. Après quelques discussions le général espagnol tomba d'accord avec nous, et il soumit trois propositions à sir Arthur Wellesley; en lui faisant connaître en même temps qu'il donnait la

préférence à la première. Voici leur teneur :

Il était d'abord question de faire marcher toute l'armée sur Elvas et Badajoz, et de la réunir aux Espagnols pour attaquer Victor, tandis que Cuesta détacherait de Llerena le général Vane-gas avec sept mille hommes pour se porter sur Talavera à travers les montagnes ; et que celui-ci par ce mouvement, tournant la gauche de l'ennemi et faisant face à ses colonnes, fournirait aux armées combinées les moyens de tomber sur ses derrières. En même temps Cuesta enverrait un second corps de troupes de Badajoz vers Placencia pour menacer sa droite ; et il assurait que malgré l'emploi assigné à ces deux différents corps, il pourrait encore réunir à l'armée anglaise dix-huit mille hommes d'infanterie, et trois mille chevaux, qui étaient près de Mérida. En cas que ce plan ne fût pas adopté, il proposait en second lieu que l'armée anglaise se portât en masse sur Alcantara et qu'elle pressât vivement l'ennemi ; tandis que les Espagnols, la suivant de très près, assiégeraient Mérida et s'empareraient de l'artillerie et des magasins qui s'y trouvaient. Enfin sa dernière proposition était de faire marcher les armées sur le Teitar et Almaraz, d'où nous pourrions également menacer la droite et les derrières de l'ennemi. Il faut observer que toutes ces propositions n'auraient eu de consis-

tance qu'autant que le quartier-général des Français serait à Cacerès, et que leurs troupes occuperaient cette ville, Merida, et les villages voisins. Quant aux mouvements à opérer sur les derrières de l'ennemi, on ne pouvait les déterminer positivement, attendu que de nombreux détachements de cavalerie en couvraient continuellement le front.

On estimait que Victor avait avec lui vingt-six mille hommes, et que Sébastiani, qui occupait Ciudad-Rodrigo, commandait treize mille fantassins et trois mille chevaux; mais les communications entre ces deux généraux étaient fort difficiles, à cause du mauvais état des routes et de leurs nombreux détours. S'ils essayaient d'opérer leur jonction avec l'artillerie et les bagages, il fallait nécessairement que Sébastiani fit un contour par Madrid. Eussent-ils préféré la route des montagnes, leur réunion se serait également effectuée, mais aux dépens de leur matériel. En outre des corps de Victor et de Sébastiani, il n'y avait que quatre mille hommes dans Madrid, et environ mille hommes formant les garnisons entre la capitale et la frontière, qui pussent nous être immédiatement opposés, ou déranger les plans ultérieurs que notre général pourrait former.

En nous sollicitant vivement d'adopter la pre-

mière de ses propositions, Cuesta nous représentait que nous trouverions des ressources de tous genres à Badajoz, et que dans le cas où cette ville ne pourrait nous fournir tout ce dont nous avions besoin il nous serait facile de nous le procurer promptement de l'Alentejo. Nous ne pouvions espérer les mêmes avantages en prenant la route d'Alcantara, ce pays étant épuisé par l'ennemi et ravagé dans toutes les directions; et il eût été trop embarrassant de traîner à notre suite des provisions et des fourrages. De plus; comme il devait entrer dans nos vues de combattre l'ennemi sans délai, les chances d'y parvenir étaient plus certaines par une route que par l'autre. En avançant par Badajoz et Elvas, nous menacions le front de l'ennemi, qui sans doute n'aurait pas quitté ses positions sans combattre, au lieu qu'en prenant la route d'Alcantara ou d'Almaraz nous lui aurions fait craindre pour ses flancs, et il se serait retiré; car Victor, ajoutait le général espagnol, portant toute son attention sur la droite de son armée, il était plus convenable d'essayer de tourner sa gauche par un corps de troupes qui se serait détaché de Llerena.

Sir Arthur Wellesley entrevoyait de sérieuses objections à l'exécution de tous ces plans, et il exprima à Cuesta ses sentiments à ce sujet d'une

manière très catégorique. Quant à la première proposition, on pensait généralement qu'en marchant d'abord sur Badajoz, et en se réunissant ensuite à Cuesta, nous ne ferions que nous jeter sur les derrières de l'armée ennemie, au lieu que notre principal but était de lui couper toutes communications avec les autres corps qui se trouvaient dans le pays. Quant au corps espagnol qui était détaché, on ne pouvait douter un seul instant qu'il serait ou défait par Victor dans sa retraite, ou, ce qui était non moins probable, qu'il se trouverait placé soudainement entre les troupes de Victor d'un côté et celles de Sébastiani de l'autre. En outre ce n'était pas sur la gauche de l'ennemi qu'il fallait faire une tentative, parce que la droite nous offrait un meilleur plan d'attaque. De ces trois propositions, je conçois que notre général trouvât la dernière plus facile à exécuter, bien qu'elle offrit également des difficultés. Il fut enfin décidé que l'armée anglaise se dirigerait sur Placencia de manière à forcer Victor à se battre ou à se retirer, tandis que Cuesta marcherait sur Sébastiani, afin que les deux corps français combattissent séparément, et au même instant.

Il est facile de prévoir que les généraux anglais et espagnols n'étaient d'accord ni sur les opérations présentes ni sur celles intérieures. Tandis

que Cuesta désirait par-dessus tout que les deux armées fussent réunies, qu'elles combattissent ensemble, et suivissent de concert les avantages qu'elles pourraient obtenir, sir Arthur Wellesley était guidé par d'autres raisons, et bornait son ambition à des combinaisons moins vastes, mais plus certaines. Les Espagnols brâlaient de nous voir franchement engagés, et que l'Espagne devint le théâtre de notre gloire; mais nous n'étions pas assez autorisés pour suivre un plan aussi hardi. Notre mission était de délivrer le Portugal, et de chasser l'ennemi de l'Estramadure; c'est pourquoi nous bornâmes nos desseins à essayer de détruire l'armée de Victor. Il est certain que sir Arthur Wellesley voyait bien les choses et les jugeait sagement. Du reste on présumait que si nous pouvions réussir à empêcher Victor de recevoir des renforts et à le forcer à livrer bataille, une vaste carrière serait ouverte à de nouvelles entreprises. Cependant nous avions bien des obstacles à surmonter: d'abord nous étions très inférieurs en nombre à l'ennemi, et notre armée n'était pas toute réunie, ou plutôt n'était pas régie par une seule volonté; ensuite nous ne pouvions pas compter sur nos alliés, soit à cause de leur peu de discipline, soit à cause de l'extrême opiniâtreté de leur chef; et finalement Victor occupait de

fortes positions. Dans cette hypothèse il était plus que douteux que la prudence permit de tenter quelque chose avant que nous eussions reçu les renforts qui nous étaient promis depuis si long-temps. Nous passâmes plusieurs jours dans cet état d'incertitude, sans qu'il arrivât aucun événement intéressant.

Des lettres et des dépêches nous virent d'Angleterre; elles satisfaisaient les uns et déplaisaient aux autres. Toutefois nous fûmes bien aises d'apprendre que le gouvernement, loin de donner de trop grandes espérances à la nation, savait la maintenir dans de justes bornes; car nous sentions que la partie n'était pas encore gagnée, et qu'il valait mieux attendre les résultats de la lutte pour recevoir la récompense d'avoir fait plus qu'on n'attendait de nous, que d'encourir le risque, par des remerciements anticipés, de recevoir des reproches d'avoir moins fait qu'on n'espérait. Mais nous fûmes sensiblement affligés en voyant que notre général ne recevait pas de son souverain le prix de ses talents. Sir Arthur Wellesley n'en fut pas visiblement affecté; mais ses soldats, qui s'attendaient à d'autres résultats, supportèrent avec peine ce désappointement : ils s'étaient imaginés que le passage du Douro donnait le droit à celui qui l'avait effectué de compter sur un gage de la reconnaissance de son pays,

et ils furent surpris de voir qu'il n'avait point encore été donné. Ces sentiments n'étaient pourtant que passagers, ainsi que ceux qu'excita l'avancement jusqu'alors sans exemple de quelques individus. Nous avions d'autres objets d'inquiétude. Les renforts qu'on nous promettait depuis long-temps n'arrivaient pas, et nos dépêches ne contenaient aucun avis positif à ce sujet. Ceci était d'autant plus pénible que chaque jour on faisait courir de nouveaux bruits sur Victor : d'un côté, on disait qu'il avait quitté ses positions et qu'il était en pleine retraite sur la capitale; d'un autre, on affirmait qu'il se préparait à passer la Guadiana dans le but d'attaquer Cuesta. Les nouvelles que nous recevions de ce dernier manifestaient des craintes à ce sujet; mais nous étions certains que Victor ne s'avancerait pas ou ne se mettrait pas en mouvement avant que nous n'eussions commencé nos opérations, et qu'il effectuerait sa retraite aussitôt que nous approcherions de Vera-de-Placencia. Dans ce cas, nous ne devions pas nous attendre qu'une affaire sérieuse eût lieu jusqu'à ce que les gardes de Joseph l'eussent rejoint de Madrid; et alors, à Ségovie ou dans son voisinage, nous devions supposer qu'une vive résistance nous serait offerte.

Nous reçûmes en même temps des nouvelles du nord qui nous informaient de la jonction de

Ney et de Soult. On nous apprenait aussi que ces généraux faisaient le siège de Vigo, et qu'au-
sitôt qu'ils pourraient s'en rendre maîtres ils se
prépareraient à traverser le Minho et à porter la
guerre dans le nord du Portugal. Une pareille
nouvelle devait naturellement nous faire chan-
ger de plan. En premier lieu, il devenait absolu-
ment nécessaire que le maréchal Beresford, qui
nous avait accompagnés avec trois brigades por-
tugaises, retournât défendre ces provinces et
abandonnât son projet de pénétrer avec nous en
Espagne. Il est de fait qu'il se serait trouvé mieux
posté à Oporto : personne plus que lui n'était en
état de continuer le système d'organisation qu'il
avait établi ; et quoique ses services nous fus-
sent très importants, sa présence était encore
plus nécessaire parmi ses levées nouvelles. Il de-
vait lui être très pénible de quitter le théâtre
d'opérations actives pour instruire des recrues
et observer un ennemi éloigné ; mais comme nos
succès futurs dépendaient en quelque sorte de sa
vigilance, il consentit, dans le cas où sa présence
serait nécessaire dans le nord, à sacrifier ses
desirs au bien public.

On sait que nos forces effectives ne s'élevaient
pas au-delà de vingt mille hommes, y compris
les cinq mille qui nous avaient rejoints dernière-
ment ; car les maladies avaient fait beaucoup de

progrès, et à mesure que l'été s'avancait la chaleur augmentait leur intensité; et les malades devenaient chaque jour plus nombreux. Mais ce n'était pas cela seulement qui nous empêchait d'agir, nous étions dépourvus des choses les plus nécessaires pour faire une campagne. Nos soldats n'avaient pas de souliers; les convois n'arrivaient pas, et la caisse militaire était entièrement vide. Il n'y avait pas de régiment auquel il ne fût dû plusieurs mois de paye, et l'on ne pouvait se procurer de l'argent dans aucun endroit du pays: malgré cela on n'entendait aucun murmure. Toutefois nous étions en général bien pourvus de provisions de bouche; les soldats recevaient régulièrement leurs rations complètes, et, satisfaits de l'honneur de servir leur pays, ils étaient en même temps certains en définitive d'être payés de ce qu'on leur devrait. L'armée était toujours animée du meilleur esprit, et ce n'est pas trop dire d'ajouter qu'avec un pareil chef elle aurait souffert toutes les privations et exécuté toutes les opérations qu'il aurait commandées.

CHAPITRE XV.

L'armée anglaise se rapproche de Victor et menace ses flancs. — Il se retire le long du Tage. — Sir Arthur Wellesley établit son quartier-général à Placencia. — Il visite Cuesta à Casa del Puertos et parcourt aux flambeaux la ligne espagnole. — Il rejoint ses troupes, qui sont mises en mouvement; et les avant-postes de Victor sont chassés de Talavera, le long de l'Alberche. — On se prépare à l'attaquer dans cet endroit, mais il prend la fuite. — Mécontentement de sir Arthur Wellesley de la conduite des Espagnols. — Il est forcé par la négligence de Cuesta de rester dans l'inaction.

Dans le dernier chapitre on a vu que Cuesta avait soumis trois propositions à sir Arthur Wellesley, que ce dernier ne les avait point agréées, et qu'il leur avait substitué un plan de sa composition. Nous ne tardâmes pas à apprendre par les lettres du colonel Bourke que les Espagnols restaient bigotement attachés aux opinions de leur général, qui ne voulait sous aucun prétexte agir conformément aux vues de sir Arthur; et le seul changement auquel il consentit fut qu'après l'avoir rejoint à Badajoz nous nous dirigerions sur Cacerès afin de menacer la droite de l'ennemi, tandis que lui-même se porterait sur Talavera par Merida. En jetant les yeux sur la carte, on verra que le plan de Cuesta tendait

à réunir les deux armées et à les séparer ensuite par une chaîne de montagnes presque impraticables. Il est inutile d'observer que sir Arthur Wellesley ne voulut pas approuver une pareille mesure. Nous étions tous convaincus que le mouvement sur Badajoz et la réunion des deux armées forceraient Victor à traverser le Tage; mais nous savions aussi que cela le rapprocherait de ses ressources, nous empêcherait de frapper un coup, et lui faciliterait les moyens de s'échapper avec toute son armée. Dans ces circonstances nous n'avions qu'à nous maintenir où nous étions et à attendre les événements. Nous prîmes le plus grand soin de nous rendre maîtres de tous les points qui pouvaient être attaqués par l'ennemi, et nous fîmes quelques mouvements pour profiter des avantages que la fortune pourrait nous présenter en nous mettant à même d'agir sur l'offensive. Par exemple, le maréchal Beresford, au lieu de se diriger sur le nord, reçut l'ordre de descendre avec une brigade anglaise et deux brigades portugaises par Castello-Branco sur le Teitar, afin de menacer le flanc de l'armée de Victor dans le cas où la retraite serait retardée, tandis que le reste des troupes portugaises devait se concentrer à Braga pour défendre les provinces du nord. Mais le gros de l'armée resta stationnaire; et comme les

fourrages et les provisions étaient en abondance, elle ne souffrit pas de ce repos; au contraire les chevaux s'amélioraient sensiblement. De nouveaux régiments d'infanterie arrivaient journellement de la côte, de manière que, pendant l'espace de trois semaines, la force de l'armée augmenta de beaucoup, et qu'elle se trouva plus imposante qu'elle ne l'avait encore été depuis notre entrée en Portugal.

Toutefois Victor avait pris l'alarme et avait commencé sa retraite sur la capitale de l'Espagne. Son armée s'était retirée vers le Tage; et aussitôt que Cuesta se mit à sa poursuite, il entrevit toute la sagesse du plan de sir Arthur Wellesley et se mit en mesure de l'adopter. Pendant qu'on se préparait à s'avancer sur Palencia, on reçut l'avis que les Français dans le nord s'étaient emparés d'Orense, et Beresford fut en conséquence forcé d'abandonner son commandement et de se porter entre le Douro et le Minho, où sa présence était plus nécessaire. Le départ de cet officier ne changea rien à nos plans, et il fut décidé qu'on entrerait sans délai en Espagne sur deux colonnes : l'une, composée de trois divisions d'infanterie et de toute la cavalerie, devait se diriger sur Palencia par la route de Coria; l'autre devait se rendre au même rendez-vous en traversant le Gata, près de Moraza. Nous n'étions point encore

d'accord sur nos opérations futures : aucune confiance ne pouvait être placée dans Cuesta, qui avait de nous une opinion peu généreuse, et qui n'attendait sans doute qu'une occasion favorable pour se séparer de nous et agir comme il le jugerait convenable. Il était évident par les lettres de Joseph à ses généraux que nous interceptâmes, que l'ennemi voulait concentrer toutes ses forces sur un seul point et y prendre position : mesure qui amenait l'évacuation de Madrid, la retraite des Français vers le nord de l'Èbre, et qui rendait plus qu'incertains pour nous les résultats d'une campagne dans ces contrées lointaines. Mais tout cela ne nous inquiétait guère alors ; il s'agissait seulement de poursuivre l'ennemi avec vigueur, et c'est vers ce but que nous portâmes toute notre attention.

Nous étions déjà arrivés à Castello-Branco avec le quartier-général de l'armée, quand nous apprîmes que Joseph avait quitté Madrid à la tête de cinq mille hommes pour rejoindre Victor, et que celui-ci occupait une forte position à Talavera. On rapportait également que Sébastien se dirigeait sur le même point, tandis que Cuesta ayant soudainement changé de direction s'était retiré à Almaraz sur le Tage, laissant un corps de troupes à Argateram. Pour contrebalancer l'effet de ces nouvelles, on disait que Va-

negas poursuivait vivement Sébastiani, et qu'il pourrait ensuite opérer sa jonction avec Cuesta par l'autre côté du fleuve. On nous donnait encore à entendre que plusieurs corps de troupes s'avançaient du nord sur Salamanque et Valladolid, et que leurs avant-gardes avaient paru jusqu'à Lenares et San-Estevan, endroits aussi rapprochés de Palencia que Castello-Branco. Ceci ne fut pas un sujet de surprise pour nous ; car il était visible que les derniers mouvements de Victor, en admettant qu'il fût décidé à risquer la bataille de ce côté de Madrid, étaient absolument nécessaires pour l'empêcher d'être tourné : mais la grande question était de savoir s'il risquerait la bataille et, dans l'affirmative, si nous l'accepterions. En supposant que tous les détachements dont on nous avait annoncé le débarquement arriveraient de suite au camp, la totalité de nos forces devait s'élever à trente mille hommes. Cuesta se trouvait à la tête de trente-huit mille hommes ; mais, comme je l'ai déjà dit, la plupart étant de nouvelles levées, il n'y avait pas beaucoup à compter sur elles. Le nombre des Français, d'après les données les plus exactes, s'élevait entre quarante-cinq et cinquante mille hommes : était-il prudent, dans une situation semblable à la nôtre, de faire dépendre d'une bataille le sort de la campagne ? La question était

plus que délicate à décider ; mais nous sentions que nos destinées ne pouvaient être confiées en de meilleures mains qu'en celles de notre général, et nous étions prêts à faire tout ce qu'il désirerait, persuadés que les circonstances où nous nous trouverions serviraient de base à sa conduite, et que tôt ou tard les résultats de sa détermination seraient à l'avantage de nos armes.

Notre quartier-général, ainsi que je l'ai déjà dit, était à Castello-Branco le 30 juin. Nous nous y arrêtâmes peu de jours ; et entrant en Espagne par Zarza-la-Major, nous arrivâmes à Coria le 5 juillet. Nous y apprîmes l'arrivée à Lisbonne du général Crawford avec sa brigade, et qu'il avait quitté cette ville le 28 pour venir nous rejoindre. Quelques régiments expédiés d'Irlande et de nos colonies venaient aussi de débarquer, et on les avait dirigés sur Belem pour y former un camp jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'entrer en ligne. On parlait beaucoup aussi des armées françaises et espagnoles, de leur nombre et de leurs positions ; et bien que nous n'eussions pas une confiance entière dans ces divers rapports, il ne sera pas hors de propos que j'en fasse connaître ici la substance.

L'armée de Victor s'élevait à environ vingt-sept mille hommes ; elle avait pris, ainsi que je l'ai déjà annoncé, ses positions à Talavera, et

occupait un terrain si avantageux, qu'il n'y avait moyen de le tourner que par Avila, encore fallait-il employer à cette manœuvre de nombreuses troupes. Cuesta, qui d'abord s'était avancé à marches forcées, alarmé de ne pas nous voir sur ses derrières, et craignant d'être cerné entre les deux rivières, avait rétrogradé et repris ses anciennes positions sur la rive gauche du Tage, d'où, prenant possession d'Almaraz avec son avant-garde seulement, il battait le pays dans toutes les directions avec sa cavalerie. Malgré cela il ne négligeait pas les moyens d'assurer ses communications avec nous, car il avait déjà établi un pont sur le Teitar, et en faisait construire deux autres sur le Tage, l'un dans les environs d'Almaraz, et l'autre à la jonction du Teitar et du Tage. Pendant que ces mouvements s'exécutaient, Sébastiani s'était avancé de Tolède dans le dessein, soupçonnait-on, d'attaquer Vanegas; mais ce dernier ayant opéré sa retraite sur Villa-Nova de la Fuente avait attiré Sébastiani jusqu'à Conciërça : c'est ainsi que ces généraux se trouvèrent complètement séparés; l'un de Victor, l'autre de Cuesta.

On disait encore que les corps de Ney et de Soult, formant un effectif de vingt-trois à vingt-quatre mille hommes, s'étaient réunis à Zamora, et que le maréchal Mortier se trouvait à Valla-

déolid. Ce fut Franceschi qui nous informa de cette dernière circonstance : ce général, qui avait toujours été opposé à nos hussards pendant la campagne de sir John Moore, et qui commandait la cavalerie légère de l'armée du nord et l'avant-garde, venait d'être fait prisonnier avec son aide-de-camp par un moine et dix espagnols, au moment où il allait passer le bac, en se rendant, de son quartier-général de Toro par la route de Tordesillas ; auprès de son ami le général Mortier. Le brave moine le conduisait à Séville par le chemin des montagnes, lorsque nous les rencontrâmes à Zarza-la-Major. Le général français était fort affligé de sa mauvaise fortune, et s'écriait à chaque instant : « Un général de hussards pris par un capucin ! Quelle humiliation ! » Il reçut nos avances à la manière française, c'est-à-dire avec franchise et vivacité. On trouva sur lui des lettres qui peignaient la situation de l'armée de Soult sous les couleurs les plus tristes : elles annonçaient qu'elle était complètement désorganisée, et que tout le pays où elle était stationnée, et les environs, se trouvaient dans un état de révolte des plus alarmants.

Les nouvelles qui arrivèrent en même temps du sud-est n'étaient pas aussi favorables. Blake, s'étant avancé avec sa témérité ordinaire, avait

éprouvé une grande défaite, et en conséquence on disait que les Français gagnaient du terrain en Catalogne et en Aragon. Mais dans la situation actuelle des affaires, ce qui se passait dans le midi était bien moins inquiétant que ce qui avait lieu dans les provinces du centre et du nord. En admettant que nous pussions réussir à battre Victor et à nous avancer ensuite dans la Galice et dans les Asturies, en menant avec nous l'armée de Cuesta et les armées portugaises, et ramassant dans notre chemin les différents corps espagnols que nous pourrions rencontrer, il était probable que nous réussirions à entrer dans Burgos et dans Vittoria, et à agir sur la ligne des communications de l'ennemi. Toutefois, cela dépendait de circonstances sur lesquelles personne ne pouvait encore former un jugement; car il n'était rien moins que décidé si la bataille devait être ou non risquée. Mais retournons à ma narration.

Le 6, dans la matinée, le quartier-général de l'armée se porta de Coria sur Calisteo, et le 8 il s'établit à Placencia. C'est de cette ville que sir Arthur Wellesley se détermina à avoir une entrevue avec le général Cuesta, et le 10 fut choisi comme étant le jour convenable pour cet objet. Comme les événements qui suivirent cette détermination furent alors du plus grand intérêt, et

que ses conséquences influèrent puissamment sur les événements de la guerre, je prends la liberté de rappeler quelques unes des particularités de cette entrevue remarquable.

Aussitôt qu'elle eût été arrêtée, et que nous fûmes prêts à nous mettre en route, nous nous rendîmes à Placencia ce même jour, 10, pour aller au quartier-général de Cuesta. Nous fûmes rencontrés par un escadron de hussards espagnols sur le pont volant établi sur le Teitar, dont j'ai déjà parlé. Ces cavaliers, qui appartenaient au régiment de Villa-Viciosa, étaient très bien montés et équipés; mais nous ne fûmes pas long-temps à nous apercevoir qu'ils avaient été choisis pour nous escorter, parceque leur apparence était supérieure à celle de tout autre corps espagnol. Malheureusement nos guides se perdirent en nous conduisant vers le pont de bateaux établi sur le Tage, et la soirée était déjà avancée quand nous approchâmes du camp. Le retard que nous éprouvâmes était d'autant plus fâcheux que Cuesta avait rangé son armée en bataille pour qu'elle fût inspectée par sir Arthur Wellesley. Les troupes étaient restées sous les armes pendant quatre heures, attendant notre arrivée à chaque instant, tandis que le pauvre vieillard qui les commandait s'était tenu à cheval à leur tête pendant tout ce temps, bien qu'il ne

fût pas encore guéri des contusions qu'il s'était faites à Medelin.

Une décharge générale d'artillerie annonça notre arrivée au camp. Aussitôt un nombre considérable de torches fut allumé pour éclairer la ligne espagnole, et nous permettre de la passer en revue. L'effet que produisit cette clarté soudaine n'avait pas un caractère ordinaire. Les torches, placées à des intervalles rapprochés, répandaient sur la scène principale une lueur rougeâtre et vacillante, tandis que certains endroits étaient plongés dans l'obscurité. Les figures chagrines et basanées des soldats, leurs uniformes foncés, présentaient un tableau imposant chaque fois que des rayons de lumière tombaient sur eux. Le bruit du canon, le maniement des armes, mêlés aux voix du commandement, et les honneurs militaires qu'on nous rendait en passant devant chaque bataillon, tout se réunissait pour affecter à-la-fois l'ouïe et la vue. Le lieu, l'instant rendaient intéressant le vieux Cuesta lui-même. Ce vieillard nous précédait, moins assis sur son cheval que soutenu par deux pages, et courait à tout moment le danger d'être renversé, soit aux décharges de l'artillerie, soit lorsqu'une torche le frappait d'une clarté trop vive, tant sa débilité physique était grande; aussi son entière incapacité pour remplir le poste

qu'il occupait nous parut-elle évidente. Quant à ses moyens intellectuels, nous n'eûmes pas l'occasion de les juger, car il ne prononça pas cinq paroles pendant toute notre visite; mais ses infirmités corporelles seules prouvaient qu'il ne pouvait remplir les devoirs d'un général, et qu'il ne devait plus songer qu'à jouir des douceurs d'une vie paisible, loin sur-tout du tumulte des camps.

C'est ainsi que nous passâmes en revue six mille hommes de cavalerie, placés sur une seule ligne, et vingt bataillons d'infanterie, de chacun dix-huit cents hommes; ces troupes ne formaient qu'une portion de l'armée; le reste étant au pont d'Arzobespo, où en position le long du Tage. En général c'étaient de beaux hommes; quelques uns, et particulièrement les dernières recrues, étaient très jeunes; mais, à tout prendre, il serait impossible de trouver des soldats d'une plus forte constitution. Leur équipement ne méritait pas les mêmes éloges; quelques bataillons étaient cependant assez bien armés et vêtus, mais en général les soldats manquaient de tout, et particulièrement de chaussures. On s'apercevait aisément, à leur attitude et aux mouvements des armes, qu'il régnait peu de discipline parmi eux, et qu'ils ne pouvaient être considérés que comme de nouvelles recrues. Enfin, à l'exception des brigades irlandaises, de deux bataillons de ma-

rins de Cadix et des débris de leurs grenadiers, le tout n'était qu'un corps de paysans armés comme des soldats, mais qui en ignoraient complètement les devoirs. Ces remarques pouvaient s'appliquer aussi bien à la cavalerie qu'à l'infanterie. Les chevaux étaient bons pour la plupart, mais les cavaliers ne connaissaient ni la discipline ni l'équitation ; et sous ces rapports, ainsi que sous celui de leur misérable équipement, ils étaient incapables d'être utilisés pour un service général. Leur nombreuse artillerie ne ressemblait nullement à celle des autres armées, quant à l'ordre et à l'arrangement ; et les généraux paraissaient avoir été choisis d'après les règles de l'ancienneté. C'étaient presque tous des vieillards, et, à l'exception d'O' Donaghoe et de Largas, ils étaient tous incapables de supporter les fatigues de la guerre, et de surmonter les difficultés d'une campagne pénible. Il n'en était pas ainsi des colonels et des chefs de bataillons, qui étaient jeunes et actifs, et qui faisaient présager qu'ils deviendraient d'habiles officiers.

Nous passâmes cette revue à Casa-del-Puertos, où le quartier-général espagnol était établi dans une misérable chaumière. Lorsqu'elle fut finie, je me rendis avec quelques officiers au quartier-général, où Cuesta, qui paraissait accablé de fatigue, fut se reposer jusqu'à onze heures, et vint

ensuite se mettre à table. Il resta avec nous jusqu'à minuit, et selon son usage constant il garda le plus profond silence pendant le repas, ne prenant aucunement part à la conversation, et paraissant n'y faire aucune attention. Je fus tellement frappé de cette singularité que jem'informai s'il en était toujours ainsi, ce qu'on m'affirma; on me donna même des renseignements curieux sur ce vieux général. Tout se faisait dans l'armée en son nom et d'après ses ordres immédiats, car il gouvernait ses subordonnés en suivant un système de terreur silencieuse qui les tenait tous dans la crainte. Cuesta n'avait aucun talent, mais c'était un homme droit, brave, rempli d'honneur et de préjugés, poussant à un point extrême l'opiniâtreté, et abhorrant personnellement les Français au-delà de toute expression. C'est à cause de ces sentiments, et parce qu'on savait que rien ne l'en ferait changer, que les Espagnols avaient mis dans Cuesta une confiance illimitée; et ils la lui accordèrent avec d'autant plus de facilité qu'il ne manquait jamais de faire pendre tous les traitres qui lui tombaient dans les mains. Bien qu'il ne fût jamais victorieux, il était toujours pressé de se battre; et quand le combat commençait, on était certain de le trouver par-tout où il y avait le plus de danger. Toutefois sa bravoure était inutile dans les circonstances présentes, car ses

ordres se bornèrent à faire avancer ses troupes ; et quant à l'exécution des mouvements militaires, elle était tout-à-fait inconnue dans son armée. On attribuait quelque talent à son secrétaire militaire, le brigadier-général Quiske ; toutefois nous ne fûmes pas à même de les apprécier ; mais O' Donaghoe me parut habile, quoiqu'en même temps je m'aperçusse qu'ainsi que tous les autres favoris qui agissent pour leur chef il était souple et intrigant. Quant aux autres généraux, nous ne pûmes nous former aucune opinion sur leur compte, attendu que Cuesta nous parut avoir de la répugnance à ce qu'ils causassent avec nous.. Il est cependant vrai qu'il les présenta l'un après l'autre à sir Arthur Wellesley ; mais il n'y eut aucune parole d'échangée à cette occasion, et chacun se retira après avoir fait son salut.

Après cette présentation sir Arthur Wellesley et Cuesta se retirèrent dans une chambre séparée où ils tinrent une conférence qui dura au moins quatre heures. J'ignore ce qui s'y passa, mais je sais que O' Donaghoe parla pour son général, et que celui-ci, selon son habitude, resta silencieux. Quand elle fut terminée, nous nous mîmes à table : notre service se trouva composé d'une vingtaine de plats dans l'assaisonnement desquels l'ail et l'ognon se faisaient remarquer avec abondance. Le dîner ne nous occupa pas long-temps ; et Cuesta

s'étant retiré pour faire la sieste, nous montâmes à cheval pour visiter le camp. Nous fûmes à portée de mieux juger des troupes espagnoles qu'aux flambeaux : nous ne vîmes rien en elles qui pût nous donner une haute idée de leur capacité, et nous retournâmes au quartier-général plus que jamais persuadés que si la délivrance de la péninsule devait s'effectuer, elle devait l'être par nous et non par les Espagnols.

Le lendemain nous primes congé de bonne heure de Cuesta, pour retourner à Placencia. Le vieil Espagnol fit éclater sa joie lorsque nous lui fîmes nos adieux, et conformément à l'usage de son pays il nous embrassa et nous répéta à plusieurs reprises combien il était satisfait de la conférence qu'il avait eu l'honneur d'avoir avec sir Arthur Wellesley. Je ne prendrai pas sur moi de dire si ce sentiment de satisfaction fut partagé; mais nous eûmes de suite la preuve que notre visite n'avait point été vaine, car dès notre arrivée au quartier-général on donna l'ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher.

Nous ne devions rien moins que nous avancer sur l'armée de Victor, dans ses positions de Talavera. Pour rendre ce mouvement aussi décisif que possible, on résolut, tandis que Cuesta pousserait sur le front de l'ennemi, d'attaquer vivement ses côtés, savoir, le droit par notre

armée, et le gauche par le corps de Vanegas, qui débouchait par la route méridionale de Madrid. En conséquence on fit les dispositions suivantes.

Le premier corps qui devait quitter ses cantonnements était celui de Vanegas ; sa marche était tracée par les routes de Madridejos, Templegue, Oraca, Fuente, Duena et Organda. Aussitôt qu'il aurait atteint la première étape, un mouvement simultané devait être exécuté par le corps cantonné à Arzopesbo et par Cuesta, le premier en traversant le Tage et en se portant de Colira à Salaveral, l'autre en marchant d'Almaraz sur le même point par Naval-Moral et Oropesa. En même temps l'armée anglaise devait passer le Teitar près de Fuente-de-Bargazagona, et s'avancer par Torrel, Naval-Moral, Oropéza et Gambrial ; de manière à arriver près d'Esculona au moment où les autres corps atteindraient leurs destinations. Dans ces entre-faites sir Robert Wilson avec la légion de Lusitanie, qu'il avait formée, quelques dragons et deux bataillons espagnols, aurait suivi la rive droite du Teitar jusqu'à Arenas, et se serait assuré du passage de Puerto-del-Rio : on devait en même temps s'emparer des défilés d'Avila et du Guadarama. Toutefois les troupes de sir Robert Wilson ne devaient pas se borner à occuper

le passage que je viens d'indiquer. Maîtresses de la fertile vallée de Placencia, elles devaient nous fournir pendant toute notre marche les provisions dont nous aurions besoin, et empêcher que les coureurs de l'ennemi n'y commissent des dégâts.

Toute notre attention s'étant portée sur les risques que nous aurions à courir et sur les avantages que nous pouvions remporter, il restait toujours à savoir si Victor nous présenterait l'occasion de le combattre. Celui qui refusa la bataille à Merida et à Truxillo ne devait pas l'accepter à Talavera. Nous n'aurions pu l'entamer dans ces premières positions qu'en faisant un mouvement de flanc par Badajoz, qui nécessairement aurait exposé les Espagnols à être attaqués par toutes ses forces tandis que nous étions éloignés d'eux, et nous connaissions trop bien nos alliés pour ne pas être convaincus de l'inefficacité de leur résistance. Mais quand bien même il en eût été autrement, ou dans la supposition que nous eussions trouvé une autre occasion de battre l'ennemi, sa retraite n'en était pas moins assurée, et nous n'aurions pu le suivre que vers le Tage, entourés d'une foule d'obstacles. Dans les positions que Victor occupait actuellement les choses avaient un aspect tout différent. Les montagnes de la Sierra de Gata d'une part, et celles d'Arganda de l'autre, nous offraient la

facilité de détacher des corps, sans courir aucun risque, pour environner ses flancs, et sans qu'il fût nécessaire de les soutenir en dirigeant une attaque sur son centre. En considérant tout cela sous un point de vue raisonnable, j'avoue que je n'avais pas la plus légère espérance que Victor nous attendrait dans ses positions, et bien que je desirasse vivement qu'il prît une détermination contraire, je ne pouvais m'empêcher de regretter que nous eussions tant tardé à nous décider à Placencia. Nous restâmes tranquilles dans notre camp jusqu'au 17, donnant aux Espagnols le temps de mettre leurs colonnes en mouvement; mais ce même jour nous nous mîmes en marche, et après avoir traversé le Teitar, nous occupâmes le 18 Talaguela et le ruisseau du Talamora. Le 19 nous arrivâmes à Castinello et à Cara de Los Somas, d'où nous poussâmes nos avant-postes jusqu'à Saint-Julien; et le 20 nous étions dans Oropesa, où nous fîmes halte pendant un jour. Le 21 Cuesta et son armée traversant cette ville fournirent à sir Arthur Wellesley l'occasion de leur présenter vingt mille Anglais sous les armes. Le général espagnol paraissait enchanté de ce spectacle; mais à peine nos troupes se furent-elles développées qu'il continua sa route en toute hâte. Il arriva le même jour à Villada, par la grande route de Naval-

Moral, avec la portion de son armée qui s'était mise en mouvement du pont d'Almaraz. Les différents corps ayant pris leurs positions respectives, on résolut le 22 de chasser sur la rive gauche de l'Alberche les divisions ennemies qui occupaient Talavera. Afin de nous assurer de l'opposition que les Français nous présenteraient, nous fîmes pousser des reconnaissances dans la direction de la ville, et elles nous rapportèrent que cette place était pleine de troupes, principalement de cavalerie dont on portait le nombre à quinze cents hommes. Mais il était essentiel, pour nos opérations futures, de nous rendre maîtres de ce point; et c'est dans ce but que nos colonnes s'ébranlèrent le 22.

Les Espagnols tinrent la grande route vers Talavera, et les Anglais se dirigèrent sur la gauche de l'ennemi par une route parallèle qui, tracée dans les montagnes, mène à San-Roman. Dès que les Espagnols avancèrent, la cavalerie française se rangea en bataille sur le front de la ville, manœuvre qui non seulement arrêta nos alliés, mais qui encore les porta, sans que cela fût pourtant nécessaire, à se déployer maladroitement. Au lieu donc de chasser l'ennemi, ce qu'ils auraient pu facilement faire à cause de leur nombreuse cavalerie, ils commencèrent une vive canonnade qui dura, sans produire aucun effet

marqué, jusqu'au moment où nos troupes se montrèrent sur la droite. Alors l'ennemi se retira avec précipitation, abandonnant Talavera et le champ de bataille, pour reprendre ses premières positions de l'autre côté de la rivière. Après avoir perdu quelques hommes dans les faubourgs de cette ville, il fut poursuivi par la cavalerie et l'artillerie espagnoles, la cavalerie ayant laissé échapper les occasions qui se présentèrent successivement de charger l'ennemi avec avantage. Dans cette journée, les troupes espagnoles évitèrent soigneusement d'en venir ouvertement aux mains avec les Français, tandis que tout les y invitait; et cette conduite nous parut tellement extraordinaire que c'est de cette époque que date la méfiance que nous conçûmes envers eux, sentiment pénible dont nous n'avons jamais pu entièrement nous défendre, et qui a duré jusqu'à la fin de la guerre.

Le 23 l'ennemi occupait des positions derrière l'Alberche. Rien n'aurait pu l'en déloger si cette rivière avait été impraticable; mais comme elle présentait plusieurs gués par lesquels on pouvait facilement menacer la droite et le centre de la ligne française, il nous semblait singulier que Victor, qui n'avait avec lui que vingt mille hommes, s'obstinât à y rester. Il est inutile d'ajouter que sir Arthur Wellesley était impatient

de profiter d'une circonstance qu'il était loin d'avoir prévue. Il lui répugnait toutefois d'engager Cuesta à adopter une mesure décisive; il aurait au contraire désiré, par des motifs particuliers, qu'on pensât qu'il cédaux suggestions de celui-ci, et qu'il n'entreprenait rien que par suite des supplications du général espagnol. Il était facile de connaître la cause de ces motifs. Depuis notre entrée en Espagne les autorités de ce royaume n'avaient pris aucun soin de nous fournir ce dont nous avions besoin. Sir Arthur s'en était plaint plusieurs fois à Cuesta, et celui-ci, dans toutes les occasions, avait donné les assurances les plus positives qu'on y aurait égard; mais ses promesses ne se réalisant pas, nous étions plus mécontents que jamais. Dans cet état de choses, sir Arthur se vit dans la nécessité d'informer Cuesta qu'il traverserait l'Alberche avec son armée; mais que ce qu'il devait à son roi et à ses soldats lui interdisait de faire un pas de plus jusqu'à ce que les objets dont il avait besoin, et qu'il avait si souvent demandés, lui eussent été fournis.

Bien que les discussions à ce sujet se fussent renouvelées avec une certaine aigreur dans la soirée du 22, sir Arthur se détermina à attaquer l'ennemi au point du jour. En conséquence deux divisions d'infanterie anglaise et une brigade de cavalerie devaient passer les gués, et se porter sur

les hauteurs occupées par la droite de l'ennemi. Pendant que ce mouvement s'opèrerait, la cavalerie espagnole, soutenue par une colonne d'infanterie sous les ordres du duc d'Albuquerque, se fraierait un passage à travers un des gués faisant face au centre de la ligne ennemie, tandis que Cuesta, aidé par les généraux Jayas et Eguia, se chargerait d'emporter le pont et la batterie sur la gauche. Deux divisions d'infanterie anglaise et deux brigades de cavalerie devaient rester dans la plaine, sur les derrières d'Albuquerque, de manière à protéger tous ces mouvements.

Cuesta reçut séchement l'avis de ces dispositions, et demanda du temps pour y réfléchir : il passa une partie de la nuit en délibérations, et finit par donner son consentement à l'attaque proposée. Dans cet espace de temps nous ne restâmes pas oisifs. Aussitôt que la nuit fut venue, nous fîmes transporter des pièces de canon le long du pont de Talavera pour démonter les batteries que l'ennemi avait établies sur la gauche, et incommoder ses gardes avancées. On donna aussi les instructions nécessaires aux généraux commandant les divisions et les brigades, et on s'occupa à faire les dispositions que pourrait occasioner un changement de plan. Cela achevé, nous nous livrâmes au repos ; mais il fut de courte durée, attendu que nos troupes avaient un long

détour à faire pour arriver à leur destination. A deux heures du matin elles étaient sous les armes, et elles atteignirent sans obstacle les rives de l'Alberche, où étant parvenues, elles eurent la pénible conviction que l'ennemi avait pris la fuite. Il ne restait aucun vestige de lui ni de ses bagages, et les barraques désertes marquaient seules la place qu'il avait occupée.

Il était naturel, vu l'esprit dont nous étions animés, que nous éprouvassions une violente contrariété et que nous cherchassions à connaître les motifs qui avaient porté Victor à abandonner ses positions. On supposait d'abord que, n'ayant pas reçu les renforts qu'il attendait, il se trouvait trop faible pour hasarder la bataille, et ensuite qu'il avait reçu l'ordre positif de se retirer vers la capitale, et de se concentrer dans les environs. Quant à moi, il me parut évident que les Français n'avaient pas la moindre idée de combattre, pourvu toutefois qu'ils pussent se retirer sans danger et en même temps sauver les fruits de leur pillage. Ils avaient conservé leurs positions sur l'Alberche pendant la journée du 23, afin d'avoir le temps nécessaire pour transporter leurs bagages, et parcequ'ils jugeaient que toute notre armée n'était pas encore réunie. Après avoir accompli leurs desseins, ils se retirèrent à la première occasion qui se présenta, et dès qu'ils

virent que nous étions en état de les attaquer. A moins de les poursuivre vivement, il me paraissait alors démontré que nous ne pourrions pas les amener à combattre; tandis qu'en les suivant pied-à-pied nous les eussions forcés à courir les chances d'une bataille.

Toutefois sir Arthur Wellesley se résolut à ne rien changer à la détermination qu'il avait prise tant que Cuesta persisterait dans son système de temporisation et d'insouciance. Personne dans l'armée ne blâmait cette résolution puisée dans les principes d'une saine politique; mais on ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment pénible en voyant nos opérations brillantes interrompues, et en songeant aux graves conséquences qui en résulteraient, à cause de la folle opiniâtreté d'un vieillard méchant et têtue. Il paraissait donc à-peu-près certain que nous resterions en place; mais il n'était pas improbable que les Espagnols se missent en tête de poursuivre l'ennemi, et que celui-ci, au moment où ils s'y attendraient le moins, ne tombât sur eux et ne les détruisît sans que nous pussions venir à leur secours. Ces considérations nous affectaient sensiblement, et portaient plusieurs d'entre nous à se demander pourquoi nous n'avancerions pas à tout événement. Si nos provisions étaient rares, il valait bien mieux réduire la ration du soldat que

de manquer l'occasion favorable qui s'offrait de poursuivre l'ennemi. Quelques journées de marche suffisaient pour le chasser au-delà de la capitale, des défilés et des montagnes, et on n'exigeait rien de plus de nous pour le présent. Nous nous serions alors trouvés dans un pays où, en dépit de Cuesta, nous aurions pu nous maintenir avec avantage. Dans tous les cas, autant valait n'avoir rien fait que de nous arrêter dans les circonstances actuelles. Quoi qu'il en soit notre général avait pris son parti, et il l'avait sans doute basé sur des motifs satisfaisants; de manière qu'il ne restait plus à ses soldats que de se soumettre implicitement à ses volontés. En outre il pouvait en résulter un bien prévu par tous; c'était d'amener Cuesta, par notre inaction, à faire ses efforts pour nous procurer ce dont nous avions besoin, au lieu de se priver de notre coopération.

Dans la matinée du 24 je reçus l'ordre de me porter avec deux escadrons sur le front de la colonne de Cuesta, jusqu'à Saint-Olala. Dans cette ville nous eûmes une affaire assez vive avec l'arrière-garde ennemie, au moment où elle la quittait, et j'appris que l'armée française se retirait à Torrejos par la route de Tolède. En prenant cette direction elle pouvait aisément doubler Madrid ou se retirer sur Organda par

Aranjuez, et ensuite vers le midi de Sigüenza, d'où, se joignant à Sébastiani et se trouvant en communication avec Suchet, rien ne s'opposait à ce qu'elle continuât sa marche sur Tudela. Dans cette dernière hypothèse, le corps de Vanezas ne pouvait éviter d'être défait par les armées réunies de Victor et de Sébastiani, car il avait exécuté les mouvements que j'ai précédemment indiqués, et nous supposons que maintenant il devait être à Fuente, à Duena, ou à Organda. Nous apprîmes pareillement que le corps de sir Robert Wilson avait atteint Esculana, et que l'ennemi, voyant sa droite menacée, avait détaché une division pour occuper le passage du Guadarama. En outre de ces nouvelles, on nous en communiqua d'autres auxquelles cependant nous n'ajoutâmes pas le même degré de croyance : on disait que Joseph avait quitté Madrid, et qu'il se concentrait vers Burgos avec toutes les troupes qu'il avait pu rassembler ; que la nation française était fatiguée de la guerre, et que bientôt les armées seraient retirées de l'Espagne. Quoi qu'il en soit, nous acquîmes bientôt la certitude que Sébastiani n'avait point opéré sa jonction avec Victor ; d'où nous conclûmes avec quelque raison qu'il avait assez d'occupation dans la Manche.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I^{er}. De l'armée anglaise antérieurement à 1808. — Répugnance du ministère à la mettre ouvertement aux prises avec les armées françaises. — Causes qui amenèrent un changement de politique. — État de l'Europe après la paix de Tilsitt. — Méprisable condescendance de l'Espagne aux volontés de Bonaparte. — Conséquences ruineuses de la guerre avec l'Angleterre. — Guerre de 1801 entre l'Espagne et le Portugal. — Conditions de la paix. — État misérable des nations de la péninsule ; efforts insensés de Godoy pour les exciter contre la France. — Traité secret de Fontainebleau. — Formation d'un corps d'armée d'observation sur la Gironde. — Protestation des ministres français et espagnols à la cour de Portugal. — Leur départ de Lisbonne. Page 1

CHAP. II. L'armée de Junot passe la frontière. — Elle arrive à Salamanque, traverse Alcantara, et entre en Portugal. — Ses souffrances pendant la route. — La cour de Lisbonne prend l'alarme ; propositions d'émigrer au Brésil vivement soutenues par lord Strangford et sir Sidney Smith. — Elle y consent, nomme une régence, et s'embarque. — Junot arrive à Lisbonne. — Ses mesures pour la préservation de l'ordre public. — Sa conduite, d'abord conciliante et ensuite tyrannique. — Le drapeau tricolore est arboré. — La régence abolie. — Junot s'empare de l'autorité absolue. — L'armée portugaise est dissoute, et une forte contribution imposée au peuple. — Mécontentement général dans toutes les classes. — Séditions et punitions arbitraires. — L'armée espagnole manifeste de mauvaises intentions. — Efforts de

Junot pour prévenir la révolte et se garantir contre les Anglais.

Page 34

CHAP. III. Entrée de nouvelles troupes en Espagne.—Les Français s'emparent par surprise des forteresses frontières, et Murat marche sur Madrid. — Consternation de Charles et de Godoy. — Préparatifs de fuite dans l'Amérique du sud déconcertés par la populace. — Godoy est trainé en prison. — Charles abdique, et Ferdinand est proclamé roi. — Murat arrive dans la capitale. — Départ de la famille royale pour Bayonne. — Révolte du 2 mai. — La maison de Bourbon renonce à ses droits. — Instructions secrètes de Ferdinand à la régence. — Mesures adoptées par Murat pour assurer la tranquillité publique. Page 59

CHAP. IV. Insurrection générale dans tout le royaume et formation de juntas.—Celle de Séville adopte des mesures fermes et sagement combinées; elle prend le titre de *junte suprême d'Espagne et des Indes*. — Reddition de la flotte française dans le port de Cadix.—Expéditions de Séville et de Valence, sous les ordres des généraux Dupont et Moncey.—Affaires d'Alcolia et de Baylen, et capitulation de l'armée de Dupont.—Moncey est repoussé devant Valence.—Actes de Bayonne et proclamation du roi Joseph. — Il entre en Espagne. — Bataille de Medina-del-Rioseco, et arrivée de Joseph à Madrid. — Sa fuite en conséquence de la capitulation de Dupont. — Une expédition préparée à Cork fait voile pour la péninsule. — Sir Arthur Wellesley arrive à la Corogne, et se dirige vers le Portugal. — Opérations dans ce royaume.—Rébellion de la garnison espagnole d'Oporto. — Le général Quesnel est fait prisonnier; l'étendard de l'indépendance est déployé. — Mesures de Junot pour réprimer la révolte, Page 86

CHAP. V. Arrivée de sir Arthur Wellesley à Oporto. — Ses conférences avec la junte.—Les bâtimens de transport se réunissent à l'embouchure du Mondego et les troupes débarquent. — Conduite singulière du général Freire et de l'armée portugaise. — Junot prend des mesures pour s'opposer aux progrès des Anglais et concentre ses troupes.—Delaborde se retire devant sir Arthur Wellesley. — Bataille de Loriga. — Arrivée du général Anstruther sur la côte. — Marche de l'armée anglaise sur Vimiero.

— On signale l'arrivée de sir Harry Burrard ; il est visité par le général Wellesley, mais il refuse de s'avancer. — L'armée de Junot attaque les Anglais. — Bataille de Vimiero. Page 126

CHAP. VI. L'armée anglaise, sous les ordres de sir Harry Burrard, reste inactive. — Le général Kellermann arrive à Vimiero avec des propositions. — Sir Hew Dalrymple prend le commandement, et entre en arrangement avec Kellermann. — Des difficultés s'élèvent sur la manière de disposer de la flotte russe ; on se prépare à recommencer les hostilités. — Arrivée du corps de sir John Moore. — Junot consent à ce que les deux amiraux arrangent la contestation qui s'est élevée entre eux. — La convention de Cintra est blâmée par les Portugais et les Espagnols. — Almeida et Elvas sont abandonnées. — Les Anglais entrent à Lisbonne ; joie des habitants. — Le corps de Caraffa est rendu à la liberté et armé de nouveau. — L'armée française fait voile pour la France, et la flotte russe est conduite en Angleterre.

Page 150

CHAP. VII. Sir Hew Dalrymple est rappelé, et sir Arthur Wellesley obtient un congé pour aller en Angleterre. — Sir Harry Burrard cède le commandement à sir John Moore. — On se prépare à entrer en Espagne. — Marche par l'Alentejo à Villa-Vicosa. — L'armée arrive à Elvas et se rend à Badajoz. — Différence des caractères espagnol et portugais. — Le colonel Lopez reçoit des dépêches de Castanos. — Mérida ; ses antiquités. — État de l'agriculture dans ses environs.

Page 175

CHAP. VIII. L'armée anglaise s'approche de Madrid. — Le bruit se répand que Blake a été défait. — Arrivée à Naval. — Carnero. — Madrid ; situation de l'esprit public dans cette ville. — Le gouvernement espagnol manque d'énergie, le trésor public est épuisé, et les armées sont dans un état pitoyable. — Mouvement du corps du général Hope sur Salamanque. — On craint qu'il ne soit coupé. — Causes de cette crainte. — Les armées espagnoles commandées par Blake, Belvidere, et Castanos, sont détruites. — Un corps français est à Valladolid. — Escarmouche d'Amvola. — On répand le bruit que le général Baird fait sa retraite. — Réflexions sur la manière dont la guerre est conduite.

Page 192

CHAP. IX. Je me rends au quartier-général, où j'ai une entrevue avec

sir John Moore. — La retraite est décidée. — Mécontentement général de l'armée. — On abandonne le projet de retraite et on se détermine à avancer. — Mouvement sur Tordesillas. — Escarmouche à Rueda. — Sir John Moore se décide à attaquer Soult sur le Carion. — L'armée s'avance dans ce dessein. — Brillante charge de cavalerie à Sahagun. — Préparatifs d'une bataille soudainement contremandée. Page 216

CHAP. X. Mécontentement de l'armée. — Sir John Moore fait ses préparatifs de retraite. — L'infanterie et l'artillerie protégées par la cavalerie marchent sur deux colonnes. — Mouvements des armées françaises. — Affaire de cavalerie à Majorga. — Souffrances de l'armée pendant sa marche. — Alarme dans Benevente et brillante affaire de cavalerie. — Destruction des magasins à Astorga. — État misérable des troupes de la Romana. — Désorganisation de l'armée anglaise. — Marche d'Astorga à Villa-Franca. — Sérieuse affaire à Villa-Franca. — Retraite sur Lugo, où la bataille est offerte par l'armée anglaise et refusée par l'ennemi. — Les armées gardent leurs positions respectives pendant trois jours. — Retraite sur la Corogne; la flotte y arrive et l'armée se prépare à s'embarquer. — Bataille de la Corogne et mort de sir John Moore. — L'armée s'embarque. Page 243

CHAP. XI. Résultats de la campagne de sir John Moore. — Départ de Napoléon pour l'Allemagne. — Situation militaire de l'Espagne et du Portugal avant l'arrivée de sir Arthur Wellesley. — Le maréchal Soult envahit le Portugal. — Il passe le Minho à Orense, bat les Portugais et les Espagnols à Monterrey, et entre dans Chaves. — Oporto est emporté d'assaut. — La tentative de Lapisse sur Ciudad-Rodrigo échoue; ce général va rejoindre Victor. — Bataille de Medelin et défaite de l'armée de Cuesta. — Sir John Cradock et le maréchal Beresford se proposent de s'opposer à Soult. — Sir Arthur Wellesley s'embarque à Portsmouth et arrive à Lisbonne, où il est reçu avec enthousiasme. — Il se dispose à entrer en campagne. Page 288

CHAP. XII. Dispositions des troupes alliées; elles se rassemblent à Coïmbre, où elles sont passées en revue. — La situation de l'armée française éprouve quelques changements par la défaite du général Lefèvre. — Le bruit court que des symptômes de ré-